N° 451 — Tome CXX 1er Avril 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD,
JACQUES BRIEU, BARONNE DE BRIMONT, H.-D. D., ALBERT ERLANDE,
V.-H. FRIEDEL, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS, CLAUDE LAFORÊT, JEAN MARNOLD,
METCHNIKOFF, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, RACHILDE,
THÉODORE STANTON, HENRY VIOLLET.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 451. — 1er AVRIL 1917

W.-H. Friedel	*Le Rôle politique des Universités allemandes*	385
Metchnikoff	*Sur la Fonction sexuelle* (les dernières pages du Savant)	412
Baronne A. de Brimont	*Poésies*	419
Henry Viollet	*Les Fronts d'Asie*	424
Claude Laforêt	*La Chirurgie et la Guerre*	437
H.-D. D.	*Un Hommage anglo-belge à Emile Verhaeren*	454
Albert Erlande	*En Campagne avec la Légion étrangère* (première partie, IV-VI; deuxième partie, I)	464

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	490
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	494
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	497
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	502
Maurice Boissard	*Théâtre*	508
Jean Marnold	*Musique*	510
Gustave Kahn	*Art*	518
Henri Albert	*Lettres alémaniques*	523
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	527
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	534
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	540
	Etats-Unis (Théodore Stanton)	544
	Norvège (P.-G. La Chesnais)	546
	A travers la Presse (Paul Morisse)	548
Jacques Brieu	*Variétés : Edmond Bailly*	553
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	557
Mercure	*Publications récentes*	561
—	*Echos*	563

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNES

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie PAYOT et Cie, PARIS, 106, Boulevard Saint-Germain

★ ★ ★

Le Mensonge du 3 Août 1914

21 Illustrations, cartes et fac-similés hors texte

Un volume in-8..... 5 fr.

Pour la première fois, les archives du Gouvernement français ont fourni à l'auteur de cette ivre considérable, *appelée à faire sensation*, un nombre important de documents secrets qui rmettent d'établir, pièces en mains, les mensonges de la Chancellerie de Berlin. Malgré l'im- acable méthode historique qui a présidé à sa conception, l'ouvrage a l'attrait d'un véritable roman sera une révélation pour tous ceux qui s'intéressent à cette grande question des origines de la erre.

MARC HENRY

TROIS VILLES

VIENNE — MUNICH — BERLIN

Un volume in-16..... 3 fr. 50

Ce livre nerveux, impartial, sincère, est une suite au *Pays des Maîtres-Chanteurs*. On y rouve la manière personnelle de l'auteur. Cette fois, Marc Henry fait vivre devant nos yeux trois grandes capitales austro-allemandes. Et, comme les hommes ont toujours pétri leurs villes leur image, nous retrouvons à Berlin, à Munich, à Vienne, les traits essentiels de la mentalité emande.

LIEUTENANT E. R.
(Capitaine Tuffrau)

CARNET D'UN COMBATTANT

Avec dessins à la plume de CARLÈGLE

Un volume in-16..... 3 fr. 50

L'auteur conte avec une simplicité, une sincérité qui égalent l'art le plus consommé, qui sont de rt, et du meilleur.

Pierre Mille.

Il y a là des pages saisissantes, admirables.

Camille Mauclair.

Edward-Alsworth ROSS
Professeur à l'Université de Wisconsin

LA CHINE QUI VIENT

Traduction française par Florian-Marie Delhorbe

Un volume in-18 illustré de 28 photographies..... 3 fr. 50

Pour la première fois un véritable sociologue a cherché à comprendre et à expliquer la Chine ujourd'hui, la Chine qui change, la Chine qui vient. A ce titre, l'ouvrage de M. E.-A. Ross est e révélation.

Quelle émotion tragique! Quels drames innombrables! Quelle poésie merveilleuse! Quels aperçus mystère et de rêve! entre les lignes de ce livre vivant et dramatique écrit par un savant.

L'ÉDITION — BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*..... 7.50
L'Œuvre du Marquis de Sade..... 7.50
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)..... 7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*..... 7.50
— II. *Le Jardin parfumé*.... 7.50
— III. *Les Kama Sutra*..... 7.50
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)..... 7.50
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)..... 7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)..... 6 fr
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)..... 6 fr
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)... 6 fr
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne..... 6 fr
Le Divan d'amour du Chérif Soliman..... 6 fr

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)..... 5 fr
La Fin de Babylone — — ..... 5 fr
Les Trois don Juan — — ..... 5 fr

Romans

Irène grande première, par O. Diraison Seylor..... 3.5
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire..... 3.5
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse..... 3.5
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau..... 3.5
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse..... 3.5
La Nuit d'été, par Charles Derennes..... 3.5
La Lanterne rouge, par F. Boutet..... 3.5
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray..... 3.5

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages, 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

LE ROLE POLITIQUE

DES

UNIVERSITÉS ALLEMANDES

—

A la fin de juillet 1914, pendant que la foule exaltée attendait sous les Tilleuls le geste fatal du « seigneur suprême de la guerre », les professeurs de l'Université de Berlin étaient réunis pour désigner un nouveau recteur. Eux aussi s'impatientaient. Mais, c'était d'apprendre que Guillaume II n'avait pas reculé, au dernier moment, devant les conséquences de sa décision. Ils connaissaient le tempérament à la fois impulsif et timoré du maître.

La clameur populaire du dehors vint les rassurer. C'était l'appel aux armes. « Le feu de l'enthousiasme », dit un témoin (1), se communiqua alors au docte conclave. Les plus anciens, ceux qui avaient vu 1870 et même 1866, n'étaient pas les moins enflammés. « L'Université de Berlin vécut des instants qu'on citera avec orgueil à côté des journées mémorables des guerres de libération. »

Les professeurs allemands ne se lassent pas de comparer 1914 à 1813. Pour donner une idée de l'empressement des volontaires de 1914 courant aux armées, ils rappellent comment Niebuhr avait décrit la ruée contre Napoléon. L'historien l'avait mesurée « aux foules qui se pressent vers les boulangeries en temps de famine ». L'image prend, en effet, un relief tout particulier d'actualité, lorsqu'on pense aux « polo-

(1) *Gazette de Voss*, 28 juillet 1915.

naises (1) » dansées par les foules de Berlin devant les boutiques, en 1915, pour avoir des vivres. A part cela, le rapprochement des deux époques n'est qu'un artifice. Il fait partie de la mise en scène patriotique machinée depuis longtemps déjà, dans les universités surtout, en vue du soulèvement attendu du germanisme. L'enthousiasme romantique d'alors a paru fournir un meilleur stimulant que la « colère » suscitée par le coup de la dépêche d'Ems. En vérité, l'Allemagne du XX^e siècle, unie et libre, riche et puissante, ne rappelait en rien l'Allemagne terrassée par Napoléon. L'empire ressuscité ne connaissait d'autres entraves que la résistance des nations libres à se laisser dominer. Guillaume II est-il, vraiment, aussi amoureux de la paix que l'était son ancêtre un siècle plus tôt ?

L'Histoire impartiale a fait un mérite au patriotisme des Fichte, des Boeckh et de leurs collègues, qui ont aidé Frédéric-Guillaume III à secouer les énergies découragées par l'humiliation. Elle jugera sévèrement leurs épigones d'avoir laissé étouffer dans les prisons prussiennes les élans du peuple allemand vers l'émancipation libérale et pacifique, et d'avoir poussé un monarque faible dans la plus terrible aventure politique qui puisse s'imaginer.

Bismarck a rivé les derniers anneaux de la chaîne qui a asservi les universités allemandes à la politique des Hohenzollern. Sous son inspiration elles ont déployé depuis 1870 une action politique intense (2) en vue de consolider et d'agrandir un empire qu'elles savaient issu d'un coup de force et soutenable seulement par d'autres coups de force. Leur activité scientifique a permis de forger des engins de guerre inédits et barbares. Mais leur principal méfait est d'avoir façonné, avec science et méthode, la mentalité stupéfiante des « chiffons de papier », et d'avoir « renversé » (3) chez tout un peuple les notions élémentaires et sacrées sur lesquelles repose

(1) Le terme a été trouvé par les journaux de Berlin pour désigner les mouvements des foules faisant queue devant les boutiques des marchands de victuailles.

(2) « *Staatsbewusste nationale Stimmungsmache.* » Les journaux emploient un terme qui conviendrait mieux : *Brunnenvergiftung,* « empoisonnement des puits », pour désigner l'action de troubler les sources des idées afin d'exciter l'opinion par des « rumeurs infâmes » et par des conceptions tendancieuses.

(3) Des universitaires réputés ont disserté sur ces renversements des valeurs traditionnels : *Umwertung der Werte, Umlernen,* etc.

la société moderne. Les universités allemandes ont employé au service de Bismarck et de Moltke toutes leurs ressources à préparer l'assaut violent du germanisme contre le monde latin, anglo-saxon et slave. La superstition dangereuse du « Deutschland über Alles in der Welt » est l'œuvre des professeurs. L'effet produit, en juillet 1914, par l'imposture officielle de « la patrie attaquée » a été leur premier « triomphe de guerre ».

Il s'est trouvé, en octobre 1914, quatre-vingt-treize intellectuels, la plupart des professeurs d'université, pour lancer à la face du monde civilisé ce mensonge formidable :

Il n'est pas vrai que l'Allemagne soit cause de cette guerre. Ni le peuple, ni le gouvernement, ni l'empereur ne l'ont voulue. Du côté allemand, on a fait l'impossible pour l'éviter. Le monde en a les preuves authentiques. Combien de fois Guillaume II n'a-t-il pas prouvé, pendant les vingt-six années de son règne, qu'il était le protecteur de la paix mondiale ? Nos adversaires l'ont assez souvent reconnu eux-mêmes. En vérité, ce même empereur, qu'ils osent à présent traiter d'Attila, a été depuis des lustres l'objet de leurs railleries à cause de son amour inébranlable pour la paix. C'est seulement lorsqu'une force supérieure, depuis longtemps à l'affût sur nos frontières, s'est ruée de trois côtés sur lui, que notre peuple s'est levé comme un seul homme.

Peu importe qu'il y ait dans le nombre des signataires des seigneurs de moindre importance ; que l'adhésion de certains d'entre eux ait été surprise ; que la honte soit montée à d'autres. Le monde connaît l'autorité grande des Harnack (1), des Willamowitz-Moellendorf, d'une douzaine d'autres, comme eux professeurs célèbres et courtisans notoires. Il a compris que les coryphées parlaient au nom de toute leur caste et que l'abdication de la science allemande devant la politique du gouvernement et devant la camarilla militaire était absolue.

La science allemande est désormais suspecte. L'idéalisme humanitaire que les répressions brutales au courant du XIX^e^ siècle, notamment en 1848, avaient rendu sympathique, est « désappris ». « L'objectivité », la « discipline inexorable des méthodes scientifiques », la « probité » sont moins que jamais le monopole de la science d'outre-Rhin. Celle-ci est prisonnière

(1) Si le théologien, l'Excellence von Harnack, d'origine balte comme Kant qu'il invoque, n'est pas l'auteur unique du manifeste, il y a, semble-t-il, collaboré. Le ton en est assez pastoral vers la fin.

d'un *credo* dont aucune orthodoxie, religieuse ou politique, n'a encore égalé l'orgueil et la brutalité : Le peuple allemand est « élu » par le « vieux Dieu allemand » pour répandre, de gré ou de force, l'évangile de sa « Kultur » ; sa mission est de sauver par ses vertus physiques, intellectuelles et morales l'Europe et le monde de la décrépitude des civilisations anciennes et de préserver l'humanité des périls menaçants du slavisme et des asiatiques.

Croyez-nous, criaient les quatre-vingt treize à leurs collègues hésitants ou prudents et au monde stupéfait, « nous vous en répondons de notre nom et de notre honneur ».

L'Allemagne a cru. Elle a saisi le glaive qu'on lui avait préparé pour la croisade de sang. Le reste du monde n'a pas été dupe de l'imposture.

Déjà, vers la mi-juillet, une agitation de mauvais augure régnait dans les salles de cours de l'Université de Berlin. Les étudiants paraissaient fixés. Dans les couloirs, la question qu'ils se posaient en s'abordant n'était plus : « Prendras-tu du service ? », mais : « Où rejoindras-tu ? »

A l'autre bout de l'empire, à Tubingue, la paisible université souabe chère aux théologiens, les maisons d'étudiants retentissaient, depuis l'ultimatum autrichien, de chants guerriers du temps de la libération. Le 26, des camarades autrichiens reçurent l'ordre de rejoindre. Les manifestations tumultueuses en faveur de la guerre descendirent alors dans la rue, devant les domiciles du recteur, du bourgmestre et du commandant d'armes. Le tapage diurne et nocturne fut tel que les « philistins », qui « espéraient » encore, durent prier les autorités de mettre fin à tant de débordements patriotiques.

Etudiants et professeurs étaient en avance sur les civils. Les « intellectuels » n'ont pas été surpris par les événements, puisqu'ils les appelaient de leurs vœux (1). Il leur sera à jamais interdit d'invoquer l'excuse du patriotisme désespéré : « Right or wrong, my country ! » Tout a été tenté par eux pour empêcher les ambitions germaniques de « s'embourber » dans les palabres de la paix.

(1) Liebknecht à la tribune de la Chambre prussienne, le 16 mars 1915 : « Dans les milieux les plus étendus le crime de Serajevo a été salué comme un prétexte envoyé par Dieu. »

Les universitaires de marque que Guillaume II recevait à sa table avaient mis à profit les observations faites sur leur hôte dans l'intimité. Ils le connaissaient inconsistant, prompt à des coups d'éclat — tel le voyage de Tanger, —mais reculant aussitôt devant les suites possibles de son acte impulsif. Ils morigénaient son « inébranlable amour de la paix », non pas seulement par des phamphlets plus ou moins anonymes et en accusant les caricaturistes étrangers de le « tourner en ridicule », mais surtout en exagérant les menaces, intérieures et extérieures, qui en résultaient, selon eux, pour l'avenir de l'empire. Leurs démonstrations scientifiques (*kulturhistorische Untersuchungen*) sur l'authentique mission culturelle de la race allemande nourrissaient la mégalomanie innée de Guillaume II et lui traçaient le champ d'action.

Ces mêmes professeurs étaient aussi les alliés naturels de l'armée. Leurs aspirations se confondaient avec celles des militaires, puisque avec eux ils n'ont cessé de travailler à l'unification des pays allemands « pour l'empereur et pour l'empire » (*für Kaiser und Reich*).

Les esprits de « l'élite » était aussi prêts que l'était l'organisation militaire. Le spectre de l'empire menacé est sorti tout armé des cerveaux des mêmes doctrinaires qui ont conçu et prôné l' « inéluctable » expansion du « Deutschtum ». En justifiant de leur science l'appel à la défense de « la patrie attaquée », qu'ils savaient faux, ils se sont révélés les complices d'un expédient politique destiné à entraîner les « philistins » et le populaire, et plus encore à permettre l'exploitation implacable de la victoire escomptée.

§

On s'était habitué à ne voir dans les universités allemandes que l' « universitas litterarum et scientiarum », où des maîtres et des élèves studieux amassaient, avec un soin pédant, les moindres éléments susceptibles d'étendre le savoir humain. On prenait modèle sur l'équipement abondant et perfectionné. On enviait l'indépendance de pensée et de parole, la liberté de recherche et d'enseignement des professeurs. Mais on n'a pas été suffisamment attentif à l'union intime qui existe entre les universités, les pouvoirs publics, à commencer par le chef d'Etat, et les classes dirigeantes. On a méconnu aussi l'influence prépondérante que l'Université de

Berlin a su prendre, surtout depuis 1870, sur les universités plus anciennes des provinces prussiennes et des Etats confédérés.

En mettant la main sur les écoles primaires et secondaires, les Hohenzollern n'ont pas entendu laisser les universités vivre en républiques. Ils leurs donnèrent leurs noms et leur patronage. Mécènes pauvres, ils leur assurèrent, avec des honneurs de toutes sortes, les largesses des finances publiques. Sans négliger la force morale de l'Eglise, — pour l'avoir tenté Bismarck a dû aller à Canossa, — ils ont rendu plus grande celle des universités. Celles-ci seront plus dociles pour justifier la politique du prince, plus nationales pour la préparer.

Le roi est le grand maître effectif de ses universités. Il tient à n'y voir enseigner que de « bons esprits ». La liberté des collèges professoraux de s'agréger de nouveaux confrères s'arrête à la sanction royale. Bismarck leur a imposé des nominations contre lesquelles les protestations les plus indignées sont restées impuissantes. Avant lui, les gouvernements prussiens ne se sont point gênés pour envoyer en prison ou en exil des maîtres du haut enseignement qui se croyaient libres, de par leurs fonctions, de professer des opinions contraires à celles du pouvoir exécutif.

Sous réserve de cet asservissement au roi et au gouvernement, les universités allemandes sont libres... et choyées. Les considérations financières ne sont jamais un obstacle lorsqu'il s'agit de gagner un spécialiste célèbre en lui offrant le traitement qu'il désire, de dédoubler des cours, d'enrichir bibliothèques et collections, de multiplier les laboratoires. Là est le secret des innombrables et rapides applications scientifiques dont l'armée a profité autant que l'industrie et de la publicité extravagante qui a propagé et exalté le « Deutschtum » à l'intérieur et par delà les frontières.

§

Les gouvernants de Berlin n'ont jamais fait un secret de la mission politique de leurs universités.

Après Iéna, le trésor prussien étant vide et le pays épuisé, Frédéric-Guillaume III ne fonda pas moins deux universités, celle de Berlin en 1810 et celle de Breslau un an après (1).

(1) Par la fusion d'une fondation ancienne (1701) avec une semblable de Francfort-sur-l'Oder.

Fichte seul aurait suffi pour justifier la fondation de Berlin. L'influence de Breslau sur la politique russe et autrichienne de la Prusse a abouti à l'œuvre que tentent d'accomplir aujourd'hui les armées sur le front oriental.

Bismarck créa l'Université de Strasbourg avant même d'avoir donné une constitution aux pays annexés. Il la plaça sous le vocable de l'empereur. Il la voulut grandiose et imposante. Les sommités de la science allemande y furent envoyées moyennant des traitements qui auraient séduit les moins patriotes. En face, il érigera le « burg » impérial, et à proximité le Parlement. Et quand au Landesausschuss, le 14 juin 1876, les députés alsaciens oseront, très humblement, exprimer leurs inquiétudes au sujet des dépenses qu'imposaient au pauvre budget local la construction et l'entretien des palais universitaires, on leur répondra du banc du Gouvernement : « L'Université n'a pas été fondée pour l'Alsace-Lorraine, mais dans l'intérêt de l'empire. » Cela fut dit, d'ailleurs, dans la charte de fondation et répété avec emphase *inter pocula* aux solennités d'inauguration en présence des plus hautes personnalités de l'empire. Le petit peuple d'Alsace-Lorraine a résisté à la germanisation à grand orchestre, malgré ou plutôt à cause du zèle des apôtres universitaires. Le statthalter à Strasbourg aurait pu se dispenser d'appeler en consultation les juristes de l'Université et d'écouter les philologues, historiens et théologiens, lesquels établirent, à grand renfort de science documentaire, la meilleure manière de s'aliéner les populations autochtones. L'Université politique de Strasbourg a été un échec lamentable pour les Allemands, à moins qu'ils n'y voient un succès en ce qu'elle a maintenu vivante leur propre haine contre l'ennemi héréditaire de l'Ouest.

La veille de son départ pour le front, le 14 août 1914, Guillaume II a tenu à faire signer les décrets nommant les professeurs de la dernière venue parmi les universités allemandes, celle de Francfort-sur-le-Mein. Les bourgeois de l'ancienne ville libre, patriciens de la finance, du commerce et de l'industrie locaux, avaient eu l'inspiration civique d'assurer à leur cité la prospérité à laquelle eux-mêmes devaient la richesse. Avec le superflu de leurs fortunes ils avaient fondé des institutions que partout on citait comme des modèles du genre, la bibliothèque Rothschild, les cliniques et laboratoires

où travaillait Ehrlich, l'Académie des sciences économiques et commerciales, etc. L'existence indépendante et régionale ne semble pas avoir entravé le développement de ces fondations. Mais l'esprit centralisateur des Allemands d'empire ne saurait tolérer ce qui rappelle le particularisme d'antan, encore moins l'individualisme à l'anglaise ou à l'américaine. Aussi un bourgmestre politicien conçut-il le projet de réunir les organes épars en une université, soi-disant pour les renforcer en leur donnant les compléments indispensables et pour ajouter à la gloire de sa ville, en vérité pour ouvrir les institutions francfortoises aux influences des autres universités allemandes. Les fêtes de l'ouverture solennelle ont été renvoyées après la guerre, afin de permettre à l'empereur de venir consacrer en personne ce nouveau foyer de science au service de l'empire et de sa maison.

Les armées allemandes avaient à peine occupé la Belgique et la Pologne que les gouverneurs militaires se préoccupèrent l'un de rouvrir l'université de Gand, l'autre de réorganiser celle de Varsovie. L'occupation se prolongeant, hélas ! les lieutenants de Guillaume II ont pu donner aux ordres de Berlin un commencement d'exécution. Les moyens qu'ils ont employés pour y intéresser la portion intelligente des populations envahies, allant des promesses hypocrites jusqu'à la contrainte violente (1), prouvent péremptoirement qu'une université selon la conception allemande n'est qu'un instrument politique d'asservissement et de domination.

§

« L'Université de Berlin, casernée en face du palais du roi, est la garde intellectuelle de la maison des Hohenzollern », avait déclaré le professeur du Bois-Reymond, de Berlin, dans un discours, le 5 août 1870. Cette garde, Bismarck et après lui Guillaume II l'ont répartie dans toutes les universités de l'empire — et même au delà. L'échange de professeurs et d'étudiants, que les universités de langue et de constitution allemandes continuent à pratiquer entre elles par-dessus les frontières politiques, a facilité cette expansion. Aucun pays du monde n'a su réaliser le « rayonnement » universitaire avec autant de système et de méthode. Le centre est à Berlin.

(1) Pour ces procédés bien allemands, l'expression qui ne l'est pas moins est : *Zucker und Peitsche* (sucre et cravache).

Les professeurs, honorés des titres d'Excellences, de conseillers intimes du Gouvernement, ordinaires et supérieurs, admis à la cour et très écoutés dans la haute administration, donnent le ton à leurs collègues de Leipzig, de Munich, de Tubingue, de Heidelberg. Dans le domaine universitaire, le particularisme allemand — ce cauchemar de Bismarck — a cessé d'exister. L'influence des professeurs de l'empire se fait sentir fortement en Autriche, dans la Suisse allemande, et à travers les Balkans jusqu'à Constantinople. Le vasselage austro-hongrois est complet. L'absorption politique et économique de la Double-Monarchie par l'Allemagne a été préparée dans les chaires des universités cisleithaniennes autant qu'en Allemagne. D'autre part, von der Goltz pacha a mandé à Constantinople toute une équipe de docteurs allemands pour l'université, en même temps que des officiers instructeurs pour l'armée.

§

Parallèlement à cette expansion, les universités allemandes ont accrû leur force de travail politique par la concentration. On observe en ce moment, en Allemagne, une tendance à incorporer dans les universités proprement dites les écoles supérieures spéciales d'application (*Hochschulen*) : écoles techniques, écoles des mines, écoles forestières et agricoles, écoles vétérinaires, écoles de commerce, instituts coloniaux, de médecine tropicale, d'architecture navale, etc., etc. Naguère, ces établissements étaient considérés par les universitaires avec un certain dédain. Mais, depuis que l'accès de ces écoles est subordonné à la possession du certificat de maturité d'une école secondaire et qu'elles ont obtenu le droit de conférer le doctorat, il s'est opéré un rapprochement très marqué. Déjà avant la guerre, certaines universités, Berlin et Leipzig, par exemple, se sont agrégé les écoles supérieures de la province ou du pays, même lorsqu'elles sont situées en dehors du siège de l'université. Cette coordination se recommandait pour des raisons pédagogiques et administratives. Les universités renforçaient leurs enseignements théoriques des sciences naturelles par des instituts d'applications pratiques, en même temps que les établissements techniques complétaient la pratique par des enseignements théoriques généraux. Mais l'Allemagne ne centralise pas par mesure d'économie pour éviter les doubles emplois, elle le fait pour augmenter le rendement

des forces existantes et pour les avoir toutes bien en main en cas de besoin (1). Les résultats obtenus dans la guerre présente par les écoles d'application sont exploités en faveur de cette concentration (2). On y voit la source principale de puissance pour un empire solidement centralisé lui-même, puisqu'elle fera des Facultés de sciences naturelles, avec leurs annexes de laboratoires, d'instituts de recherches (3) et d'écoles pratiques, les génératrices de *la force instrumentale*. Aux Facultés des sciences philosophiques et historiques incombe le devoir de produire la *force intellectuelle et morale* exigée pour l'augmentation et la mise en valeur de la force instrumentale (4). Les deux forces se complètent, elles agissent l'une par l'autre : c'est la « *Kultur* ».

§

Ainsi s'accomplit le souhait du grand-prêtre de la « Kultur » pangermanique, Lamprecht, historien de Guillaume II et professeur à l'Université de Leipzig, que « les universités s'appliquent à s'orienter plus rapidement vers leur but nouveau, inévitable, parce que fondé dans la culture allemande ». Lamprecht est mort après avoir vu l'armée de la « Kultur » à l'œuvre en Belgique.

De cette « Kultur » les universités sont les usines. La direction est confiée aux professeurs. Tout ce qu'ils y font et produisent en une liberté apparente, ils le font et produisent pour l'Etat, leur patron. La « Kultur » profite à l'individu, mais il est entendu que c'est par l'intermédiaire de l'Etat. Elle n'a rien de démocratique. L'individu est « matière humaine qu'il faut pétrir à fond » (*durchkneten*). Trop longtemps, l'Allemand, abandonné à lui-même, individualiste et idéaliste, est resté le Michel méprisé, en dépit de son rôle dans l'Histoire et dans la civilisation de l'Europe ; il faut qu'il ait sa place au soleil, qu'on le respecte partout où il lui plaît d'aller, et qu'il puisse parler haut. Car, il en a le droit de par

(1) *Zusammenfassung des Hochschulbetriebs*, par le docteur E. Uetrecht, *Deutsche Rundschau*, 28 septembre 1916.

(2) *Unsere Hochschulen und die Anforderunge des 20. Jahrhunderts*, par le prof. Reidler (1898).

(3) Les instituts extra-universitaires, tels que la « Fondation empereur Guillaume » ou les offices impériaux et municipaux des grandes industries, trouveront place dans ce cadre.

(4) On leur adjoint pour cela des instituts de recherches semblables aux laboratoires des sciences. Lamprecht en a fondé douze à la Faculté des Lettres de Leipzig pour les sciences philologiques, historiques, géographiques, etc., etc.

« Kultur ». Il en aura aussi la force et les moyens de par même « Kultur ». Elle lui apprend à se soumettre sans serve, « joyeusement », à la discipline et à l'ordre que l'Etat établi dans le but d'être fort pour lui... grâce à l'armée. oilà le raisonnement. Il s'ensuit encore que l'armée est l'ins-ument par excellence de la « Kultur ». La science est l'essence toute culture quelle qu'elle soit. En nationalisant la science en la mettant toujours et avant tout au service du prince, s universités allemandes n'ont pour propager leur « Kultur » ie le moyen qui sert au prince à étendre son pouvoir, c'est-dire l'armée.

§

Pétrir la matière humaine d'une force instrumentale et scientifi-ement exacte, qui a, cependant, en elle-même son mouvement et vie propre, telle que la représente notre armée à un degré de prême perfection, voilà ce qui a pu être obtenu par la collabora-ion dirigeante de la science allemande, laquelle a inoculé au ps entier de la nation le vaccin stimulant d'une conscience d'elle-me plus accentuée et plus nette (1).

Les semences que les universités allemandes ont entourées de t de soins se sont levées, splendides, dans cette guerre. Le vieil rit de l'amour de la patrie du temps des guerre de libération y a jours été cultivé depuis lors, on le sait. Dans la conduite de la erre d'aujourd'hui, la technique militaire moderne se joint à cet rit, à cette conscience de nous-mêmes, à cette force d'action : elle la mobilisation de toute la science (2).

Ces deux appréciations du travail accompli par les univer-és allemandes sont déduites toutes deux des expériences de guerre. La première a été formulée, en juillet 1915, par un iversitaire pour les lecteurs de la libérale *Gazette de Voss*. seconde émane également d'un universitaire, lequel s'a-sse, en septembre 1916, au public nationaliste et ortho-xe de la *Tägliche Rundschau*. On les dirait sorties de la me plume.

Les universités se vantent d'avoir produit la « force instru-ntale scientifiquement exacte » que l'armée a su porter « à degré de suprême perfection ». « La mobilisation de toute science », voilà ce qu'est cette guerre. Certes, les gros

1) *Gazette de Voss*, 12 juillet 1915 : *Deutschlands Hochschulen im Kriege*, le docteur Franz Servaes, collaborateur de ladite gazette, laquelle est l'organe ré du haut professorat.

2) Docteur E. Uetrecht, au début de l'article déjà cité de la *Tägliche Rundschau*.

canons, les sous-marins et les croiseurs aériens sont des m
veilles scientifiques ; elles seraient une gloire immortelle pou
science allemande si elle les avait imaginées la première. Q
dire de la lâcheté diabolique des gaz asphyxiants et d
liquides enflammés? Ces moyens-là ne s'improvisent pas.
science allemande les a préparés et perfectionnés. Mais elle
aussi préparé les esprits à les employer de propos délibé
sans nécessité, contrairement à la parole donnée et au co
de l'honneur. La préparation intellectuelle et morale a do
marché de pair avec les préparatifs instrumentaux.

La « Kultur », l'union des deux forces « d'action », c
homogène et impitoyable. Ses limites, dans le domaine i
trumental aussi bien que le domaine intellectuel et mor
vont de l'abject au sublime, de l'instrument de précision m
veilleux jusqu'à l'expédient sournois de l'incendiaire, de
conscience légitime de soi-même jusqu'au mépris féroce de
dignité du prochain. La guerre a découvert les racines de
« Kultur », elles plongent dans la barbarie. On frémit qua
on pense combien la concentration de l'effort scientifique
universités allemandes permettra d'intensifier « le vaccin s
mulant » qu'elles doivent « inoculer au corps entier de
nation ».

La « matière humaine pétrie » dans les universités, y co
pris les écoles supérieures spéciales, est prise dans l'élite
la nation. On l'y prépare à la haute et moyenne administ
tion, à la magistrature, au professorat secondaire, au sac
doce, aux carrières libérales et aux postes de confiance
commerce et de l'industrie. Rares sont les jeunes gens qui
leur arrivée, ne se laissent pas enrôler dans une des nombr
ses associations qui, reliées entre elles d'université à univ
sité, forment comme un vaste cartel maçonnique. Du recru
ment régional de jadis, il reste à peine le souvenir dans
nom et dans la devise inscrits sur les bannières des plus
ciennes. L'esprit particulariste est mort chez la jeunesse
universités. Elle se groupe, à l'image de la société allema
toute entière, par castes, selon la situation sociale ou d'ap
la similitude des études poursuivies. Il y a des « corps » p
les fils de la noblesse et pour les riches ; des associations p
les fils de la bourgeoisie ; des sociétés studieuses, confessionn

artistiques. Dans toutes se nouent des camaraderies pour ie. Et par-dessus toutes flotte « le vieil amour de la patrie temps des guerres de libération ». Les jeunes, ceux qui sont début de leur curriculum et qui, sachant la première année due de toute façon pour leurs études, font leur année de vice militaire, entretiennent l'enthousiasme. Les « anciens », ont fait leur chemin dans la vie, viennent de temps en temps re avec leurs jeunes « frères », les assurer de leur solida-, mais aussi leur rappeler que la patrie compte sur eux. Bis-rck et l'empereur n'ont pas failli à cette tradition. Jamais « ancien » n'a renié sa « couleur ». De leur côté, les jeunes, membres « actifs », n'oublient par leurs membres honoraires. e dans ces associations il se forme un esprit civique ou poli-ie proprement dit, on ne saurait le prétendre. Mais l'es- patriotique et national, voire nationaliste, et le loyalisme cipliné et sans réserve y trouvent leur compte.

C'est tout ce que le gouvernement désire. Ses adversaires plus cultivés n'ont jamais été pour cela les plus redouta-s. Bismarck a eu raison de Windthorst, qui lui était supé-ur, de l'aveu de beaucoup d'Allemands, comme homme po-que. En 1914, les socialistes « docteurs » ont été les pre-ers à faire litière de leurs principes et à entraîner leur ti d'irréductible opposition à la suite d'un empereur et n gouvernement pour qui ils n'ont jamais été que « des nemis de la patrie ».

§

Dans la « littérature de guerre » allemande, les universi-res ont fait bloc. En aucun temps la presse quotidienne n'a olié tant d'articles d'allure politique signés de « docteurs » de « professeurs ordinaires ou extraordinaires » de toutes spécialités. Contre eux, la censure n'a pas eu à sévir. Ceux n'ont pas écrit ou parlé en public n'ont aucun mérite; ils fait taire leur science et leur conscience en abritant leur nque de courage derrière la « trêve civique » ou par peur censeur. Les autres ont acclamé les actes du gouvernement. s historiens de profession se sont montrés les plus dévoyés. s juristes éminents ont étayé de sophismes effrontés la orie des « chiffons de papier » (1). Par des « interprétations »

) Les critiques de *J'accuse* par les Universitaires allemands donnent toute la ure du parti-pris de leurs auteurs.

audacieuses ils ont justifié la violation de la Belgique, les pires excès de la soldatesque, les manquements flagrants aux lois de l'humanité. A les entendre, l'Allemagne seule a respecté de droit des gens.

Or nulle part dans les universités la voix forte de la droiture morale, de l'objectivité, de la liberté tant vantées n'a répondu par une protestation d'ensemble. Aucune minorité autorisée d'intellectuels n'a réagi. C'est à peine si, par ci par là, une individualité sans grande influence a osé exprimer un appel indirect à la mesure (1). La tribune du Parlement restait libre. Des discours assez violents d'opposition et de critique y ont été prononcés. Mais on y chercherait vainement, même dans les cris de révolte de la minorité socialiste, — ceux-là pour la plupart des non-universitaires, — une allusion à un universitaire ayant eu le courage patriotique de s'élever contre les mensonges officiels.

Du haut de la chaire chrétienne, les ministres de Dieu ont sanctifié les excès barbares de la guerre à coups de citations de la Bible. Les évêques allemands ont rejeté dédaigneusement l'appel à la mansuétude chrétienne de leurs confrères belges. Le pasteur député Dr Traub, de Dusseldorf, un libéral !, prêche dans une publication, laquelle porte le titre significatif de « *Eiserne Blätter* » (feuilles de fer), une haine de l'ennemi qui n'a rien d'évangélique.

Les professeurs de l'enseignement secondaire ont commencé, dès août 1914, une campagne sans précédent (2). Le temps leur semble venu de purger, enfin, la pédagogie allemande de toute tendance généralement humaine. La « Kultur » allemande ne comprend-elle pas, purifiées et enrichies par le progrès national, les essences les plus précieuses des cultures antiques? Quant aux arts et aux lettres des nations modernes, l'Allemagne a plus et mieux. Qu'attend-on pour former dans l'école nationale allemande, placée sous l'unique autorité de Berlin, des hommes et des femmes allemands, pour les élever tous en vue de l'efficacité militaire (*wehrhaft und kriegstüchtig*) et pour renforcer l'élite des dirigeants par l'admission aux carrières des meilleurs éléments du peuple?

(1) Les réponses faites à Romain Rolland sont typiques. Les boutades de Maximilian Harden visaient à la réclame. Le beau roman de Stilgebauer, *Inferno*, a paru à Bâle et a été interdit en Allemagne.

(2) Voir la *Grande Revue*, octobre 1916, pp. 621 et suiv.

Les industriels, les commerçants et les propriétaires terriens ont sommé le chancelier de ne rien abandonner des territoires occupés. Endoctrinés dans les écoles techniques supérieures, ils continuent à obéir à leurs maîtres. Des universitaires ont tracé le programme de leurs ambitions dans l'Europe centrale et dans le monde. D'autres se sont établis, dès maintenant, à Gand et à Constantinople pour leur préparer les routes commerciales d'Anvers et de Bagdad.

Certes la semence jetée à pleines mains par les universitaires allemands a bien levé. Elle a même pullulé, au point d'étouffer la récolte. Les savants docteurs de Berlin s'en étonnent. La propagande qu'ils ont organisée avec tant de soin et de méthode dans le monde entier, depuis les premiers jours de la guerre, n'a convaincu personne de la justese de la cause allemande et des bienfaits de la « Kultur ». Dans leur propre milieu, les excès des zélateurs menacent de compromettre la science et la cause de l'Allemagne. Ils ont semé des « dents de dragon autour de la toison d'or ».

Gardons-nous de les croire prêts à un retour de Potsdam à Weimar, « de l'Allemagne de Bismarck à l'Allemagne de Gœthe » (1). Ce serait méconnaître la nature de l'orgueil nationaliste qui a étourdi les plus sages. Contentons-nous d'enregistrer les désaveux esquissés comme des aveux de leur intempérance.

Peu de temps avant de mourir, le professeur E. Sieper, qui enseignait la langue et la littérature anglaises à l'Université de Munich, publia dans le *Berliner Tageblatt* (2) un article très digne sur « les devoirs du patriotisme ». L'abondante littérature de guerre contre l'Angleterre, que le savant anglicisant avait vue éclore en un an, l'avait rempli de dégoût et de tristesse.

Les fausses généralisations, écrit-il, les jugements partiaux et exagérés qu'on trouve dans le livre si souvent mentionné ces temps-ci d'Eduard Meyer, professeur titulaire d'Histoire ancienne à l'Université de Berlin, sont peu propres à rehausser le respect pour la science allemande.

(1) C'est un universitaire, un professeur de théologie de Halle, qui a protesté publiquement contre ce mot d'ordre.
(2) Du 30 octobre 1915. Voir aussi le *Mercure de France* du 16 février 1916, p. 586 et suiv.

Un autre critique, non moins universitaire, commence ainsi son compte rendu du même livre :

Les sciences naturelles et leurs applications ont été poussées par la guerre, notamment en Allemagne, à des résultats qu'elles n'auraient atteints qu'après de longues années dans le développement nonchalant de la paix. Mais nous remarquons que les sciences de l'esprit, auxquelles l'intérêt de la patrie n'impose nullement le même besoin urgent, ont également accéléré le pas pour « se réadapter » (1). Une nouvelle science, née de la guerre, se forme et se met au travail pour repeindre toute l'image antérieure du monde d'après les expériences des derniers quinze mois. A ce qu'il paraît, il n'y a pas peu de philosophes, d'historiens, de littérateurs dont les yeux se soient dessillés seulement le 1er août 1914. Aussitôt, ils se hâtent de répandre dans le public leurs lumières nouvelles. Quiconque ne le savait pas déjà, apprend maintenant combien précaires étaient en réalité les démonstrations dans les sciences de la civilisation malgré les méthodes exactes. Puisque le même petit nombre de documents officiels des temps présents ont pu être interprétés par les savants des diverses nations d'une façon si radicalement différente, quelles garanties avons-nous qu'à propos des papyrus d'Egypte ou des inscriptions moabites, nous ne nous bercions pas de mystifications très inquiétantes ? Malheureusement, il est devenu clair, aussi, que ceux qui ont cherché la vérité pendant toute leur vie n'ont pas trouvé dans leurs recherches assidues un antidote contre leurs propres préjugés.

L'auteur de ces lignes ne serait pas un vrai Allemand, s'il n'étendait pas son désenchantement à tous les savants du monde, aux Français et aux Anglais en particulier. Mais il y a été amené par une critique accablante du livre du professeur qui fut jugé digne de succéder à l'illustre Mommsen dans la chaire d'histoire ancienne à l'Université de Berlin. Le coup qu'il porte au savant si haut placé atteint tous ceux de ses collègues — et ils sont le grand nombre — qui, à propos de cette guerre, ont discrédité à jamais l'historiographie des universités allemandes.

M. Meyer, autant que nous sachions, s'est spécialisé dans les recherches sur les origines les plus lointaines de la civili-

(1) *Umlernen*, désapprendre pour réapprendre, changer de méthode dans ses études. La langue de guerre allemande a frappé des termes de ce genre pour exprimer l'orientation nouvelle des esprits et des choses : umwerten, apprécier autrement que par le passé, etc.

sation européenne. Par contre, il connaît à peine la langue anglaise et par on dit seulement les institutions politiques et sociales de la Grande-Bretagne. Cela ne l'a pas empêché, lui, un champion de la « Kultur » allemande et un admirateur fervent du régime politique prussien, d'écrire en quelques semaines et sous l'empire de la colère une condamnation soi-disant scientifique, partant péremptoire, de l'évolution sociale et politique du peuple anglais. Attendons de sa science la justification des déportations belges et françaises par celles des Juifs par Nabucodonosor.

Or, il paraît que le savant archéologue de la Susiane a mis de l'eau dans son vin. Lorsque récemment le Ministre de l'Instruction Publique de Prusse, cédant à la pression nationaliste, a ordonné d'enseigner dans les écoles avant toute autre et le plus largement possible l'histoire allemande de nos jours, des craintes sont venues à quelques historiens et à M. Meyer lui-même. Ont-ils compris que l'histoire nationale mal enseignée est le chemin le plus sûr vers le jingoisme et le chauvinisme qu'ils ont tant reproché à leurs adversaires d'aujourd'hui ? et que les maîtres de la critique historique en galvaudant leur science dans la casuistique du prosélytisme nationaliste sont tout près de faire, de l'historiographie, et de la « Kultur » qui en procède, une mystification politique dangereuse ?

D'autre part, les philologues classiques se sont émus des attaques lancées de tous côtés et de leur propre camp contre les humanités anciennes, « trop irréelles et vraiment inutiles à la patrie allemande ».

Des néophilologues ont eu à protester contre la « fureur iconoclaste » qui exige la proscription radicale à l'école de l'étude des langues, des littératures et de l'art français, anglais et italien.

Ceux qui veulent faire des écoles allemandes tant vantées « des écoles de sous-offs avec un peu de science » ne sont pas des énergumènes quelconques. Ce sont les propres élèves des universités. Et ce sont les maîtres de ces universités qui ont créé ce singulier état d'esprit. La science allemande est sortie de son rôle. Les universités se sont laissé asservir par la politique, au lieu de diriger ceux dont la politique est le métier vers les buts indiqués par la science. Il ne leur sera guère facile de se reprendre.

§

Le premier *Kriegsrector* (recteur de guerre) de l'Université de Berlin fut l'illustre helléniste U. von Willamowitz-Möllendorf, conseiller supérieur intime du gouvernement et Excellence. La personnalité de l'élu apparut à la fois comme un symbole et comme un heureux présage. Son beau-père, l'historien Mommsen, avait dévoilé, pendant son rectorat, la plaque commémorative consacrée par l'Université de Berlin à ses membres tombés en 1870. Le gendre avait campé, en 1870, devant Paris avec les grenadiers de la garde prussienne. Serait-il appelé à célébrer la victoire en 1915 ? Dans le monde savant de l'Allemagne il jouit d'une réputation hors pair. Il est une des grandes figures de l'Alma mater de Berlin. Sa science profonde et étendue, aidée d'un talent oratoire exceptionnel, l'ont fait comparer à G. de Humboldt, à A. Bœkh, à F.-A. Wolf. Son autorité sur les universités de son pays est incontestée.

Le professeur de Willamowitz est, en outre, une des personnalités marquantes de la haute société. L'empereur l'honore d'une estime toute particulière. Le gouvernement l'écoute. On prête au savant des vues politiques générales que son autorité même, au dehors de l'Allemagne, pouvait rendre précieuses. Car M. de Willamowitz quitte volontiers les sérénités de la vie antique pour regarder le mouvement politique non seulement de son propre pays, mais des pays étrangers dont il connaît les langues et les institutions. Aux savants étrangers, qui avaient très honorablement reconnu son mérite, il donnait l'impression de travailler à l'union plus étroite des civilisations modernes autour des humanités classiques communes qu'il excelle à faire revivre. Les conférences sur l'hellénisme qu'il a faites à Oxford, disait naguère un journal anglais, avaient plus fait pour l'entente entre nations que tous les discours politiques des temps récents. C'était trop d'optimisme !

Les harangues rectorales de cet éminent « kriegsrector » étaient attendues avec une légitime curiosité. Elles n'ont point déçu le monde officiel et savant de l'Allemagne. M. de Willamowitz est un hobereau. Il est un des grands chefs de la « Kultur ». S'il n'a pas pris l'initiative du manifeste des 93, il l'a signé un des premiers et fait signer par ses collègues. Il a employé sa science, son talent, son autorité et sa « magnificence rectorale » pour démontrer à la société instruite de Ber-

lin — et jusque dans les églises — « la justesse de la cause allemande », « l'agression étrangère perfide », « les rapports intimes entre la science et le militarisme ». Ces harangues, dont les journaux allemands vantent la flamme de la conviction et l'argumentation géniale, sont imprimées et circulent en pays neutres, avec celles de ses collègues.

Or, c'est du dehors que semblent venir à M. de Willamowitz les premiers doutes sur l'efficacité de sa campagne. Déjà il trouve (1) *une part de vérité* chez les ennemis. « Les Ministres étrangers, dit-il, *mêlent le mensonge à la vérité* lorsqu'ils parlent de la menace allemande ; l'empereur n'a menacé personne ; ce dont les adversaires se sentaient menacés, c'est la puissance, le commerce, la richesse de l'Allemagne. » Un des collègues historiens (2) de M. de Willamowitz n'a-t-il pas essayé de prouver que « défensif » et « préventif » étaient synonymes, ce par quoi il avouait, malgré lui, que la guerre soi-disant défensive de l'Allemagne est une guerre provoquée par elle ?

Tout récemment un autre manifeste des intellectuels allait être mis en circulation. Les journaux l'avaient annoncé. M. de Willamowitz, qui figurait parmi les promoteurs, a préféré qu'il restât à l'état de projet.

Plus récemment encore, de Willamowitz a senti le besoin d'expliquer au correspondant berlinois de la *Vanguardia* de Barcelone et à M. Ricardo Leòn, de l'Académie Espagnole, la portée de ses oraisons rectorales, afin qu'ils en expliquent le sens à leurs compatriotes et aux nations latines de l'Amérique du Sud. Ces « explications », répandues par toute la presse allemande sous forme de communiqué, nous intéressent au plus haut degré. Elles sont une illustration, quelque peu estompée pour la circonstance, du rôle politique des universités allemandes en général. Leur but est de prévenir le danger d'une abstention future de la clientèle étrangère qui pouvait être la conséquence de l'attitude équivoque des professeurs depuis la guerre. Les voici d'après le *Lokal Anzeiger* de Berlin du 27 août 1916 :

Cela répond à mon propre désir de donner précisément à des représentants de l'Espagne et des nations latines de l'Amérique du

(1) Dans un discours prononcé à l'église de la Trinité à Berlin, le 5 octobre 1915, « sur le deuxième hiver de guerre », *Lokal Anzeiger*, 7 oct. 1915.
(2) Le professeur Schiemann.

Sud des explications sur les discours que j'ai prononcés étant recteur de l'Université de Berlin. Ce que j'ai exposé, comme patriote et comme homme de science, est fondé sur la doctrine philosophique et historique élaborée par les grands penseurs de l'Allemagne il y a cent ans. Le succès de cette doctrine, vous l'avez sous les yeux par l'essor politique et intellectuel de l'Allemagne ; par conséquent, elle domine également dans nos universités. Ce qui a été obtenu pour la science n'appartient pas à un seul peuple en particulier, mais à l'humanité. Ainsi la Grèce autrefois et l'Eglise ensuite ont travaillé pour tous ; ainsi le font aujourd'hui tous les peuples civilisés (*Kulturvölker*). Si l'Allemagne a réussi à réaliser depuis cent ans de grands progrès dans tous les domaines de la science, tous les peuples sont obligés de s'approprier ces acquisitions pour ne pas rester en arrière, mais non pas parce que nous sommes des Allemands, mais *dans l'intérêt de la science elle-même* (1). Celle-ci possède la force miraculeuse de devenir d'autant plus forte qu'on en prodigue davantage. Nous l'avons fait volontiers, et il n'y a pas lieu de craindre que votre jeunesse studieuse trouve chez nous désormais un accueil moins amical.

C'est un des mensonges malveillants de nos ennemis de prétendre que nous voulons imposer de force au monde une *tyrannie* politique ou intellectuelle. *Tout au contraire*, nos recherches philosophiques et historiques ont fait reconnaître que le salut et le progrès de la civilisation humaine reposent sur la collaboration des peuples selon la force et le caractère particuliers de chacun. L'uniformité de la culture mondiale (*Weltkultur*) serait un malheur, même si la culture dominante d'un peuple était aussi supérieure aux autres que l'étaient autrefois la civilisation grecque et au XVIII^e^ siècle la civilisation française. La domination de l'Angleterre sur le monde aurait pour conséquence une telle uniformité. *L'Allemagne ne cherche rien de pareil.* C'est précisément parce qu'il nous a coûté de si lourds sacrifices pour fonder notre Etat national, en développant en même temps la science qui est au-dessus de toute limite nationale, c'est pour cela que nous avons appris à estimer la valeur de chaque génie national étranger. Car, il nous est permis à nous autres Allemands de prétendre, sans crainte d'être taxés de présomption, que nous savons mieux que n'importe qui nous absorber avec amour dans la vie intellectuelle d'un peuple étranger.

Je parle à des hommes de langue espagnole. J'ai donc le besoin de développer ce que dans mon second discours le temps mesuré m'a contraint de supprimer. Lorsque j'affirmai que l'ancienne rhétorique romane ne suffisait plus, je voulais dire que j'attends des nations

(1) Les passages soulignés le sont dans l'article. L'auteur a soigneusement pesé ses paroles. Il joue sur les mots. Le fond de sa pensée n'est que plus visible.

romanes un essor intellectuel vigoureux. Chacune d'elles possède sa propre force nationale précieuse, laquelle est cachée sous le vernis des formes traditionnelles. J'ajoute volontiers à ce propos ce que m'a dit, déjà avant la guerre, mon célèbre collègue le professeur Morf (1) qui a étudié à Madrid et qui suit par profession la littérature espagnole, y compris la littérature moderne. Il m'a dit ceci : « *Dans aucun pays roman on n'aperçoit, au moment présent, un essor aussi puissant et aussi alerte (frisch) qu'en Espagne.* » Nous désirons, nous autres, participer à l'avenir encore davantage à votre vie. L'Université n'a remis la solennité en l'honneur de Cervantès qu'à cause de la guerre. Lors du jubilé de notre Université, nous avons conféré à M. Cuervo la dignité de docteur *honoris causa* et nous avons souligné pour son éloge que, né à Bogota, il est devenu un maître du monde par ses mérites pour l'étude des dialectes espagnols d'Amérique et de la métropole. Et puis Numance ! Déjà E. Saavedra en avait situé exactement l'endroit. L'exactitude a été confirmée par Ad. Schulten. L'empereur d'Allemagne a lui-même donné l'argent pour les fouilles. Mais lorsque aucun doute n'était plus possible, nous autres Allemands avons cédé la place ; nous comprenons très bien que l'Espagne tenait à exhumer elle-même ce lieu de gloire nationale, et nous nous sommes occupés des camps romains autour de la ville. Le zèle des chercheurs espagnols était allumé. Ils portent maintenant le coup de pioche à de nombreux endroits. Voilà comment la science allemande s'applique à éveiller les concours nationaux, elle ne cherche pas à les étouffer.

Il y a loin jusqu'à l'Amérique du Sud, mais la technique a raison de l'espace. Contribuons donc chacun pour notre part à rapprocher nos peuples les uns des autres. Nous autres Allemands *saluerons avec joie vos jeunes gens dans nos universités*, et nous sommes persuadés que, dans le contact de nos peuples, nous ne ferons nullement que donner ; nous aussi nous recevons et apprenons volontiers.

Ne voyons pas dans ces déclarations une rétractation des discours que le patriote a prononcés devant ses nationaux. M. de Willamowitz a trop d'esprit et trop de science pour n'avoir pas compris le danger extérieur de l'apostolat effréné auquel une longue préparation a entraîné les universités allemandes. Voit-il les hommes armés surgir des dents de dragons semées autour de la science allemande ? Ce n'est pas la première fois, depuis le manifeste des 93, qu'il se souvient que la science est

(1) Un des signataires du manifeste des 93, Suisse d'origine et élève de notre Gaston Paris.

internationale. Son nouveau plaidoyer ressemble aux arguties des plus habiles parmi les leaders social-démocrates — formés dans les universités, comme on sait — pour « repêcher » l'internationale socialiste qui a été si utile à la politique allemande. Descendu de son rectorat, M. de Willamowitz voudrait remettre à la science allemande le masque trompeur que la guerre lui a arraché.

L'explosion de haine féroce qui, de l'entourage immédiat du plus populaire et du plus averti des recteurs, a propagé sa fange jusqu'aux couches ignares du peuple allemand, a fait réfléchir bien des Allemands. Dans la presse, des universitaires ont sommé l Etat d'interdire désormais l'accès des Universités allemandes aux étrangers, en première ligne aux sujets des puissances en guerre avec l'Allemagne et des pays neutres qui n'ont pas pris parti pour elle ouvertement. Au Parlement de Prusse cette interdiction a donné lieu à une discussion xénophobe passionnée.

Le fait que des députés en ont fait l'objet d'un débat parlementaire comportant une sanction de la part du gouvernement, suffit pour établir à quel point les établissements d'enseignement supérieur sont un instrument de politique entre les mains de l'Etat. M. de Willamowitz voudrait rassurer ses interlocuteurs latins à cet égard. Mais il se garde bien de leur dire combien « la doctrine philosophique et historique » a changé d'objet depuis cinquante ans. Il n'en reste, en effet, que le chauvinisme étroit et le nationalisme orgueilleux.

Contrairement à ce que font volontiers les Allemands quand ils apprécient la science française et anglaise, nous ne songeons pas à nier les progrès de la science de nos voisins, ni à diminuer la part prépondérante qui, chez eux, en revient aux universités. Il y a, certes, des avantages pour la science elle-même, d'y faire participer l'humanité dans la mesure la plus large et la plus libérale. Mais il y a la manière, et la manière de M. de Willamowitz est caractéristique pour les universitaires allemands, encore qu'elle soit chez lui très tempérée par ses habitudes du monde. La phrase où il parle de l'obligation des nations étrangères de participer aux progrès allemands *dans l'intérêt de la science*, éclaire tout le prosélytisme allemand. Il affirme, étant bien entendu que sa science lui en donne le droit, ou bien, ce qui est également caracté-

ristique, il insinue par des antithèses et pose des prémisses, laissant à son public le soin de conclure.

« L'ancienne rhétorique romane ne suffit plus » ; « la force nationale précieuse des peuples romans est cachée sous le vernis des formes traditionnelles » ; on attend d'eux « un essor intellectuel vigoureux ». Tel autre de ses collègues aurait dit — et combien de fois l'avons-nous entendu — que les Latins sont des bavards incapables d'agir ; que leur civilisation n'est qu'un vernis ; qu'il n'y a aucun indice que leurs forces nationales se réveilient, etc., etc. L'académicien espagnol a dû être quelque peu gêné, pour les deux sœurs latines, de la découverte du professeur Morf, sur le réveil littéraire récent en Espagne. Combien les Espagnols doivent être heureux d'apprendre que Cervantès, qui a été fêté partout malgré la guerre, sera fêté en Allemagne plus tard, quand on aura le temps ; que le meilleur linguiste espagnol de l'heure actuelle est originaire de la Colombie ; que sans le contrôle et l'initiative de la science allemande et sans l'argent de l'empereur, les Espagnols n'auraient jamais entrepris les fouilles de Numance ! Si ces choses étaient exactes, il semble qu'à les dire avec un peu plus de délicatesse et moins de présomption, on risquerait moins de faire croire aux voisins que la science allemande veut pour le moins régenter la leur et contrôler leur manière de faire. Ils ont tous vu quelque chose d'analogue avec le commerce allemand. Et ils craignent que l'ensemble des activités allemandes — la « Kultur » — ne finisse tout de même par « dominer » et par « étouffer ». N'est-ce pas pour avoir résisté à ce danger et contrecarré les projets de l'Allemagne que celle-ci a défié toutes les nations romanes, anglo-saxonnes et slaves de l'Europe, l'Espagne non excep-tée ? M. de Willamowitz invoque les doctrines historiques et philosophiques pour déclarer que l'uniformité de la culture mondiale serait un malheur. Mais ces mêmes doctrines enseignent qu'une telle uniformité n'a jamais été le résultat et ne résulterait jamais d'une domination politique, à supposer qu'une telle domination fût matériellement possible de nos jours. L'Espagne a dominé un empire dans lequel le soleil ne se couchait jamais. Elle et l'Angleterre se sont partagé les Amériques. Leur langue et leur culture y règnent. Très probablement, ni le journaliste catalan, ni l'Académicien ne

pensent que les malheurs de l'Amérique du Sud — elle en a éprouvé de grands ! — soient dus à leur culture espagnole uniforme, pas plus que la prospérité des Etats-Unis du Nord, du Canada, de l'Australie soient le fait exclusif de la culture anglaise dominante.

M. de Willamowitz veut faire de la propagande universitaire. Il ne pouvait pas dire que les universitaires allemands ont compromis leur réputation avant et durant la guerre. Il ne souffle mot ni des grossièretés maladroites déversées sur les pays étrangers qui n'ont pas applaudi au geste de l'Allemagne, ni des mesures de proscription projetées contre les étudiants étrangers. Il ne nomme pas l'Italie. Il trouve un mot, en passant, sur la civilisation française... du passé. Il trahit sa prévention contre l'Angleterre, amie de l'Espagne. Tout le reste est du verbiage sur la « Kultur », unique préoccupation des universitaires allemands. Vouloir discuter ou espérer convertir un *Kulturträger* avéré est peine perdue. Quoi qu'elle soit — politique, intellectuelle, économique, ou tout ensemble — la « Kultur » a conduit au conflit le plus sanglant de l'Histoire. Propager une doctrine philosophique et historique par le fer et par le feu est le propre des peuples et des époques barbares.

§

Il s'est trouvé un universitaire allemand, — un seul qui ait parlé assez haut, — pour flétrir la propagation violente de la « Kultur » : le professeur Fr. W. Foerster. M. Foerster enseigne la philosophie et la pédagogie à l'Université de Munich. Il avait occupé avant des chaires à l'Ecole polytechnique de Zurich et à l'Université de Vienne. Son père est professeur d'astronomie à l'Université de Berlin ; il y a fondé la ligue pour la culture morale, mais il a signé le manifeste des 93.

Cet universitaire de race et de carrière n'est pas moins convaincu de la « mission culturelle mondiale » des Allemands que M. de Willamowitz-Moellendorf. Mais il est convaincu aussi qu'il y a d'autres moyens pour la réaliser que la force des armées. Elevé selon « la doctrine philosophique et historique » des universités allemandes, il est arrivé à cette conviction par l'étude de la psychologie des individus et en interrogeant l'histoire des civilisations. Ses études ont forcé l'admiration même de ceux dont il a le plus violemment heurté

les opinions, tant on les juge pénétrantes et sincères. Car M. Foerster a appris dans le livre de l'humanité des leçons diamétralement opposées à celles des pontifes nationalistes de Berlin. Que le philosophe apôtre de Munich, conférencier très éloquent et très habile écrivain, ait la valeur scientifique de l'important philologue de Berlin, nous n'oserions le discuter. Il n'a certainement pas autant que lui l'oreille du public, du monde savant et du gouvernement. Au moins pouvait-on supposer qu'en tant que professeur à l'Université, il jouît de la même liberté de pensée et de parole. La Faculté dont il est membre en a jugé autrement. A l'unanimité, elle a exprimé et rendu publique sa « plus vigoureuse désapprobation des opinions » du professeur. Ses collègues se sont déclarés « déterminés à s'opposer résolument à toute tentative de répandre de telles opinions parmi la jeunesse placée sous l'autorité du professorat académique ». Les journaux de Berlin jubilaient, en particulier ceux de l' « Union évangélique » que M. Foerster accuse d'avoir mené campagne contre lui. Les organes libéraux ont essayé de démontrer, par toutes sortes d'arguties, qu'il n'y avait dans les procédés de la Faculté contre un des siens aucun attentat à « la liberté académique ». Ils insinuèrent même que cet incident « regrettable » n'était qu'une vengeance de la Faculté, à laquelle le professeur réprimandé aurait été *imposé* par le gouvernement !

Nous savions ce qu'il en est, en réalité, de l'indépendance des professeurs des universités allemandes et des universités elles-mêmes. Si nous avons rappelé cet incident, c'est pour montrer que l'Université de Munich est aussi prussienne que le gouvernement de Berlin.

§

Quel était donc le crime de M. Foerster ? C'est d'avoir, lui un savant allemand, des opinions différentes de celles de ses contemporains sur la politique de Bismarck et sur l'avenir de l'Allemagne ; c'est encore, et surtout, d'avoir eu le courage de le dire « au moment où l'Allemagne lutte pour son existence ». Mais c'est précisément parce que mon pays lutte pour la vie ou la mort, dit M. Foerster, qu'il est de mon devoir de savant et de patriote de lui crier casse-cou et de lui prouver que la politique nationaliste de Bismarck, la centralisation outrancière et le militarisme qui en est la condition essentielle, détournent

l'Allemagne de sa mission mondiale. M. Foerster croit en la force de l'idée et de la valeur morale. L'Eglise catholique domine dans le monde grâce à cette force. Le saint Empire romain de nation germanique a réuni jadis sous son régime « fédératif » les peuples les plus divers, parce qu'il représentait une civilisation. Il n'avait point besoin de les unifier autrement, ni de leur faire violenee. Voilà sa conviction scientifique à lui (1).

Comme pédagogue, M. Foerster s'est élevé contre la préparation militaire de la jeunesse que décréta le Ministère de la Guerre de Berlin en août 1914 aux applaudissements des pédagogues prussianisants. Selon lui, ce qu'il faut apprendre aux générations futures, c'est de *faire et de conserver la paix*, en leur donnant une vaillance morale suffisante pour dominer leurs propres passions et mettre d'accord celles des voisins.

En d'autres termes, M. Foerster a eu le courage de condamner, comme contraire à la doctrine philosophique et historique et comme dangereux pour les intérêts vitaux du peuple allemand, le dogme patriotique prussien que Bismarck et le gouvernement de Berlin ont exploité pour consolider l'empire à l'aide de la puissance militaire. Par contre-coup, il condamne les universités qui s'en sont faites l'instrument.

§

Ces exemples suffisent pour illustrer le rôle politique des universités allemandes. La guerre l'a fait voir aux plus incrédules. On écrirait de gros volumes si on voulait analyser les enseignements et les publications nationalistes des professeurs réputés. Nombreux sont les savants et hommes politiques de l'étranger, naguère encore admirateurs reconnaissants d'une alma mater allemande, qui aujourd'hui se détournent d'une science pleine de dangers pour l'humanité. En Allemagne même quelques rares esprits ont senti le besoin d'une orientation nouvelle (*Neuorientirung*). Ils exhortent leurs contemporains à « désapprendre pour réapprendre » (*umlernen*). Leurs appels n'ont guère de chance d'être compris dans le sens humaniste, tant que le nationalisme militariste de 1813 et de 1870 n'aura pas sombré définitivement dans la catastrophe qu'il a provoquée en 1914.

(1) C'est la thèse du plus fameux de ses ouvrages : *Autorité et Liberté*.

§

Quelque perfectionné que soit l'agencement de l'enseignement supérieur allemand, les étrangers ont connu, par cette guerre, quelle association équivoque avec un pouvoir irresponsable se cache sous son apparence de désintéressement humanitaire, et de quels défis à la vérité scientifique sont capables ses plus illustres maîtres. L'explosion de xénophobie, qui des universités s'est répercutée jusque devant les pouvoirs législatifs, leur sera un avertissement. Pendant la seconde année de guerre, les Universités allemandes ont perdu la moitié et jusqu'à deux tiers des étudiants appartenant à des nations neutres (1). Soyons prêts à recevoir tous ceux qui nous ont prouvé leurs sympathies. Préparons-nous à offrir aux autres les instruments de travail qu'une propagande organisée et active leur promettait en Allemagne. Pour des raisons multiples, c'est vers la France, en particulier vers ses universités, vers ses écoles techniques, vers ses institutions d'art que se tournera, dès la fin de la guerre, une nombreuse jeunesse étrangère. A nous de ne pas lui laisser reprendre le chemin de l'Allemagne.

V.-H. FRIEDEL.

(1) On ne comptait plus que 119 Américains contre 300 en temps de paix, 42 Asiatiques contre 180, 220 Suisses contre 310, 5 Danois contre 10, 44 Grecs contre 104, 31 Scandinaves contre 43, 26 Hollandais contre 32.

SUR LA FONCTION SEXUELLE

—

[En décembre 1915, le professeur Metchnikoff, déjà très malade, écrivait, de l'hôpital de l'Institut Pasteur, à son ami intime, M. Rakhmanoff, une lettre dans laquelle il disait entre autres : « Si je me rétablis de façon à pouvoir reprendre mes travaux interrompus, alors je me mettrai à mes Souvenirs. Pour le moment, retenu au lit, je ne puis que lire, et j'en profite pour réunir les matériaux d'un ouvrage que j'intitulerai : Etudes sur la question sexuelle. »

Hélas, ces projets ne devaient pas se réaliser, et ni les Souvenirs, ni les Etudes sur la question sexuelle ne furent écrits. Dans la pensée du professeur Metchnikoff, ces « Etudes » devaient être un appel à la jeunesse, aux futures générations qui, comme il le croyait fermement, en suivant les règles d'une hygiène rationnelle, devaient atteindre la vieillesse profonde, *normale*, terminant ainsi le cycle complet de la vie. Il voulait traiter ouvertement, en biologiste, la question sexuelle ; mais il ne réussit qu'à écrire l'introduction pour cet ouvrage, et ces pages sont le dernier travail que nous a laissé l'illustre savant. Peu de temps avant sa mort, il écrivait encore au même ami : « Quand sera terminée cette longue guerre, une longue période de paix suivra, et quand la haine artificielle sera reléguée aux archives, les buts que nous nous sommes assignés dans ce travail sur la question sexuelle conserveront tout leur intérêt. Il faut espérer que les travaux qui seront faits alors dans toutes les branches de la science, et auxquels nous ne pourrons plus prendre part, contribueront largement à ce que les hommes de l'avenir puissent passer leur vie conformément à l'idéal de « l'orthobiose » et atteindre la limite normale de la vie, de beaucoup plus longue qu'elle ne l'est actuellement. »] — J.-W. B.

Le livre que je présente au lecteur se rattache intimement au sujet de deux autres ouvrages que j'ai publiés dans l'espace des dernières treize années. Dans les « Etudes sur la

nature humaine » et les « Essais optimistes », j'ai développé cette thèse que le vrai but de l'existence humaine consiste dans la vie active et conforme aux dispositions individuelles, vie prolongée jusqu'à l'apparition de l'« instinct de la mort », c'est-à-dire jusqu'au moment où l'homme éprouve la satisfaction d'avoir vécu assez longtemps et commence à désirer le néant. Les exemples d'une vie pareille, que j'ai désignée sous le nom d'« Orthobiose », sont actuellement très rares, à cause de l'état imparfait de l'hygiène contemporaine. Mais, avec les progrès de cette science qui est entrée dans sa phase positive, on peut prévoir une époque où la vie se prolongera assez pour qu'un très grand nombre d'hommes atteignent le but rationnel de leur existence. Seulement, il ne faut pas penser que le but de la vie normale consiste simplement dans une longévité considérable. Lorsque, comme dans quelques exemples que nous connaissons, le rassasiement de la vie se manifeste déjà après quatre-vingts ans, dans des cas exceptionnels même plus tôt, la prolongation de l'existence ne présente plus aucun avantage. C'est l'évolution progressive et normale de l'instinct de la mort, qui constitue le vrai but de l'existence humaine.

Nous connaissons déjà quelques règles capables d'amener à cette fin et qui concernent l'hygiène de l'alimentation. La vie sobre avec un régime mixte (avec prépondérance de la nourriture végétale), secondé par l'absorption de microbes qui empêchent la putréfaction intestinale ; l'absorption d'aliments préalablement débarrassés de microbes par le chauffage constituent la base de l'hygiène rationnelle.

Mais, dans le problème de la vie normale, d'autres fonctions que celle de l'alimentation jouent un rôle des plus importants. Parmi celles-ci, la fonction sexuelle doit être mise au premier plan. Les abus sexuels et les maladies vénériennes trop fréquentes raccourcissent la vie et, partant, empêchent les hommes d'arriver au but de leur existence. Depuis qu'il a été établi d'une façon certaine que la syphilis est la cause d'un grand nombre de maladies des plus graves, telles que l'anévrisme de l'aorte et beaucoup d'autres maladies des vaisseaux et du cœur, les maladies diverses du système nerveux, la terrible paralysie générale, entre autres, les affections les plus redoutables des yeux, il ne peut subsister aucun doute sur l'abrègement de la vie grâce à ce facteur. Une autre maladie véné-

rienne, la blennorrhagie, amène également des accidents très graves, surtout chez les femmes qui, trop souvent, doivent subir des opérations dangereuses pour récupérer leur santé relative.

La statistique médicale n'est pas assez avancée pour donner des chiffres précis, pour établir le rôle des maladies vénériennes dans le raccourcissement de la vie. Mais les sociétés d'assurances, persuadées de l'importance de ces maladies, ont déjà commencé à prendre des mesures pour échapper à leur influence désavantageuse. Ainsi, toutes les compagnies d'assurances suédoises ajoutent cinq années à tout individu atteint de syphilis qui désire se faire assurer pour le cas de mort. D'autres compagnies augmentent le prix d'assurance pour les personnes ayant cette maladie (1).

Malgré la grande fréquence des maladies vénériennes, le grand public étonne par son ignorance sur ce sujet. Tout ce qui touche à la fonction sexuelle est considéré comme quelque chose de tellement vil et honteux que l'on préfère s'abstenir d'en parler au risque de faire beaucoup de mal. Parmi les preuves innombrables, je ne citerai qu'un fait qui me paraît des plus démonstratifs. Voici le dernier programme du baccalauréat de l'enseignement secondaire (2). En le parcourant on est étonné de la quantité de sciences qu'on inculque aux adolescents. A côté des langues classiques qui encombrent la mémoire sans utilité, on y trouve des éléments de la psychologie, des sections coniques et tant d'autres choses encore. En fait de sciences de la nature, si importantes parmi les connaissances humaines, on enregistre les éléments de la physiologie animale et végétale. Mais, tandis qu'en botanique, on trouve un chapitre sur la reproduction et la fécondation, dans la physiologie animale la fonction sexuelle est entièrement supprimée. Comment! On prétend laisser ignorer aux jeunes gens de 17-18 ans toute notion sur une fonction qui les préoccupe avant tout, étant donné qu'ils se trouvent en pleine évolution sexuelle! Même, dans le chapitre du programme sur les notions d'hygiène, où on traite des questions d'immunité et de réceptivité, de quantité d'air nécessaire dans les habitations, où on parle même des maladies contagieuses, les

(1) *Deutsche medicinische Wochenschrift* 1906, p. 1603.
(2) *Le Nouveau Baccalauréat*, Paris, 1902.

principales maladies de la jeunesse, les maladies vénériennes, ne sont même pas mentionnées. Les traités d'hygiène spécialement adaptés au baccalauréat confirment cette impardonnable omission. Ainsi, dans l' « Hygiène à l'usage des élèves de Philosophie et Mathématique », de Caustier, Professeur aux lycées Saint-Louis et Henri IV, nous rencontrons des paragraphes sur le *maté*, le *kola* et le *coca*, produits dont les élèves ne doivent se servir qu'à titre tout à fait exceptionnel. Parmi les « principales maladies contagieuses » sont énumérés : la diphtérie, la malaria, la variole, la rougeole, la scarlatine, la fièvre typhoïde, le choléra et la tuberculose. L'absence de la syphilis et de la blennorrhagie dans cette énumération est tout ce qu'il y a de plus intentionnel.

On se demande d'où vient cet état d'esprit si funeste pour la jeunesse ? Car ce silence officiel n'empêche guère que, parmi les lycéens, circulent toutes sortes de renseignements privés plus ou moins exacts sur tout ce qui concerne la fonction sexuelle et les maladies vénériennes. L'enseignement des lycées, étant laïque, est imprégné de données ne reflétant guère la doctrine qui enseigne : « Ne soyez point en souci pour votre vie de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ; et pour votre corps, de quoi vous serez vêtus » (saint Mathieu, VI, 25). Et cependant, pour concevoir la mentalité scholastique moderne, il faut bien chercher ses racines dans les religions. Ne voit-on pas dans les traités ecclésiastiques parler de la fonction sexuelle comme d'une affreuse impureté, contre laquelle il n'y aurait qu'un seul remède : la chasteté ? C'est surtout sous l'influence de saint Paul que cette opinion s'est fortifiée et répandue. Tout le monde connaît ses idées sur le mariage... « Il est bon à l'homme de ne toucher point à une femme », a-t-il proclamé au début de son traité sur ce sujet (Corinth. VII, 1). « Car je voudrais que tous les hommes fussent comme moi; mais chacun a reçu de Dieu son don particulier, l'un d'une manière, l'autre d'une autre. Je dis donc à ceux qui ne sont pas mariés, et aux veufs, qu'il leur est avantageux de demeurer comme moi. Mais s'ils ne peuvent pas garder la continence, qu'ils se marient; car il vaut mieux se marier que de brûler » (*Ibid.* 7, 8, 9). « Celui qui marie sa fille fait bien, mais celui qui ne la marie pas fait mieux » (*Ibid.* 38).

Saint Paul donne lui-même la raison de son opinion si défa-

vorable sur le mariage, raison qui l'a obligé de rester célibataire. Voici le passage caractéristique de son épître aux Corinthiens : « Si pourtant tu te maries, tu ne pèches point ; et si une vierge se marie, elle ne pèche point ; *mais ces personnes auront des afflictions de la chair ; or, je voudrais vous les épargner* » (*Ibid.* VII, 28). Ce sont donc les « afflictions de la chair » ou simplement les maladies vénériennes qui ont dégoûté saint Paul du mariage et lui ont dicté ses conseils de chasteté.

Il est incontestable qu'à l'époque biblique, quelques-unes de ces maladies étaient répandues au plus haut degré. Il ne peut pas être question de la syphilis, même s'il avait été établi que cette maladie sévissait pendant la période en question. Par contre, il ne peut pas faire de doute que la blennorrhagie était très répandue dans l'antiquité. Tout un chapitre (XV) du Lévitique est consacré aux mesures hygiéniques contre les impuretés, parmi lesquelles figurent les sécrétions blennorrhagiques. « Tout homme qui perd sera souillé à cause de sa perte (2). » « Tout lit sur lequel sera couché celui qui perd sera souillé, et toute chose sur laquelle il sera assis sera souillée (4). » « L'homme aussi duquel la perte sera sortie lavera dans l'eau toute sa chair et sera souillé jusqu'au soir (16). » Il est facile de voir, que malgré ces précautions et les autres mentionnées dans le même chapitre, il était impossible de désinfecter le pus blennorrhagique qui ne cède qu'aux vrais antiseptiques. Toutes ces mesures n'empêchaient donc nullement la propagation de la maladie qui devait être extraordinaire. Lorsqu'on voit que, même à présent, malgré les progrès réalisés dans le traitement et la prévention de la blennorrhagie, le mal est universellement répandu, on admettra facilement sa très grande fréquence dans les temps bibliques.

L'incubation de la blennorrhagie ne durant guère que peu de jour, il a été facile à reconnaître dans les rapports sexuels la vraie cause de la maladie. Se manifestant bientôt après la perte de la virginité, dans l'esprit de nos ancêtres a mûri la conception suivante : tant qu'on reste chaste, on échappe à la blennorrhagie, mais lorsqu'on perd la chasteté, on est de suite puni par manifestation des douleurs violentes dans les organes génitaux, douleurs accompagnées d'écoulement purulent. La fonction génitale s'était donc intimement associée

dans l'esprit des primitifs avec la maladie. Les chastes restaient purs, immaculés et bien portants ; les non chastes devenaient impurs, maculés et malades. A la base de la doctrine du célibat se trouve donc la crainte de la blennorrhagie, la certitude que les lavages avec de l'eau n'en préservent pas et qu'il n'y a que la continence comme moyen certain pour l'éviter. Ce n'est que plus tard que le côté politique s'est greffé sur la conception hygiénique de la fonction sexuelle et c'est alors que fut créé le célibat obligatoire des prêtres et d'autres religieux et religieuses.

Le Père Lacordaire (1) est persuadé que « la chasteté est une vertu qui a été mise au monde par la doctrine catholique ». Cette opinion est cependant contraire à la vérité, car les mêmes idées sur la continence sexuelle ont été bien avant proclamées par la religion bouddhique. Les couvents bouddhiques, si nombreux, ont comme règle la stricte observation de la continence. D'après la Dhammika-Sutta, « le sage doit éviter le mariage, comme si celui-ci était un foyer de charbon flamboyant », et la tradition bouddhique attribue à Bouddha la naissance d'une mère-vierge.

La chasteté et le dégoût des rapports avec les femmes des bouddhistes sont probablement de même source que chez les chrétiens. Citons sous ce rapport l'extrait du récit de la visite de Bouddha dans l'appartement des femmes. Bouddha « ayant complètement apprécié l'appartement des femmes, se formant une idée nette de l'impureté du corps, concevant l'idée de répulsion, produisant l'idée de blâme ; reportant sa réflexion sur son corps ; voyant bien la misère du corps ; se dégageant de l'inclination vers le corps ; se formant bien l'idée du pur, pénétrant l'idée de l'impur ; depuis la plante des pieds jusqu'en haut, à la limite du cerveau, il vit que le corps était né de l'impur, procédait de l'impur, laissant couler toujours ce qui est impur. Et, en ce moment, il prononça cette Gâtha : Produit du champ des œuvres, né de l'eau du désir, donnant idée d'un amas de ruines, déformé par les larmes, la transpiration, l'humidité, l'urine, et plein de gouttes de sang ; rempli des ordures du ventre, de moelle, de sang et des liquides du cerveau et laissant toujours couler des impuretés, tout rempli de choses impures et de mauvaises odeurs diverses ;

(1) *Œuvres de Lacordaire*, t. II, 1858, p. 453.

déformé par les os, les dents, les cheveux et les poils des pores, recouvert d'une peau ayant des poils, ayant rassemblé au dedans la rate, le foie, la graisse, la salive; sans force, relié par la moelle et les nerfs, pareil à une machine, rendu beau par la chair, rempli de douleurs mêlées à diverses maladies ; toujours tourmenté par la faim et la soif ; enfer des créatures, ayant plusieurs ouvertures, donnant asile à la vieillesse et à la mort; quel est le sage qui, après l'avoir vu, ne regarderait pas son propre corps comme un ennemi (1) ? »

Dans cette attestation, si peu flatteuse pour la nature humaine, on ne trouve pas d'indication aussi précise sur la blennorrhagie que celles que nous avons vues dans les écrits bibliques, mais la citation de l'écoulement des impuretés et des douleurs « mêlées à diverses maladies » permet bien de supposer une allusion à la blennorrhagie, cette affection si répandue partout.

L'idée de la continence n'était pas limitée à l'ancien monde. Les Mexicains d'autrefois avaient des couvents avec de nombreux moines qui non seulement étaient obligés de s'abstenir de tout rapport avec les femmes, mais devaient même baisser les yeux en rencontrant une femme (2).

Il est inadmissible que le monde civilisé moderne se laisse dominer par des principes élaborés à une époque où les connaissances médicales et la pratique hygiénique accusaient l'ignorance la plus crasse. Dans l'intérêt de l'humanité, il n'est que temps de secouer le joug des traditions survécues et d'aborder courageusement le problème sexuel tel qu'il se présente actuellement, armé des acquisitions multiples de la science positive. Pour commencer, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la fonction sexuelle chez les êtres organisés.

METCHNIKOFF.

(1) *Le Lalita Vistara*, Annales du Musée Guimet, tome VI, Paris, 1884, p. 183.
(2) Dr J. Müller, *Das sexuelle Leben der Naturvolker*, Leipzig, 1906, p. 70.

POÉSIES

—

STANCES A L'AUTOMNE

Je vous pressens parfois, Automne! Votre robe
Sera fripée ainsi qu'un feuillage mouvant,
Et vos pieds seront froids, car la brume et le vent
Auront accompagné vos musiques d'Octobre;

Et le jour n'aura plus de gloires, mais des voiles
Etroitement serrés à vos bras languissants...
Pâle Automne, ma sœur, la langueur vous pressent
De mon âme, avec des grands lys dans vos mains pâles!

Ah! ces fleurs dans vos mains, ces fleurs déjà flétries
Par le sourire ultime et brûlant des étés!
Mais votre front qui ploie aura d'autres beautés,
Votre voix connaîtra les notes féminines;

Vous me direz les noms des choses éphémères
Qu'assemblera le Soir en un suprême accord,
Et ce désir étrange et profond de la Mort,
Et ce charme qui rôde au seuil des nuits désertes;

Vous me direz des mots sages d'une voix basse,
Vos gestes déliés seront harmonieux...
Une autre volupté persiste en ces adieux
Que vous faites aux jeux d'Amour, Automne chaste!

Je vous pressens, très calme et très sereine, seule
Au milieu du chemin bruissant... La douceur
Fleurira dans vos yeux, pâle Automne, ma sœur,
Qui glisserez parmi la déroute des feuilles.

A L'AMOUR

Et tu nous quitteras dès l'aube encore sombre.
Tu t'enfuiras, muet, ombre parmi les ombres,
Amour qui nous charmais, Amour qui nous trahis!
Je sais — tu t'enfuiras vers de nouveaux pays,
Vers des palais dormants, vers des lacs taciturnes,
Du vol harmonieux de tes minces cothurnes...
Hélas! — Pensive et seule au fond de mon passé,
Il ne me restera que d'avoir caressé
Les plaisirs inconstants, la chimère et la joie,
La langueur et le songe, avec des mains de proie.
Il ne me restera que de t'avoir connu,
Cher Amour né de nous, Amour superbe et nu
Qui, sur des lits défaits par un tendre carnage,
Sommeilles, les cheveux à travers le visage!...
Il ne me restera que de t'avoir aimé
A l'heure où tu rôdais dans un jardin fermé,
Dépouillant en chemin des branches importunes...
Amour, Amour nimbé d'or et de clair de lune
Qui cours, la tige d'une rose entre les dents;
Amour sournois, Amour aux gestes imprudents,
Il ne me restera de toi que la faiblesse!
Ta douceur nous désarme à la fois et nous blesse
D'un mal impitoyable et pourtant merveilleux,
Et nous demeurons pris aux fièvres de tes yeux,
Et nous cherchons en toi l'image de nos rêves...
Mais tu nous quitteras. Je sais — l'étreinte est brève
Et le jour point, le jour mauvais comme un danger,
Où tu nous deviendras ce banal étranger
Dont nul ne reconnaît la silhouette blême...
Cher Amour né de nous, faible plus que nous-même!

RIRES SUR L'EAU

Un ourlet vague au bord des eaux,
Une ombre au seuil ombreux d'un saule...
Et te voilà, sournoise et drôle,
Faunesse, parmi les roseaux.

Ta silhouette grêle émerge...
Tu parais et tu disparais,
Et ton rire aigu, jeune et frais
Viole le silence vierge.

Tu parais... Faunesse, où vas-tu,
Sentant la menthe et les genièvres?
Deux cornes comme en ont les chèvres
S'effilent sur ton front têtu ;

Découvrant tes épaules maigres,
Au soleil sèchent tes cheveux ;
Tu mors, d'un coup de dent nerveux,
Les grappes d'automne aux fruits aigres ;

Du sang des raisins noirs et bleus
Je vois les marques sur ta bouche...
Il me plaît que tu sois farouche,
Brune enfant au corps anguleux!

Dans la pénombre des ramures
J'entends encor ce rire aigu...
— Tes fragiles seins ambigus
Ont le hâle des prunes mûres ;

Tes gestes brefs sont ingénus,
Tu bondis dans les hautes herbes ;
Tu ris, tu ris... Les vents acerbes
Soufflent le long de tes reins nus ;

Tu ris — que ta lèvre est camuse! —
Tu ris de t'en aller de biais,
D'avoir un ongle tors aux pieds,
Des yeux glauques chargés de ruse ;

Tu ris, tu ris sans t'arrêter
D'être vivace, folle et brune,
Et de danser au clair de lune
Avec art et simplicité...

Ah! Faunesse enfant déjà femme
Qui ne connais ni foi ni loi,
Ne ris plus — je retrouve en toi
L'envers sauvage de mon âme!

LA COURSE D'ATALANTE

Et l'heure fuit, ayant les pieds blancs d'Atalante....

Que maudits soient vos pieds aux sandales rapides,
Atalante!... Souples et minces, purs et blancs,
Sans retour entraînés par de nouveaux élans,
Ils vont, ils vont, suivant le destin qui les guide...

Ils vont, et vous serrez plus fort vos poings nerveux.
O coudes rapprochés du buste qui se cambre,
Seins lisses — boucliers qu'un joyau serti d'ambre
Rend féminins, — jeu souple et mol de vos cheveux!

Ils vont... Le souffle est court sur vos lèvres ouvertes,
Une ardente moiteur fait luire votre peau...
Ils vont, ils vont...Les champs où paissent des troupeaux
N'inclinent qu'à demi sous eux des toisons vertes;

Ils vont... Le cercle d'or qui brille à votre col
Semble quelque rayon d'une lune en faucille,
Et les anneaux passés autour de vos chevilles
Tintent leur bruit d'argent quand vous frappez le sol;

Ils vont — ô pieds étroits! — ils vont le long des sources
Murmurantes pour eux de désirs imprécis,
Mais le mythique but qui fait votre souci
Jamais n'aura laissé nul répit à leur course.

Sous les bois opportuns et des dieux explorés
La terre a déplié ses ténébreuses couches,
Et de vous voir passer, l'homme, d'un cœur farouche,
A voulu retenir ce qui ne peut durer ;

Mais déjà vous fuyez vers d'autres paysages,
Atalante ! Souples et minces vont vos pieds,
Et les chemins d'hier déjà sont oubliés,
Les flots et les rumeurs, les fleurs et les visages ;

A travers des cités, des temples, des jardins,
Sur les bords nébuleux des lacs et des fontaines,
Ils vont, ils vont... Vos yeux ont des lueurs lointaines,
Votre front obstiné d'impassibles dédains ;

Et l'Amour vous convie aux prémices des fêtes
Où s'épuisent en vain nos êtres altérés...
Mais vous fuyez encor, mais toujours vous fuirez,
Atalante aux pieds vifs, sans détourner la tête !

BARONNE A. DE BRIMONT.

Automne 1913.

LES FRONTS D'ASIE

—

Asie, Novembre 1916.

On a déjà dit que cette guerre entraînerait la fin de l'empire turc en Europe, et qu'après cinq siècles d'occupation, l'Ottoman serait obligé de quitter Byzance, dernier rempart de l'islamisme sur le continent.

Le peuple turc ne devra qu'à sa profonde déchéance l'abandon des sept collines sacrées de Stamboul baignées par la rutilante Corne d'or où se miraient les palais de ses Sultans. La rage au cœur, il entendra les voûtes de Sainte-Sophie, rendue au culte chrétien, retentir des accents vibrants d'un *Te Deum* de victoire, tandis qu'en hâte et pour la dernière fois, il traversera le Bosphore afin de chercher un refuge en terre d'Asie.

Son empire asiatique lui-même n'est-il pas sérieusement compromis ?

Ne le verra-t-il pas s'effriter comme il a vu celui d'Europe se détacher par fragments ? Certes les avertissements ne lui ont point manqué ; ils auraient dû le faire réfléchir avant de se laisser entraîner par de jeunes écervelés dans une aventure bien dangereuse et dont les conséquences risquent d'être terribles pour lui.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, un jour, sans doute peu éloigné, le peuple turc, après avoir été le conquérant maître absolu et tyrannique de tant de nobles races qu'il a avilies en les courbant sous son joug sanguinaire pendant des siècles, connaîtra-t-il à son tour les tortures de l'asservissement et de l'esclavage.

Aurais-je pu croire, il y a deux ans, en chevauchant le long des rives du Tigre et de l'Euphrate, en escaladant les hauts

plateaux de l'Iran, au milieu des populations vivant paisiblement loin de nos agitations politiques, que quelques mois plus tard les abominations de notre lutte sauvage de civilisés viendraient bouleverser jusqu'à ces régions endormies depuis si longtemps? Par la faute du Turc, le cruel oppresseur, la Chaldée, l'Assyrie, l'Arménie, ces antiques contrées, berceau d'où sont sorties toutes les civilisations et dont les noms chantent dans nos esprits depuis notre enfance, sont mises de nouveau à feu et à sang.

Voyons ce qui s'y passe, les positions de chacun avant le conflit, ce que notre influence séculaire va devenir dans la tourmente, les causes des massacres, de l'extermination systématique de ces malheureux chrétiens d'Orient.

§

Les deux principaux théâtres des opérations militaires en Asie furent dès la déclaration de guerre : 1° la frontière russo-turque, où les Turcs, prenant les devants, avaient réussi à pénétrer assez rapidement dans leur ancienne province du Caucase, d'où ils furent chassés par la vigoureuse contre-offensive du grand-duc Nicolas, qui ne s'arrêta pas là, et remporta en Arménie les brillants succès que l'on sait ; 2° Au sud, à l'embouchure du Schat-el-Arab, au fond du golfe Persique où depuis un demi-siècle les Anglais s'organisent et s'entourent d'amis. On pouvait espérer que toute la province de Bagdad serait rapidement conquise par eux. Leur premier effort fut, en effet, rapide et très brillant ; on saura plus tard par suite de quelle fâcheuse erreur le succès ne fut pas complet. Depuis l'échec de Kout-el-Amara les armées anglo-indiennes n'ont pas bougé. Les chaleurs torrides de l'été, la crue des fleuves sont des obstacles suffisants pour expliquer cet arrêt momentané qui n'est certes pas définitif.

Quelle est la situation actuelle des belligérants du Nord (1)?

Au mois d'août dernier, les Turcs lancèrent plusieurs divisions à l'assaut des positions russes et reprirent momentanément Mouch et Bitlis. Ce gros effort se borna à ce succès et ne put leur rendre tous les hauts plateaux à jamais perdus de l'Arménie. Et cependant les Turcs ont à leur disposition plus de moyens que n'en possèdent les Russes dans cette région. Ils peuvent en effet, assez facilement, amener des renforts par

(1) Cf. *Bulletin de l'Asie française*, juillet-septembre 1916.

les divers tronçons du chemin de fer de Bagdad vers Diarbekir. Le Taurus et l'Anti-Taurus, seuls obstacles qui interrompent la ligne, et que des tunnels commencés depuis plusieurs années doivent percer, sont franchis par des routes convenablement établies par les ingénieurs allemands.

Les Russes se renforcent plus péniblement à travers les montagnes de l'Arménie ; mais cet état d'infériorité va cesser par la construction de deux voies ferrées à travers la région conquise qui se relient au rail du Caucase. Il ne faut pas songer à une offensive d'hiver de leur part. Cette trêve aura l'avantage de leur permettre de pousser activement ces travaux. Ils pourront alors dès les premiers jours dévaler des pentes sud du Kurdistan pour atteindre Diarbekir et Mossoul qui leur ouvriront les plaines mésopotamiennes. Mais il faut de la patience et de la prudence ; des armées à effectifs aussi réduits soient-elles comme celles qui opèrent là-bas ne sauraient s'aventurer dans des régions mi-désertiques, où les rares vallées cultivées suffisent à peine à nourrir les habitants des villages clairsemés dans la plaine, sans assurer tout leur ravitaillement, par l'arrière, même quand cet arrière est éloigné de quelques milliers de kilomètres. Cet obstacle est plus difficile à vaincre que les divisions ennemies.

Quand on suit le grave problème qu'est l'alimentation d'une petite caravane pour voyager dans ces contrées, on est stupéfait de l'effort considérable nécessaire pour transporter la lutte sur un pareil terrain.

Si dans le Nord le chemin de fer allemand rend déjà d'appréciables services, il n'en va pas de même dans le Sud. Pour atteindre Bagdad, Kout-el-Amara et leur extrême pointe de Perse, les Turcs eux-mêmes ne disposent que de moyens rudimentaires :

Soit la simple caravane qui à petites journées parcourt les huit cents kilomètres qui séparent leur grand centre de concentration, Bagdad, de la Méditerrannée (30 jours de marche); soit le « chartours », sorte de grand bac qu'on laisse aller au gré des flots, ou le « kélek », radeau fait d'outres gonflées d'air et reliées entre elles.

Ce dernier mode de locomotion date des temps les plus reculés, comme en font foi les bas-reliefs assyriens. Le « kélek » se confectionne en quelques heures et en toutes les dimen-

sions. Arrivé à destination, le « kelekdji » dégonfle ses outres, les charge sur des petits ânes qui ont fait avec lui le voyage de descente sur le radeau, puis repart ainsi en caravane le long du fleuve pour regagner en amont sa ville d'origine.

La durée du voyage est des plus variable. Je n'ai mis pour descendre par ce moyen de Mossoul à Bagdad, soit plus de quatre cents kilomètres, que quatre jours ; mais c'était au moment de la crue du fleuve et nous eûmes la bonne fortune de n'être arrêtés que douze heures par les vents contraires. On reste parfois plusieurs journées à attendre que le « kamsine » (vent du sud) ait fini de souffler pour pouvoir reprendre sa marche ; il n'est pas rare de mettre quinze et vingt jours pour faire ce même voyage. Les hautes berges nues qui bordent le fleuve rendent le voyage monotone, et cette monotonie n'est rompue que par les émotions du passage des rapides et les éclatements d'outres. Parfois, de la rive, une « bédouine » portée par une outre et poussant devant elle un plat de « yaourt » se laisse emporter par le courant, gagne le kélek, s'y accroche et ne le quitte pour regagner la rive qu'après avoir vendu sa marchandise.

Ni sur le Tigre, ni sur l'Euphrate depuis leurs sources jusqu'à la hauteur de Bagdad ne peuvent naviguer des bateaux à vapeur. Des tentatives ont été faites entre Meskineh et Feloudja, sur l'Euphrate, pendant le temps des hautes eaux, sous le gouvernement de Djemal Pacha, mais échouèrent.

Certaines routes ont pu être rendues praticables à l'auto pendant une partie de l'année, telle celle qui va de Bagdad à la frontière persane Khanikine, certaines parties également de la grande voie Alep-Bagdad le long de l'Euphrate. Le grand obstacle sont les ouvrages d'art et les ponts indispensables qui n'existent pas.

§

Malgré la menace de cette poussée russe nord-sud qui risque d'enfoncer le flanc gauche des armées ennemies, et malgré ces énormes difficultés dont je viens de parler, les Turcs n'ont pas craint de s'aventurer profondément en Perse. Ils ont trouvé certains avantages qui ne sont pas douteux à donner une pareille ampleur à leur action, mais elle est d'une témérité qui pourrait leur coûter bien cher. Il faut y voir la main al-

lemande; jamais le pauvre Turc n'aurait eu de lui-même une telle audace. Malgré son vif désir de conquêtes et sa supériorité écrasante, il n'a jamais osé contre le Persan avant la guerre actuelle autre chose que quelques luttes de frontière.

Les armées turques du nord, glissant le long de la muraille du Kurdistan, qui opposait à tous leurs assauts une résistance inébranlable, vinrent se joindre à l'armée de Mésopotamie, libérée par la chute de Kout-el-Amara, pour chercher à pénétrer en Perse. Ils se trouvèrent ainsi, au commencement de l'été, à Khanikine, poste de la frontière turco-persane, point d'accès à l'intérieur de la Perse par la seule route carrossable. A l'aide de complaisances indigènes, ils purent s'enfoncer assez loin. Ils sont actuellement au nord et à l'est de Hamadan, à près de trois cents kilomètres à l'intérieur.

Les Russes furent obligés de se replier devant le nombre.

Par cette manœuvre habile, l'ennemi empêche, pour un temps, espérons-le, la jonction des armées alliées que des raids de cavalerie avaient déjà en partie établie.

Pour bien comprendre les dangers de cette profonde pénétration turque en Perse, qui va mettre nos ennemis en liaison avec les éléments révolutionnaires du pays et qui peut leur ménager bien des intelligences et une collaboration tacite, mais efficace, avec leur traditionnel ennemi, il faudrait revoir l'histoire des dernières années de l'empire des Shahs. Il faudrait aussi pouvoir suivre de près, depuis le début de la guerre, la préparation intense du terrain faite par les Allemands, qui n'ont pas oublié les leçons de Napoléon et se rappellent ses tentatives d'alliance avec Faith Ali Shah pour atteindre l'Angleterre au cœur même de son empire des Indes.

On sait l'état lamentable dans lequel était tombé la Perse à la suite de plusieurs révolutions malheureuses provoquées par l'appétit désordonné et exclusif de quelques-uns. Les deux puissances intéressées se décidèrent à intervenir pour rétablir un peu d'ordre et assurer pacifiquement leur pénétration commerciale en même temps que la défense de leurs intérêts réciproques. La Russie et l'Angleterre, après une lutte d'influence acharnée, finirent par tomber d'accord en 1907 et se départagèrent leurs champs d'action dans l'empire, bien décidées à empêcher les fauteurs de désordres à continuer leurs exploits. Il était grand temps de faire quelque chose. Sous la

menace turco-allemande, cette guerre semble d'ailleurs avoir complété les accords et fait cesser tout antagonisme.

Les routes étaient infestées de brigands qui pillaient les caravanes et dévastaient le pays. En 1913, époque à laquelle je voyageais dans ces régions, la situation était encore lamentable :

A Téhéran, un gouvernement ballotté par une politique de pots de vin, qui n'avait aucune autorité et à la tête duquel se trouvait un jeune Shah de dix huit ans que l'on tenait soigneusement enfermé dans son « anderoun ».

Une puissante tribu, les Backtiaris, descendue de sa montagne, avait en réalité accaparé le pouvoir ; Sardar Assad, leur chef, régnait en maître à Téhéran, et ses parents s'étaient emparés du gouvernorat de toutes les provinces du centre et de l'Ouest jusqu'au Karoun.

Un brigand de haute envergure, Naïeb Hosseign, s'était rendu indépendant dans sa bonne ville de Kachan, coupant ainsi la route Téhéran-Ispahan.

Au nord, dans le Khorassan, le prince Emir Azam, se disant parent de Moussafer-ed-dine, a des prétentions au trône ; il en profite pour se tailler un petit empire dans sa province en attendant mieux.

A l'ouest, Salar-ed-Daouled groupe ses partisans. Il est le maître à Kermanchah.

Dans le sud, la tribu des Kaschgaïs ne reconnaît aucune autorité et, sous le fallacieux prétexte d'assurer la sécurité des routes, prélève une dîme et vit de rapines, comme je m'en suis aperçu à mes dépens.

A travers tout l'empire ainsi divisé se promènent des émissaires secrets, envoyés par tel ou tel parti pour soulever les populations sédentaires et paisibles, agiter telle tribu contre telle autre. De nombreux Arméniens ont passé la frontière du Caucase pour fuir, disent-ils, la tyrannie russe et pour se mêler au mouvement et aider à chasser l'étranger du sol national. Tous se disent les « Moudjahed », les défenseurs de la Patrie envahie, mais en réalité tous cherchent surtout à profiter de l'état d'anarchie, tantôt comme chefs de gendarmes, tantôt comme chefs de brigands, pour s'enrichir et accumuler du butin. On verra plus loin tout le parti que les Allemands surent tirer de ces farouches révoltés.

Pour parer à cet état d'anarchie, des officiers suédois fu-

rent appelés par le gouvernement persan, afin d'organiser une gendarmerie nationale, destinée à rétablir l'ordre à l'intérieur et la sécurité des routes (1). Bientôt, en effet, ils arrivèrent à monter une petite armée qui réussit à rendre certaines régions plus sûres et à calmer les esprits.

Ce bienfaisant résultat fut de courte durée ; quelques mois à peine après la déclaration de guerre, les intrigues allemandes eurent facilement raison de ce fragile édifice qui ne demandait qu'à tomber, et organisèrent une propagande effrénée, pour soulever les Persans contre les Russes et les Anglais. Tâche aisée, pour peu que cette propagande ait l'élémentaire prudence de s'exercer loin des centres suffisamment surveillés ou occupés par nos alliés.

Rapidement les attentats se succédèrent. M. van Kaver, ancien officier de la garde impériale russe, directeur de la banque russe et administrateur des biens de Zele Sultan, l'oncle du Shah, est assassiné en pleine rue d'Ispahan.

Quelques mois plus tard, le consul général anglais, M. G. Grahame, est blessé, deux cipayes de son escorte tués. Le consul anglais de Chiraz est tué.... etc., etc.

Tout le centre de la Perse est bientôt en ébullition, et la petite armée de gendarmes avec ses chefs européens ne tarde pas à prendre la tête du mouvement et à l'organiser. Ispahan, Chiraz, Kirman, Kachan et Koum sont intenables pour les éléments européens ententistes qui sont obligés de fuir à la fin de 1915.

Koum devient le centre des révolutionnaires et la résidence des comités directeurs, avec à leur tête les agents allemands. C'est une jolie petite ville dominée par la coupole d'or qui abrite le tombeau de Fatima, la fille vénérée du prophète. Une riche mosquée, quelques tombeaux d'anciens Shahs, un beau bazar, complètent le décor.

C'est vers ce point, pour de là gagner Ispahan (2), que tendent les efforts turco-allemands ; c'est cette jonction que cher-

(1) Il est assez piquant de remarquer que pour cette réorganisation la Perse avait sollicité des oficiers instructeurs français. Nos alliés d'aujourd'hui, craignant alors l'ingérence d'une troisième grande puissance dans les affaires de Perse, avaient cru devoir opposer leur véto et exiger des instructeurs d'une petite puissance. Comme on le verra le choix ne fut pas heureux.

(2) Les derniers communiqués [nov. 16] signalent des engagements à Sultanabad, 150 Sud-Est d'Hamadan, qui indiquent bien la marche des armées ennemies sur Ispahan : c'est l'unique route.

hent à opérer les armées ottomanes à travers le Kurdistan. C'est au fond le même programme que dans les Balkans : la éparation des armées alliées, la jonction avec un peuple susceptible de donner des ressources en hommes et que l'on peut pprovisionner directement.

Ce peuple est d'autant plus intéressant pour le camp ennemi u'on peut le retourner contre nous avec des arguments simles et dont le convaincront facilement les armées turques enrant victorieuses sur son territoire et se posant en libératrices.

Les Allemands, qui ont réussi à retourner les Turcs contre eurs amis séculaires, ont également réussi à les réconcilier vec leur ennemi religieux et traditionnel (1).

Fort heureusement, comme pour tous les coups d'audace entés par l'ennemi, la réaction de notre part ne tarde pas à rriver. Ce beau plan ne se réaliserait que si les alliés laisaient faire. Or déjà nous apprenons que les soldats du Tsar ont rentrés à Kachan ; il est probable qu'ils vont continuer eur marche vers Ispahan. Ils pourront s'y rencontrer avec es Anglais, qui, dans le Sud, ne restent pas inactifs contre les évolutionnaires persans. C'est ainsi que Sir Percy Sykes, qui onnaît admirablement la Perse, où il a fait toute sa carrière omme consul, et qui est en même temps officier de l'armée des ndes, reconquiert et pacifie les régions troublées à la tête 'une colonne de cipayes. Il a repris Kirman et opère dans a région de Chiraz.

Au Sud-Ouest, dans la vallée du Karoun, les Anglais sont ortement installés chez Scheick Ghazal, un ami de vieille date. Malheureusement, si les Backtiaris ont franchement pris parti ontre les alliés, comme semble l'indiquer la rebellion de l'un 'eux, gouverneur d'Ispahan, la grande route Lynch qui traerse leurs montagnes, faite à grands frais par les Anglais our relier par la vallée de Karoun le golfe à la plaine d'Isahan au cœur même de la Perse, doit être coupée et aux ains des rebelles.

C'est un gros obstacle pour la liaison des armées anglaises pérant en Mésopotamie avec celles anglo-russes opérant en erse.

(1) Il ne faut pas oublier en effet que les Persans sont chiites, c'est-à-dire parsans d'Ali et les ennemis mortels des sunnites (que sont les Turcs) auxquels ils ne ardonnent pas l'asssassinat du gendre du prophète.

C'est un motif de plus pour que cette liaison se fasse à l'Occident de ces montagnes en remontant la rivière Dyala jusqu'à Khanikine pour les Anglais, en descendant le Tigre par Diarbekir et Mossoul pour les Russes, et que cette action combinée coupe, comme nous l'avons dit plus haut, la retraite des armées turques follement aventurées sur les plateaux iraniens.

Souhaitons que le printemps, précoce sous cette latitude, nous fasse assister à cette brillante opération.

§

Il restera toujours, hélas ! de cette longue lutte en Orient, et quoi qu'il arrive maintenant, même avec une victoire complète, et que nous espérons écrasante, que le Kaiser aura satisfait son plus cher désir, pour la réalisation duquel il travaille depuis si longtemps, je veux parler de la ruine de notre influence séculaire en Orient.

Depuis qu'il a tourné les yeux vers cet Orient prometteur, il était obsédé par la présence en tous lieux, dans les hameaux les plus reculés des hauts plateaux de l'Asie, des pionniers de la civilisation française, qui lentement depuis des siècles ont su implanter en des racines profondes avec l'esprit et la culture de la vraie civilisation, celle qui est latine et française, l'amour de cette grande patrie du genre humain, la France. Cela, il ne pouvait le supporter; aussi n'a-t-il pas craint, pour faire aboutir ses efforts, d'employer tous les moyens et de laisser d'abominables crimes, le massacre méthodique de millions de chrétiens, se perpétrer avec son consentement tacite, et même, peut-on dire, sous sa propre responsabilité, puisque d'un mot il pouvait les arrêter et ne l'a pas fait.

Est-il besoin de rappeler ce que nous étions pour cette antique église d'Orient, mère de la nôtre, submergée par les Musulmans? Que ce soit en Turquie d'Europe, en Syrie, en Anatolie, en Arménie, en Mésopotamie, ou en Perse, partout, depuis des siècles, le nom de la France y brillait d'un éclat incomparable, nos droits souverains de protection de tous les chrétiens (indigènes ou étrangers) étaient reconnus par des traités remontant à François Ier et que nul ne contestait.

Vieille nation catholique, le sort de toutes ces sectes chrétiennes d'Orient, qui ont conservé les traditions les plus pures du dogme, même à travers l'invasion et l'asservissement musulman, ne pouvait pas nous laisser indifférents. Maronites du

Liban et de Syrie aux prises avec les Druses ; Chaldéens de Mésopotamie et Israélites, fils des captifs de Babylone, tracassés par les Arabes ; Jacobites, Nestoriens, Arméniens, en lutte avec les Kurdes, ces sauvages montagnards, tous avaient droit, avec notre affection, à notre protection.

Dès le XVIIe siècle, les Jésuites, les pères Dominicains, les Lazaristes ensuite, suivis de sœurs de différents ordres, se répandent à travers l'Asie, y fondent des écoles, des facultés, des hôpitaux, attirent à eux tout ce petit monde chrétien, bientôt suivis des musulmans qu'ils acceptent sans distinction avec un grand esprit libéral. A tous ils apprennent le français et en même temps l'amour de la France.

Je ne me rappelle pas sans émotion tous ces petits foyers français rencontrés partout comme des oasis bienfaisantes.

En Syrie, ce sont des Jésuites, avec leur grande faculté de médecine, qui rivalise avec celles d'Europe. A Adana, encore des Jésuites qui ont été admirables pendant les massacres de 1909. A Bagdad, ce sont les pères Carmes, qui ont un collège important et une école d'Arts, et métiers. A Mossoul, les Dominicains répandent la bonne parole française. A Ispahan même, où il n'y a cependant qu'une petite colonie d'Arméniens amenés au XVIe siècle par Shah Abbas, un bon père Lazariste, le R. P. Demuth, a fait des prodiges pour créer un lycée fréquenté maintenant par toute l'aristocratie musulmane. Et je ne cite là que les principaux centres où s'exerce ainsi notre influence.

Dans la dernière moitié du XIXe siècle, des efforts laïques sont venus s'ajouter aux efforts de nos missionnaires ; l'Alliance française et l'Alliance israélite ont fondé des écoles qui n'ont pas moins servi au prestige et au grand nom de la France.

C'est tout cela, c'est toute cette grande œuvre, hélas, que les Boches ont réussi à saboter, à ruiner !

Les religieux comme les laïques ont été expulsés, et ont dû, sous la menace perpétuelle des plus terribles dangers et au prix de mille souffrances, gagner la côte, éloignée parfois d'un mois de voyage en caravane. Quelques-uns, les malheureux, ont été gardés en otage et ont pu assister à l'effroyable dispersion de leurs disciples, à la destruction de leurs collèges et de leurs églises.

Tous les moyens ont été bons pour obtenir ce résultat.

Sous le prétexte d'éloigner de la zone du front les chrétiens, Arméniens ou autres, soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi, les Turcs organisèrent systématiquement l'anéantissememt de toute une race, en couvrant cette infamie du mot de déportation.

Rien n'égale en horreur la description de ces massacres, dans lesquels les Turcs sont passés maîtres par des exercices antérieurs maintes fois répétés.

Force nous est bien d'y voir la main allemande, puisqu'un témoignage accablant et irrécusable nous donne la preuve de cette complicité.

Le Docteur Martin Niépage, instituteur supérieur allemand à Alep, raconte ce qu'il a vu et proteste hautement près de son gouvernement.

Il dit textuellement : (1)

Des colonnes de déportés qui, à leur départ de la haute Arménie, comptaient 2000 à 3000 hommes, femmes et enfants, sont réduites à 200 et 300 à leur arrivée ici, dans le sud. Les hommes sont tués en route, les femmes et les jeunes filles, à l'exception des vieilles, des laides et des toutes petites.sont violées par des soldats et des officiers turcs, puis elles disparaissent dans les villages turcs et kurdes où elles doivent accepter l'Islam. Le reste des caravanes est décimé par la faim et la soif. Même au passage des fleuves on ne leur permet pas de boire. Pour les nourrir, on leur verse dans la main comme ration de chaque jour un peu de farine qu'ils lèchent avidement et dont ce seul effet est de retarder leur mort.

En face de notre école se trouvent, dans un des khans, les restes d'une de ces colonnes de déportés, environ 400 êtres émaciés, parmi lesquels une centaine d'enfants de cinq à sept ans. La plupart sont malades de typhus et de dysenterie. Si l'on entre dans la cour, on croit entrer dans une maison de fous. Si l'on apporte de la nourriture, on dirait qu'il ont désappris de manger... ils sont là tranquilles et attendent la mort.

Comment nous, instituteurs, pouvons-nous lire avec nos élèves nos contes allemands ou étudier dans la Bible l'histoire du bon Samaritain? Notre travail est une insulte à la morale et la négation de toute sensibilité humaine.

« Ta alim el aleman », c'est l'enseignement des Allemands, dit le simple Turc à ceux qui lui demandent quels sont les instigateurs de ces forfaits. Les Turcs plus cultivés admettent que même si le peuple

(1) *Bulletin de l'Asie Française.*

llemand blâme ces cruautés, le gouvernement allemand ne fait rien our les empêcher, cela par égard pour ses alliés turcs.

Même des musulmans plus humains, Turcs et Arabes, secouent a tête et ne peuvent retenir leurs larmes en voyant passer à travers a ville un convoi de déportés, escorté par des soldats turcs qui frapent violemment les femmes enceintes, des mourants, des gens qui ne peuvent plus avancer. Ils n'arrivent pas à se persuader que c'est eur gouvernement qui a ordonné ces cruautés et ils en rendent enièrement responsables les Allemands que l'on considère comme étant endant la guerre les directeurs de la Turquie...

M. Greif d'Alep, racontait que le long de la chaussée du chemin le fer, vers Tell Abiad et Ras-el-ain, des cadavres nus de femmes iolées étaient étendus en masses. M. Spieker, d'Alep, avait vu les urcs attacher ensemble des hommes arméniens, tirer dans le tas les coups de fusil et s'éloigner en riant, tandis que leurs victimes nouraient lentement dans d'horribles convulsions. A d'autres on vait attaché les mains derrière le dos et on les faisait rouler le ong de pentes escarpées. Au bas se trouvaient des femmes qui les chevaient à coups de couteau. Un ecclésiastique protestant qui nous vait reçus bien cordialement chez lui, mon collègue Graeter et moi, endant un de nos voyages, avait eu les ongles arrachés.

Le consul allemand de Mossoul raconta en ma présence au Casino allemand d'Alep qu'en venant de Mossoul à Alep il avait en lusieurs endroits du chemin vu tant de mains d'enfants coupées u'on aurait pu en paver la route...

L'opinion des consuls est qu'un million d'Arméniens ont péri dans es massacres de ces derniers mois; la moitié au moins sont des femmes et des enfants, tués ou morts de faim.

. . . . . .

Voilà ce que raconte un homme qui ne peut pas être accusé le partialité.

Aucune excuse ne peut être invoquée par la culture allemande pour avoir laissé se perpétrer de semblables forfaits, ans protester, bien plus, en s'en faisant la complice.

Nous nous souviendrons à l'heure des règlements de comte de cette forfaiture à l'honneur d'une nation chrétienne, e ce crime de lèse-humanité d'une grande puissance d'Europe. Nous devons nous souvenir plus que jamais que nous ommes légalement les protecteurs de ces chrétiens.

Si nous avions eu plus souvent présente à la mémoire notre aute mission civilisatrice sur la terre, mission qui à travers es siècles de gloire a toujours tracé à la France sa ligne de

conduite, peut-être n'assisterions-nous pas aujourd'hui, im puissants, à ce massacre de nos frères. Nos marins en 1909 n seraient pas restés les bras croisés sur leurs bateaux enbos sés dans la baie de Mersina, port d'Adana, à regarder passe les cadavres de chrétiens que le Tarse charriait par milliers.

Là encore nous n'avons pas eu le courage de nos actes Nous nous sommes laissé intimider par l'Allemagne qui, trè habilement nous empêcha d'intervenir pour ménager le Jeunes Turcs et affaiblir notre prestige aux yeux des Orien taux tout à la fois. « Affaire politique intérieure d'un État in dépendant »,disait-elle. Fiction odieuse en l'occurrence et a nom de laquelle notre faiblesse laissait se commettre d'e froyables carnages, tandis que l'Allemagne développait pa ces mêmes infamies son influence.

Non, mille fois non, la France n'a pas à s'arrêter à de parei les considérations, lorsqu'il s'agit de sauver la vie à des mi liers d'êtres humains faibles et opprimés, à des chrétien massacrés par des musulmans.

La France se doit à elle-même (et cela a été et sera toujou sa force et sa meilleure politique, mais il y faut de l'énergi de se trouver la première partout où il y a à soutenir un droi à assurer une justice, à défendre un faible.

HENRY VIOLLET.

LA CHIRURGIE ET LA GUERRE

La guerre a créé une véritable « mobilisation » de la chirurgie et des chirurgiens, comme elle a « mobilisé » l'activité nationale sous toutes ses formes. Du jour au lendemain, le pays a eu à satisfaire, en matière chirurgicale comme en beaucoup d'autres, des besoins infiniment supérieurs à ceux du temps de paix, infiniment supérieurs même aux prévisions qu'avant les hostilités les « spécialistes », ou qualifiés tels, avaient cru devoir faire à ce sujet.

Quelles ressources présentait la chirurgie au début de la guerre, tant au point de vue du personnel qu'au point de vue technique? Quel effort lui a-t-on demandé? Comment l'a-t-elle fourni et quelle est, à l'heure actuelle, son œuvre? Ce sont là des questions assez étendues et auxquelles il serait prétentieux de vouloir répondre de façon didactique et définitive. Il est possible toutefois, au terme du trentième mois de la guerre, de démêler quelques idées générales du travail immense exécuté par la chirurgie de guerre et des publications qui en portent témoignage.

§

Tout médecin peut se dire chirurgien s'il donne de temps à autre un coup de bistouri dans un abcès. Il n'est pas de loi qui interdise à un docteur en médecine, même parfaitement ignorant de la plus simple technique opératoire, de se dire chirurgien. Le médecin ne relève que de sa conscience, mais, à part quelques rares exceptions, les malades ne s'en trouvent pas plus mal. C'est qu'en fait, la chirurgie nécessite un apprentissage tel et présente des difficultés d'exécution si variées

que seuls font, en pratique, acte de chirurgien ceux qui se sont, par des études spéciales, rompus à la technique des opérations.

La France, avant la guerre, pouvait être fière de plusieurs écoles chirurgicales incomparables. Paris, Lyon, Toulouse, Montpellier, Nancy, Bordeaux, Lille, mais Paris et Lyon surtout fournissaient toutes les villes de quelque importance de chirurgiens remarquables, à telle enseigne qu'il n'y avait pas, où que ce fût, d'indications opératoires urgentes qui ne fussent susceptibles de trouver en quelques heures un chirurgien capable d'y répondre.

L'éducation d'un chirurgien cependant exige de gros efforts et un temps assez long. Prenons comme exemple ce que représentent les études d'un chirurgien de l'école de Paris. Une première sélection s'opère par le concours de l'Internat des hôpitaux. On peut dire que, hors l'Internat, il n'est guère d'apprentissage chirurgical possible. Seul l'Interne aide quotidiennement le chef de service, seul il est autorisé par celui-ci à opérer lui-même ; seul, ou à peu près, il est en mesure de faire sur le cadavre des exercices fréquents de médecine opératoire. En quatre années d'exercice, l'Interne examine, opère et suit plus de malades variés qu'en vingt ans de pratique il pourra lui être donné d'en voir. Au terme de ses études, deux voies s'ouvrent devant lui : celle des concours qui l'amènera entre 30 et 40 ans à être nommé chirurgien des hôpitaux, s'il y réussit, ou bien celle de la pratique immédiate dans une ville de moyenne ou de grande importance.

Mais si l'on considère que l'Internat de Paris alimente à lui seul en chirurgiens la moitié environ de la France, y compris le corps enseignant de la Faculté et les chefs des services hospitaliers parisiens, à raison de vingt à vingt-cinq unités chaque année, on se rend compte que, malgré tout, le nombre des chirurgiens « de carrière » était suffisant pour les besoins du temps de paix, mais restreint au regard des formidables exigences de la chirurgie de guerre.

§

La plupart des chirurgiens, avant la guerre, alimentaient leur activité, en outre de l'exercice de leur art en clientèle, de la direction d'un service hospitalier ou d'une clinique. Là se présentaient à eux des malades nombreux et des affections

variées ; là s'entretenait et se perfectionnait chaque jour leur technique. Au point où en était arrivée la chirurgie en 1914, on peut dire que chaque praticien possédait à fond la technique d'une vingtaine d'opérations et que tous les efforts de la chirurgie tendaient à discipliner l'acte opératoire, à le simplifier en le rendant méthodique, à faire se succéder les « temps » les uns aux autres, de telle sorte qu'un appendice, un utérus ou une langue cancéreuse étaient extirpés d'un bout à l'autre de la France, et même dans les cinq continents, suivant deux ou trois principes qui variaient fort peu d'une salle d'opération à l'autre. C'était le triomphe de la chirurgie « typique ». L'asepsie, qui supprime tout germe microbien du « champ opératoire », outre qu'elle a accru considérablement le domaine de la chirurgie, lui a permis cette aisance réglée, tandis qu'aux temps qui la précédèrent, et qui ne sont pas éloignés de nous de plus de trente années, la valeur d'un chirurgien se mesurait à sa pure habileté, à cette vélocité qui ne laissait que peu de prise à l'assaut de la plaie opératoire par les agents infectieux.

Nos chirurgiens s'amélioraient donc eux-mêmes et, de plus, par leur travaux, de conserve avec les médecins, amélioraient la chirurgie en étendant ses ressources à un plus grand nombre d'affections. Le traitement des fractures des membres qui tendait à substituer à la réduction à ciel fermé et à la contention en appareils plâtrés la suture osseuse sous toutes ses formes, mais à ciel ouvert, nous est un exemple du premier de ces deux ordres d'idées ; un exemple du second nous est donné par la chirurgie gastrique et intestinale qui est bien le résultat des travaux combinés des médecins et des chirurgiens.

De ces derniers, tous, évidemment, n'étaient pas, heureusement, des novateurs. Mais tous, pour exercer leur art avec la sûreté que les malades étaient en droit d'exiger d'eux, étaient contraints de se rompre par un entraînement long, méthodique et discipliné à la pratique des opérations habituelles. Beaucoup, d'autre part, limitaient leur activité à un domaine restreint de l'économie dans lequel ils pouvaient seuls tenter ce qu'un autre, non spécialisé ou différemment spécialisé, eût hésité à faire.

Bref, amélioration de la technique opératoire, en grande partie obtenue, en ceci comme en toute autre branche de l'ac-

tivité humaine, par la spécialisation, extension du domaine opératoire, réalisée par la collaboration du travail intellectuel et du mécanisme, tels étaient les facteurs du progrès chirurgical contemporain.

§

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour se rendre compte qu'à la chirurgie actuelle, — dont on peut dire et redire qu'elle était à peine trentenaire en août 1914, — un champ d'activité avait été à peu près complètement fermé jusqu'ici, et c'était précisément celui de la chirurgie de guerre.

Quelques vieillards avaient vu la guerre de 1870 et, jeunes alors, y avaient pris part. Les souvenirs qu'ils en ont gardés et les documents qui les appuient concourent pour nous persuader que les canons de Douaumont sont moins différents de ceux qui armaient le Mont Valérien que ne l'est la chirurgie actuelle de celle que pratiquèrent nos pères en 70. La guerre sud-africaine ne contribua en rien à notre éducation professionnelle. La guerre russo-japonaise à peine. Tout au plus, pendant les guerres balkaniques de 1912-1913, quelques jeunes chirurgiens français allèrent-ils dans les centres importants de la péninsule acquérir une expérience qu'ils étaient trop peu nombreux à posséder en 1914 pour qu'on la pût dire réellement profitable. Des missions médicales *militaires* suivirent les dernières campagnes, mais il semble bien qu'elles firent surtout porter leurs investigations sur l'*organisation* du service de santé et en inspirèrent des réformes dont les premiers mois de la guerre actuelle jugèrent définitivement la valeur.

Les chirurgiens du temps de paix voyaient peu de fractures ouvertes des membres, c'est-à-dire de fractures dont les fragments osseux sont, à travers une plaie des muscles et de la peau, en contact avec l'air extérieur, de grands traumatismes du thorax, de l'abdomen, du crâne, de la face et du cou, des articulations, comparativement au grand nombre de fractures fermées, de tumeurs abdominales, de lésions « fermées » du thorax, de cancers faciaux ou cervicaux.

Les complications qui sont habituelles dans les plaies de guerre étaient exceptionnelles alors. Un chirurgien, en vingt ans de pratique, ne rencontrait presque jamais de pourriture d'hôpital ou de gangrène gazeuse et comptait les cas de téta-

nos qu'il avait été amené à traiter. Il était ignorant de la diversité déconcertante des dégâts de toute nature que pouvait provoquer une balle ricochée ou un éclat d'obus.

La chirurgie de guerre avait cependant dans l'armée des représentants officiels. Le plus titré et le plus loquace d'entre eux fut investi, au début de la campagne, d'un pouvoir considérable de direction et de contrôle ; ses disciples et ses camarades furent noyés rapidement dans la masse des médecins « de complément » et, seule, leur valeur intrinsèque les distingue, quand il y a lieu, de ces derniers.

Le 2 août 1914, les chirurgiens que leur âge rendait mobilisables rejoignirent leurs postes. Les autres gardèrent leurs occupations pacifiques, ou plus exactement, parmi eux, ceux qui n'étaient pas restés dans les cadres au delà de la limite d'âge. Les « civils », immédiatement, se mirent à la disposition des formations sanitaires créées par les Sociétés de Croix-Rouge et adaptèrent les services hospitaliers déjà existants aux besoins nouveaux.

Quant aux premiers, ils furent [illegible] au hasard d'une mobilisation assez insoucieuse des compétences. Pour quelques chirurgiens de carrière qui rejoignirent les grands centres de la frontière ou du territoire, combien furent affectés à des régiments, des ambulances (qui, alors, n'étaient pas spécialisées) ou des hôpitaux d'évacuation où leur rôle consistait à voir défiler des trains dits sanitaires, dont les blessés de Charleroi et de la Marne ont gardé, hélas ! comme ceux qui les recueillirent, le plus douloureux souvenir. Par hasard, tel ou tel chirurgien rappelait timidement à ses supérieurs ses titres et ses aptitudes ; il lui était répondu qu'un officier français devait être fier de servir où qu'il fût placé et que toute démarche en la matière était considérée comme un acte d'indiscipline. Le service de santé était alors placé sous le régime sacro-saint du « médecin interchangeable », qui se pratiquait sans inconvénient en temps de paix où la compétence médico-militaire n'existait qu'à peine. « Qu'importe où on les mette, disait naïvement un médecin-militaire-administrateur, ne sont-ils pas tous des docteurs en médecine ? » Si, dans ces conditions, beaucoup de chirurgiens de carrière ne furent pas employés à une besogne chirurgicale, quelques médecins à peu près ignorants de la chirurgie, au contraire, mais sûrs

d'eux-mêmes et payant d'audace, furent consacrés chirurgiens et dotés de services importants.

A la fantaisie des répartitions s'ajoutait la fantaisie des grades. Les médecins civils, en temps de paix, se divisaient en deux catégories : ceux qui, redoutant les périodes d'exercices, méprisaient les grades et ceux qui, au prix de périodes fréquentes, conquéraient les galons. Aucun rapport naturellement n'existait entre la valeur professionnelle d'un médecin de réserve ou de territoriale et son grade, acquis à l'ancienneté. De nombreux braves praticiens de campagne comptaient 3 ou 4 galons et des agrégés de Faculté étaient restés médecins-auxiliaires. On avait même, avec soin, abrogé les règlements qui, autrefois, tenaient compte, pour l'avancement, des titres acquis. Mais, dans l'ensemble, les médecins de complément étaient les plus responsables de l'état de choses qui plaçait les plus qualifiés sous les ordres des plus galonnés. Ce furent même ceux qui, avant la guerre, avaient affecté un plus complet mépris des titres militaires qui mirent le plus d'ardeur à en réclamer. Il fallut un an et demi de guerre pour que fut instauré un régime modifié, qui donna 3 et 4 galons aux médecins et chirurgiens des hôpitaux et aux professeurs de Faculté; mais encore ce régime fut-il très incomplètement réparateur (1).

Fantaisie des affectations, fantaisie des grades, la trinité se complétait alors par la fantaisie des évacuations. Il est inutile d'insister sur ce que fut à ce sujet la préparation du service de santé. Tout a été dit et le mal réparé. Mais on vit de Paris partir des chirurgiens à la tête de véritables convois d'automobiles complètement organisés par l'initiative privée se diriger vers les champs de bataille de la Marne et ramener, par leurs propres moyens, des blessés qui gisaient dans des gares ou dans des granges, non pansés, en proie à la gangrène gazeuse, à la pourriture d'hôpital, à la vermine. Ceux qui étaient évacués par les soins de l'administration étaient empilés dans des wagons qui, à l'aller, avaient apporté des

(1) Il y a même quelque injustice dans le sort des médecins mobilisés. Ils sont frappés en grand nombre (le chiffre de leurs pertes par rapport à leur nombre suit immédiatement celui des officiers d'infanterie), mais parmi les bas gradés : médecins auxiliaires et médecins aide-majors ; leur avancement est donc nul. Un aide-major de 1re ou de 2e classe (lieutenant et sous-lieutenant) ne peut jamais recevoir comme prix de ses services et témoignage de sa valeur professionnelle le galon que l'on ne marchande pas — et avec raison — à un officier de 20 ans.

vivres et qui, dans un second voyage, en devaient apporter encore. On s'explique que, dans des postes de secours bombardés, des médecins, qui arrachaient leurs blessés aux balles et aux obus avec la pensée impérieuse de les confier sans délai aux soins de l'arrière, aient pleuré de rage en apprenant quelle mort avait été réservée à ceux qu'ils avaient sauvés au péril de leur vie.

De tout cela se dégage la conclusion que les premières semaines de la guerre furent pour la chirurgie une rude école.

Peu à peu les répartitions s'améliorèrent ; les compétences, il est juste de le reconnaître, furent progressivement, mais lentement découvertes, reconnues et utilisées. Mais évidemment, il y avait infiniment plus de besoins à satisfaire que de chirurgiens de carrière disponibles. Nombre de médecins qui, depuis la fin de leurs études, avaient abandonné la chirurgie, ou se limitaient à la « petite chirurgie », durent mettre à contribution leurs connaissances anciennes.

Une plus grande souplesse dans l'application des règlements qui inspirent les affectations, secondée par l'initiative individuelle, tendit à rapprocher l'organisation chirurgicale de guerre de ce qu'elle devait être logiquement, mais il s'en faut qu'elle ait pleinement atteint son but.

Ce but serait le suivant : étant donné que les chirurgiens éprouvés sont en nombre insuffisant pour suffire aux formidables besoins que crée la multitude des blessés, il serait judicieux de confier à ces chirurgiens la direction d'un groupe important de leurs confrères plus jeunes, moins compétents, mais capables cependant de rendre les plus grands services si un conseil, au bon moment fourni, peut aiguiller leur conduite devant un cas embarrassant. Que ce soit dans la zone des armées ou dans l'intérieur, la condition essentielle d'une pareille répartition des ressources chirurgicales serait que le chirurgien-chef de groupe soit libre de choisir ses collaborateurs — parmi ceux, naturellement, que l'autorité militaire peut mettre à sa disposition — et de répartir à chacun sa besogne, suivant le cas qu'il fait de ses talents, puisqu'il est des blessures de toutes gravités et de toutes natures.

Ce choix des subalternes par le supérieur est capital sur ce sujet, on le conçoit. Toute direction est faussée, si les relations du chef avec ses subordonnés sont entachées de suspi-

cion ou d'un simple défaut de confiance. Lorsqu'un chef de bataillon reçoit un ordre de son colonel, cet ordre est écrit, le colonel en reste responsable, le chef de bataillon se borne à jouer un rôle d'exécution ; il est couvert. Il n'en est pas de même en matière chirurgicale où l'opérateur, quel qu'il soit et pour quoi que ce soit, ne relève que de sa conscience. Un chirurgien, contrairement à ce qui a été dit et écrit, j'entends un chirurgien digne de ce nom, ne consentira jamais à pratiquer une intervention qu'il juge néfaste ou à la pratiquer suivant une technique qu'il estime dangereuse. Nous sommes donc là en présence d'un ordre d'idées absolument différent de celui qui détermine les relations des combattants entre eux. On a dû, dès le début de la guerre, lutter contre l'état d'esprit purement militaire qui inspirait la rédaction de certaines circulaires et ne tendait à rien moins qu'à faire de tous les médecins mobilisés les agents d'exécution d'un chirurgien militaire autoritaire et contestable.

On s'explique ainsi que le choix des chirurgiens et leur répartition, au lieu d'être uniquement basés sur les grades ou le jugement des hauts chefs militaires, administrateurs, sinon ignorants de la chirurgie, du moins d'une compétence ne correspondant en rien au nombre de leurs galons, doive être confié, par régions ou par armées, à des spécialistes dûment consacrés par leur carrière et munis de toutes facilités pour l'exécution de leur mission.

En fait, le régime appliqué actuellement réalise un compromis entre ce qui serait souhaitable et l'anarchie qui résulta au début des hostilités de la pure et simple consécration des hasards de la mobilisation (1).

§

Aux armées, le rôle du chirurgien commence dès l'ambulance, organe divisionnaire, de corps d'armée ou d'armée, qui est installé entre 10 et 20 kilomètres des tranchées. Le rôle de

(1) Il n'est que juste de reconnaître que, depuis que ces lignes furent écrites, un effort nouveau vient d'être tenté vers une répartition plus logique des chirurgiens. « Dans chaque armée un chirurgien consultant a été choisi parmi les maîtres qualifiés par leurs titres scientifiques ou hospitaliers... De même on a désigné des chefs de secteurs chirurgicaux pour chaque corps d'armée. » Peut-être est-on autorisé à constater là un des premiers effets de l'unification d'autorité qui, récemment, s'est réalisée dans un domaine infiniment plus vaste que celui de la chirurgie, mais dont celle-ci a bénéficié, du jour où fut supprimée une dualité de pouvoirs dont l'un, au moins, employait une grande part de son initiative à contrarier l'autre.

ces ambulances a été très modifié par les conditions de la guerre de stagnation. Eléments mobiles dans les prévisions du temps de paix, l'ambulance s'immobilise au contraire, s'étend, peut hospitaliser quelques blessés. Elle pratique un triage de ceux-ci dès qu'ils lui arrivent du poste de secours régimentaire, vérifie leur pansement, garde les plus gravements atteints et dirige sur l'hôpital d'évacuation le plus proche ceux qui sont en état de supporter un voyage de quelque longueur.

Rien n'est variable comme l'activité de ces ambulances. Dans les secteurs calmes, l'arrivée des blessés peut être limitéeà deux ou trois par jour. En période d'attaque, les quatre ou cinq médecins et chirurgiens de la formation,au contraire, sont soumis à un labeur écrasant de jour et de nuit, opérant et faisant des pansements sans arrêt. Le rôle chirurgical de l'ambulance d'avant est considérable ; les grands traumatismes de l'abdomen, du thorax, des membres ou du crâne qui exigent une intervention immédiate y sont retenus et on conçoit les services que peut rendre, à cette place, un bon chirurgien. C'est par milliers que se comptent les vies humaines dont le sort est débattu au passage à l'ambulance.

Le grand nombre des ambulances, l'irrégularité de leur activité et la difficulté où on se trouve fatalement de les pourvoir toutes au moins d'un chirurgien compétent ont suggéré la création d'ambulances chirurgicales automobiles dont le principe était excellent. Le matériel de ces formations et leur personnel étaient répartis sur un convoi automobile susceptible de se rendre aisément d'un point à un autre. Le matériel très complet comprenait, en outre des appareils de stérilisation nécessaires, une installation radiographique et un éclairage électrique alimenté par une des voitures. Le personnel était composé de 3 ou 4 équipes d'opérateurs parfaitement constituées : chirurgiens de carrière éprouvés et leurs aides, toujours accouplés. Ces équipes se relayant trois ou quatre fois en 24 heures arrivaient à abattre dans un minimum de temps une besogne chirurgicale de premier ordre. De telles ambulances permettaient de créer de véritables centres chirurgicaux à proximité des lignes, centres transitoires répondant à l'appel des exigences de l'action et suppléant les ambulances ordinaires moins différenciées au point de vue opératoire.L'usage ne répondit pas partout aux prévisions de leurs créateurs.Les

médecins-chefs supérieurs d'armées les utilisèrent au gré de leurs opinions personnelles. La plupart les immobilisèrent et les privèrent de leurs moyens de transport, quelques-uns même dispersèrent aux quatre coins de eurs secteurs leurs équipes démembrées ou les contraignirent à une oisiveté à peu près complète. Les ambulances chirurgicales automobiles, il est vrai, émanaient entièrement de l'initiative de médecins de complément.

La zone des armées compte, en outre de ces formations dispersées, de grands centres hospitaliers répartis dans les villes de quelque importance que la censure sans doute ne nous permettrait pas de désigner, mais dont on devine aisément la situation, à une distance qui varie entre 30 et 60 kilomètres des tranchées. Le développement de ces centres a pris, au détriment de l'évacuation des blessés sur l'intérieur du territoire, une grande extension dans ces derniers mois. Non seulement les grands services chirurgicaux y sont confiés à des praticiens de carrière, mais il y est également constitué des centres spécieux de chirurgie maxillo-faciale, d'ophtalmologie, etc... Ces grands hôpitaux permettent de donner, quelques heures après leur relève, les soins les meilleurs et dans d'excellentes conditions aux blessés qui sont, ultérieurement, si besoin est, évacués sur l'intérieur pour un complément de traitement.

Dans l'intérieur du territoire, divisé, comme l'on sait, en régions, les services chirurgicaux sont répartis dans les villes de grande et de moyenne importance. Chaque région est divisée en un certain nombre de secteurs ; un chirurgien de carrière, souvent membre du corps des hôpitaux d'une grande ville, a la direction et la responsabilité chirurgicale de son secteur ; il le parcourt incessamment, examine les blessés sérieux, inspire leur traitement ou se le réserve, s'il le juge nécessaire. Son autorité en la matière est toute puissante sans distinction de grade.

Les blessés qui sont dans le territoire sont rarement récents, mais sont souvent très gravement atteints. Il s'agit de lésions des nerfs, de mutilations de la face, de fractures sévères, de projectiles dont l'extraction est délicate, etc... Le grand progrès apporté à l'organisation des formations de l'avant diminue le nombre des blessés récents que l'on a à traiter à l'arrière ; ceux-là seuls y parviennent qui sont susceptibles de

supporter un assez long trajet, d'emblée ou après un traitement immédiat de quelques jours seulement ; ce sont surtout des blessés dont les lésions exigent une hospitalisation d'assez longue durée.

§

Il serait prématuré de prétendre faire le bilan chirurgical de la guerre actuelle. Mais une observation qui porte sur vingt-neuf mois permet cependant de dégager quelques idées générales.

Nous avons en quelques mots, au début de cette étude, indiqué dans quelles limites s'exerçait l'activité chirurgicale avant les hostilités, comment les chirurgiens de carrière n'avaient alors qu'exceptionnellement à traiter des cas se rapprochant de ceux que leur envoie le champ de bataille et quelle préparation, variée dans son étendue, avaient reçue le grand nombre de médecins appelés à faire œuvre chirurgicale dans nos ambulances et dans nos hôpitaux.

La chirurgie de guerre semblait constituer dans l'esprit de beaucoup un chapitre nettement différencié de la chirurgie générale. Il est évident qu'il faut une documentation spéciale pour étudier les effets balistiques de tel ou tel projectile ; mais, en dehors du rapport direct entre l'agent vulnérant et la blessure, qu'y a-t-il, en somme, de différent entre la chirurgie de guerre et la chirurgie « de paix » ? Certes, nous l'avons dit, la guerre multiplie des traumatismes qui sont rares en temps habituel, de même qu'elle fait apparaître certaines complications à peu près inconnues, à l'heure actuelle, en dehors d'elle. Mais on peut affirmer qu'elle n'a posé aucun problème réellement nouveau, dans l'ordre de la chirurgie, aucun problème que cette chirurgie ne fût, au moins dans une certaine mesure, capable de résoudre par les moyens dont elle disposait à l'ouverture des hostilités. Elle a obligé les chirurgiens à assouplir leur technique à un ensemble d'interventions qui ne leur étaient pas familières, à se perfectionner dans telle ou telle partie de leur art, à prendre pour guide les lésions qui se présentaient à eux au lieu de déterminer à priori les limites de leur intervention, à s'accommoder de conditions matérielles souvent défectueuses ; mais les chirurgiens, j'entends les chirurgiens de carrière, étaient armés pour la lutte qu'on leur demandait d'entreprendre.

Cela n'a pas seulement la valeur d'un parallèle de rhétori que. Cela répond à un fait essentiel qui est le suivant : Il n'y pas une chirurgie de guerre. Il y a des blessés de guerre don le traitement relève de la chirurgie, de ses principes et de se lois; ce traitement vaut ce que valent les chirurgiens qui l'ins tituent ; une méthode condamnable en chirurgie de paix n l'est pas moins en chirurgie de guerre; un bon chirurgien fai également bien l'une et l'autre chirurgie.

Au début des hostilités, quelques chirurgiens militaires, don on ne savait d'ailleurs pas très bien à quelle pratique ils pou vaient être redevables de la compétence dont ils se targuaient furent entourés d'une auréole dont les rayons sont aujourd'hu brisés. Par contre, les maîtres de la chirurgie française conti nuèrent à guider de leurs exemples et de leurs conseils le disciples que les circonstances multiplaient autour d'eux.

Les principes essentiels de la chirurgie n'ont donc subi au cune atteinte du fait des observations nouvelles innombrables qui ont vérifié leur valeur ; ils en ont, au contraire, reçu con firmation. L'antisepsie, dont l'origine, rappelons-le, est posté rieure à la guerre de 1870, n'a jamais trouvé, depuis qu'elle es pratiquée, une aussi belle occasion de faire ses preuves et de recueillir le triomphe éclatant auquel elle a droit. Antisepsi et asepsie ont sauvé, depuis vingt-neuf mois, des vies humai nes dans une proportion qu'il est impossible d'évaluer; elles ont permis, maniées avec expérience, la conservation de membres qui, à première vue, semblaient perdus et dont une amputation hâtive eût accrû le nombre des infirmes.

Il n'en demeure pas moins que la guerre a eu pour résulta de faire apparaître à nouveau, en quantité exceptionnelle, des traumatismes et des affections très rares avant elle, de ranimer des discussions qui semblaient closes, de susciter des progrès de science pure appliquée au traitement des plaies et de techni que opératoire.

C'est ainsi que le tétanos, dont la fréquence, dans les ving dernières années, avait considérablement diminué, s'est mani festé sous toutes ses formes chez les blessés aux plaies souil lées de terre et que la valeur préventive du sérum antitéta nique a été, dès que son emploi est devenu courant, amplement démontrée. De même, la gangrène gazeuse, affection redoutable entre toutes, était à peu près inconnue de nos con

emporains avant le mois d'août 1914 où les déplorables conditions d'évacuation de nos blessés en ont multiplié les cas.

Dans un autre ordre d'idées, la guerre a réalisé des délabrements inouïs, dus aux balles ricochées et aux éclats d'obus : plaies des nerfs, des vaisseaux, fracas des membres et surtout mutilations de la face et des mâchoires. Entre les mains de quelques chirurgiens éminents qui s'étaient préparés dès le temps de paix à cette besogne délicate par la réparation des lésions destructives que provoquent les brûlures, le lupus, la syphilis et le cancer, la chirurgie faciale a fait, durant la guerre, de grands progrès. Associée aux ressources de la prothèse dentaire, elle a donné une vie supportable à une foule de malheureux que leurs blessures auraient rendus repoussants, incapables même de s'alimenter ou de respirer librement.

L'ingéniosité des chirurgiens et de leurs auxiliaires a réalisé, dans ce domaine, des merveilles, tant pour restituer aux blessés leur plastique et leurs fonctions que pour accommoder les traitements nécessaires aux conditions nouvelles de ces traitements, aux exigences des évacuations et des installations rudimentaires. Ainsi a-t-on dû peu à peu remplacer les quelques types désuets d'appareils plâtrés, lourds, encombrants, longs à faire et qui n'étaient pas compatibles avec la surveillance des plaies, par des appareils mi-plâtrés, mi-métalliques qui, légers et souples, se plient aux diverses difficultés dont les grandes fractures des membres avec plaies multiples réclament la solution.

De même la radiographie, malgré les instruments d'assez grande taille qu'elle comporte, s'est prêtée aux besoins nouveaux. Une installation complète et suffisante peut se déplacer sur une voiture et porter à plusieurs chirurgiens un secours indispensable pour la recherche et l'extraction de la plupart des projectiles.

Parallèlement aux progrès de la technique chirurgicale s'effectuent des recherches d'ordre purement scientifique. Celles-ci ont particulièrement pour but d'améliorer la lutte contre l'infection, de la rendre « spécifique », c'est-à-dire d'opposer à un microbe infectieux donné une arme défensive qui lui est propre. Le sérum antitétanique, par exemple, est un contre-agent spécifique du bacille tétanique ; il porte en lui une vertu particulière contre ce bacille, un principe rigoureusement

opposable à ses toxines, vertu et principe absolument inopérants contre tout autre germe pathogène (1). Dans un ordre d'idées un peu différent, des agents thérapeutiques, chimiques ou autres, ont été étudiés, essayés, préconisés contre l'infection en général, sans distinction d'essence. Aux antiseptiques connus et couramment employés se sont ajoutés de nombreux « liquides », de formule variable, dont le succès est réel, mais dont aucun ne saurait prétendre à une efficacité exclusive. Partout la lutte contre l'infection se ramène, pour la bonne cicatrisation des plaies, à réaliser par l'antisepsie un état aseptique ou relativement aseptique.

Encore faut-il prendre ici le terme d'*antisepsie* dans son acception la plus large. Il s'agit de la lutte contre l'infection. Or, si, pendant longtemps, l'antisepsie a eu presque exclusivement recours aux agents chimiques — qui restent les auxiliaires immédiats les plus précieux, dans l'attente d'une intervention chirurgicale, — peu à peu, à cette antiseptie chimique s'est associée une antisepsie « mécanique ». Au point de la guerre où nous sommes parvenus, on peut dire que l'accord est complet sur l'utilité de faire précéder l'action de tout agent chimique — et encore celui-ci doit-il être assez faible pour ne pas entraver la réparation spontanée des tissus — d'un nettoyage purement chirurgical des plaies : débridements, excision des tissus notoirement infectés ou sphacélés, des segments, en somme, morts ou pleins de germes. C'est un véritable « épluchage », a-t-on pu dire, qui non seulement hâte la cicatrisation, mais permet souvent de tenter, au bout de quelques jours, une réunion de la plaie, comparable à la suture de la peau qui clôt une opération d'appendicite ou de hernie.

Enfin, les blessures de guerre ont eu pour effet de ranimer certains débats qui semblaient épuisés. Les conditions de la chirurgie de paix, par exemple, permettaient presque toujours de pratiquer une intervention immédiate dans les cas où l'abdomen avait été atteint par un traumatisme : coup de couteau ou balle de revolver ayant pénétré dans le ventre et lésé l'intestin, l'estomac, le foie, la rate, les reins.... Rien, si l'installation indispensable était à portée de la main et si l'état du sujet lui permettait de la supporter, n'autorisait à différer une

(1) La découverte du sérum antitétanique est antérieure à la guerre. Ceci n'est qu'un exemple.

laparotomie qui seule faisait espérer le salut. Or, la guerre a modifié, sinon le principe en lui-même, du moins les conditions où il peut être appliqué. Un blessé dont l'abdomen a été transpercé reste parfois plusieurs heures sur le champ de bataille; il lui faut faire 10 ou 15 kilomètres en brancard et en voiture avant d'atteindre la salle d'opération indispensable; quand il y parvient, le moment propice est passé; il lui faut compter simplement sur les adhérences de protection qui ont pû s'établir autour de ses lésions ; l'opération, pour beaucoup, est presque devenue un danger de plus. Il s'en faut que la conduite des chirurgiens soit unanime sur ce point. Des discussions, chaque jour, se renouvellent entre « interventionnistes » et « non interventionnistes », sans qu'il soit possible de trouver un critérium absolu, supérieur aux indications que présente chaque cas particulier à chaque chirurgien expérimenté.

§

Ces discussions se poursuivent par la voie des articles de journaux et des communications aux sociétés savantes.

Les médecins et les chirurgiens écrivent volontiers et le nombre de leurs journaux est considérable. La guerre a suspendu la publication de quelques-uns, mais les principaux subsistent et sont pleins de substance. Tout au plus pourrait-on leur reprocher de fournir à leurs lecteurs un trop grand nombre de faits particuliers et de manquer un peu de ces collaborateurs dont l'originalité s'efface pour faire, à intervalles plus ou moins éloignés, la revue d'ensemble d'une question (1).

Des Sociétés Savantes, en matière chirurgicale, la première sans conteste, celle dont les avis font autorité dans la France entière et même au delà, est la *Société de Chirurgie de Paris*. Chaque semaine, ses membres — tous chirurgiens des hôpitaux de Paris — accrus de quelques correspondants provinciaux, se réunissent. Ils exposent à la tribune, outre leurs communications personnelles, celles de leurs élèves ou de leurs confrères étrangers à la Société; la discussion porte donc sur un grand nombre de faits, d'origine et de genre variés, mais qui tous sont soumis à l'épreuve d'une authenticité rigoureuse. Il n'est pas douteux que là se prodigue l'ex-

(1) Quelques revues d'ensemble ont, cependant, paru dans ces dernières semaines, sous la forme de petits volumes.

périence des maîtres de la chirurgie contemporaine; mais à un tel aréopage ne sont pas épargnés les défauts de ses qualités. On ne saurait être surpris que chaque membre tienne volontiers pour la meilleure une méthode à laquelle il doit des succès personnels et anciens et qu'il ne se rallie pas aisément à celle que propose son voisin, égal de titres, d'âge et de valeur, si réduite même que soit la part que chacun fait à sa vanité personnelle. Dans de telles conditions, la difficulté n'est pas d'obtenir de la Société des avis, mais bien d'en obtenir *un* sur *un* cas précis. Ses annales, pendant la guerre, parmi la diversité de débats fructueux, révèlent quelques exemples étranges de discussions byzantines, d'engouements ou d'ostracismes inexplicables et ultérieurement désavoués, de décisions hâtivement arrachées, — ainsi qu'il se voit dans toute agglomération, même d'élite, — à la majorité par un orateur brillant ou obstiné. La chirurgie de la guerre a été répartie en trop de mains, d'ailleurs, pour qu'une synthèse soit déjà possible. La Société de Chirurgie donne chaque semaine la parole, sur des faits recueillis au front, à des maîtres, mais à des maîtres dont la plupart n'ont quitté Paris que pour des voyages rapides aux armées et certains font tort à leur bon sens en faveur d'opinions qui leur sont trop chères.

Depuis deux ans environ, d'autre part, aux armées, sont ouvertes des « réunions médicales ». Les médecins des ambulances et des hôpitaux du front y viennent exposer le fruit de leur expérience et le résultat de leur pratique.

A l'intérieur, les autorités réunissent périodiquement à Paris les chefs des divers centres spécialisés : centres d'urologie, de chirurgie maxillo-faciale, etc... pour grouper les vœux et unifier, autant que possible, les méthodes de travail de chacun. Il s'est même tenu à Paris un congrès, dit « Inter-Alliés », en novembre 1916, congrès qui réunit des chirurgiens et des dentistes français, anglais, italiens, etc... pour le plus grand bien de la chirurgie maxillo-faciale.

Les tribunes de toutes les Sociétés savantes ont retenti depuis deux ans de communications qui témoignent de l'activité des médecins français. Il n'est pas jusqu'à l'Académie de Médecine qui n'ait fait quelques efforts pour accommoder sa lente démarche à l'allure que les circonstances imposent.

§

La guerre a trouvé en France une chirurgie qui ne la connaissait pas, mais qui s'était indirectement préparée à ses exigences par trente années de travaux méthodiques et de progrès soutenus. Une chirurgie « atypique », qui se laisse guider par les lésions et s'accommode à leurs exigences en tendant à la conservation et à la réparation, s'est substituée, sur des bases solides et des principes éprouvés, à la chirurgie « typique » du temps de paix qui créait une lésion opératoire raisonnée.

Malgré des tâtonnements et des divergences de vues dont ils ne sont pas responsables, les chirurgiens s'emploient au mieux des intérêts des blessés suivant leur expérience, leurs aptitudes et leur activité.

Aux besoins imprévus se sont adaptés et s'adaptent chaque jour, avec une bonne volonté que rien n'a pu lasser, les ressources de l'initiative individuelle.

Et l'histoire dira ce que les chirurgiens de France ont mis d'érudition, d'habileté et de courage au service de la Patrie.

CLAUDE LAFORÊT.

UN HOMMAGE ANGLO-BELGE

A ÉMILE VERHAEREN

Sous la présidence de Mr Edmund Gosse, la Société Royale de Littérature a tenu, le 3 mars, dans son immeuble de Bloomsbury Square, à Londres, une séance publique pour honorer la mémoire d'Émile Verhaeren. L'initiative de cette « Verhaeren Celebration » revient au Comité des artistes Belges (Belgian Artists' Committee). Un « Commemoration Committee » se forma dont les membres furent : le poète lauréat Dr Robert Bridges, l'inlassable ami des lettres françaises Mr Edmund Gosse, le glorieux romancier Thomas Hardy et Rudyard Kipling pour l'Angleterre, auxquels se joignirent Maurice Maeterlinck, Fernand Severin, Emile Cammaerts, le vicomte Davignon et M. Paul Lambotte, directeur des Beaux-Arts, faisant fonction de directeur général des Sciences et des Lettres de Belgique.

Beaucoup de gens ne purent trouver place dans la vaste salle tôt remplie d'une assistance parmi laquelle on remarquait, à côté de personnages officiels, une élite d'écrivains et d'artistes anglais et belges.

Mr Edmund Gosse, vice-président de la Société Royale de Littérature, prit le premier la parole :

Nous sommes ici, cet après-midi, dit-il, pour célébrer la mémoire d'un homme qui fut un grand poète, un grand patriote, l'un des chantres des Alliés qui combattent maintenant pour assurer la continuité de la liberté civilisée.

La Société Royale de Littérature, au nom de qui j'ai l'honneur de parler, accueille avec empressement l'occasion de rendre hommage à

Emile Verhaeren, et elle est fière de le compter depuis dix ans au nombre de ses membres associés.

Il convient néanmoins d'expliquer qu'en remplissant cet admirable devoir, elle s'associe à l'initiative d'un Belge éminent, M. Paul Lambotte, que nous connaissons tous, au moins par ses fonctions de directeur de Beaux-Arts à Bruxelles. Avec quelques autres membres du Comité des Artistes belges, M. Lambotte communiqua l'idée de cette commémoration à notre Conseil qui s'en saisit aussitôt. Notre petite cérémonie, si nous pouvons employer ce terme, n'est donc pas totalement anglaise ni exclusivement belge, mais elle résulte de l'effort uni des représentants de la littérature de l'un et l'autre pays.

Tout ceux qui sont présents ici connaissent au moins de loin la grande figure d'Emile Verhaeren. Je ne crains pas d'être contredit si je déclare qu'il était manifestement le premier des poètes de l'Europe à notre époque. C'est à lui qu'allait la curiosité et le respect de tous ceux qui aiment la poésie, quelle que soit l'école dont ils se réclament. Mais s'il était universellement admiré comme poète, peu nombreux étaient ceux qui le connaissaient personnellement. J'avais ce privilège depuis près de vingt ans, depuis janvier 1898. A cette époque, il venait de se délivrer d'une neurasthénie qui assombrit la trilogie des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*. S'échappant de ces prisons souterraines de l'âme, et meurtri de ces expériences douloureuses, il avait acquis la sérénité. En Belgique et en France, on vit à ce moment en lui une grande figure poétique, et il reconnut qu'il n'avait pas travaillé en vain.

Dès lors, il vécut une existence d'activité facile et continue... jusqu'à l'heure où l'invasion de sa patrie couvrit soudain de feu et de sang les campagnes belges. Dans leur sauvagerie raffinée, les Barbares tenaient une rancune particulière au noble poète qui avait réveillé le patriotisme de son pays. La personne de Verhaeren échappa à leur haine; il se réfugia en France, pays qui était sa seconde patrie, et, à sa grande satisfaction et à la nôtre, il visita aussi l'Angleterre. Une passion nouvelle surgit en lui, un souffle passa qui lui dicta sa mission inspiratrice. Il écrivit les pages de la *Belgique sanglante* et composa les poèmes des *Ailes rouges de la Guerre*, qui sont le plus noble appel au monde civilisé contre la barbarie et la félonie, et comme on n'en a pas entendu d'autre au cours des heures tragiques de cette longue guerre bientôt universelle. Ses vers retentirent, enflammés et splendides. Il fut un foyer spirituel d'où irradiait la lumière vengeresse et la réconfortante chaleur de tous les espoirs...

Puis, au milieu de sa bienfaisante activité, au milieu de ses travaux pour la cause de son pays et de la justice, il fut emporté en un instant. Faut-il rappeler ces tragiques circonstances ? Il venait de

faire à Rouen une conférence en faveur de la cause pour laquelle il se dépensait ardemment. Du quai de la gare, il glissa sous le train qui devait le ramener à Paris, et brusquement cette existence précieuse, cette vie inestimable et consacrée s'évanouit comme le parfum d'un flacon brisé.

Verhaeren est mort dans la plénitude de son génie. Je le vis, pour la dernière fois, en septembre dernier, quand, au cours d'un bref séjour que je fis alors en France, il voulut à toute force, malgré ses occupations, venir me serrer la main. Il me parut plus robuste, plus calme, plus jeune même que je ne l'avais jamais vu. Il était plein de projets : il parlait de venir à Londres, d'aller à Edimbourg, à Pétrograd, peut-être à Copenhague, à Christiania si possible, partout où il pourrait proclamer les espérances immortelles de la Belgique et ses impérissables aspirations. J'évoque sa merveilleuse présence : ses yeux bruns enfoncés dans le visage pâle raviné par la douleur ; sa longue moustache de Gaulois tombant au coin des lèvres frémissantes ; son front creusé de rides, qui semblait la cassette dans laquelle étaient enfermés tous les baumes et les philtres de l'espoir humain et tous les poisons de l'angoisse humaine.

I found him whom I shall not find
Till all grief end,
In holiest age our mightiest mind,
Father and friend.

Je n'essaierai pas ici d'analyser les nobles et multiples œuvres de Verhaeren. L'honneur me reviendra tout à l'heure d'inviter notre poète lauréat à prononcer, avec toute l'autorité qui lui appartient, une brève appréciation, qu'accepteront comme définitive ses auditeurs anglais. Nos amis belges parleront de lui avec une intimité plus grande, ils nous parleront des *Villages Illusoires*, de ces poèmes des métiers : le forgeron, le passeur, le meunier, le fossoyeur, qui m'ont ému, il y a plus de vingt ans, comme je ne l'avais plus été depuis qu'adolescent j'avais lu *les Feuilles d'Herbe* de Walt Whitman. Verhaeren s'adresse à la vie et à la poésie sans réserve, sur une large échelle ; il ne dédaigne rien de la vie moderne de la Belgique, avec les usines rugissantes de ses *Villes Tentaculaires*. Il est du nombre des grands visionnaires réalistes, avec Carlyle et Crabbe, avec Burns et Blake. Ainsi qu'on l'a dit pittoresquement : chacune de ses strophes est une décharge d'électricité humaine. Mais je le laisse maintenant à des orateurs plus éloquents que moi.

Mr Gosse donna alors la parole à M. Charles Delchevalerie qui s'exprima au nom du Comité des Artistes belges :

Le Belgian Artists' Committee, au lendemain de la mort tragique d'Emile Verhaeren, a cru répondre au vœu des admirateurs du grand

Poète en prenant l'initiative d'un hommage à sa mémoire. Il vous remercie d'y prendre part aujourd'hui, heureux de ce que la pensée qui l'a inspiré ait obtenu les adhésions retentissantes qui donnent à cette manifestation son caractère solennel. L'éminent lettré qu'est M. le Ministre de Belgique a tenu à s'y associer en sanctionnant notre geste de l'autorité de sa parole ; quant à la Société Royale de Littérature qui avait accueilli Verhaeren au nombre de ses membres, elle a voulu que la Commémoration fût célébrée chez elle, et dans cet aréopage qui réunit l'élite des lettres britanniques, deux de ses représentants les plus notoires ont assuré toute son ampleur à cette démonstration de haute fraternité intellectuelle en exprimant, par le salut qu'ils apportent au poète, combien la gloire de ce grand Européen a mérité d'être internationale.

A eux, aux écrivains d'Angleterre et de Belgique qui ont accepté de patronner et d'organiser cette cérémonie, à toutes ces collaborations précieuses que rassemble le souci d'honorer une haute mémoire, les promoteurs se doivent d'exprimer toute leur reconnaissance.

C'est une tâche malaisée que de décerner en quelques phrases rapides, à un génie comme celui que les Lettres viennent de perdre, un hommage digne de lui. Il faudrait parler de sa vie qui fut une œuvre d'art émouvante et un haut exemple. Il faudrait exalter longuement son œuvre qui est touffue, complexe, continuellement significative dans son opulence et dans sa variété.

En essayant de l'envisager, si l'on peut dire, à vol d'oiseau, ce qui frappe peut-être le plus, c'est son originalité native et puissante, c'est sa sincérité profonde, c'est sa constante vigueur d'inspiration, c'est la qualité si largement humaine de son effort.

Humain, Verhaeren le fut avec une ampleur et une force exceptionnelles, depuis ses premiers vers, jusqu'à son dernier poème. Il le fut avec une générosité frémissante, avec une intensité d'effusion qui font son œuvre comme fiévreuse, passionnée et néanmoins harmonieuse, un miroir prestigieusement évocateur de sa race et de son temps.

Il ne peut être question de retracer ici l'évolution de sa pensée et pourtant, que de constatations susciteraient l'émotion admirative ! Le premier livre de Verhaeren s'intitule *Les Flamandes* : ce titre seul souligne la piété patriale qui ne cessera d'alimenter le lyrisme du poète. La Flandre, de quel amour ardent, frénétique, absolu, il la chérit ! Tout d'abord, il la magnifie dans la rutilante extériorité des ripailles et des kermesses, et c'est comme si l'âme de Jordaens ou de Teniers animait son pinceau. Quand bientôt, au milieu des affres d'une crise morale qui fait époque dans l'histoire de la Littérature, il trace, dans les *Soirs*, des visions de mélancolie, c'est à la désolation du paysage familier qu'il les emprunte. Quand, après

cette période de repliement douloureux, il s'intéresse de nouveau au monde extérieur, quand, dans les *Villages Illusoires* et les *Campagnes Hallucinées*, il traduit des symboles d'une signification plus vaste et plus fraternelle ,ce sont des images flamandes, comme « Le Cordier », « Le Forgeron »,Le Meunier », « Le Passeur d'eau », qui font le thème favori de son inspiration, cependant que l'atmosphère du pays natal et la chanson des vents marins revivent dans les rythmes sauvages de sa poésie. Tout ce qui fait la vie secrète de sa Flandre l'imprègne au plus profond de ses fibres. Les êtres et les paysages, le folklore, l'histoire et la légende le hantent sans répit et surgissent à chaque page dans ses livres au gré d'un rêve obstiné. Aussi bien, quand en Verhaeren, le penseur, définitivement revenu à la confiance, formule son Credo d'enthousiasme, de vaillance et d'espoir, dans un hymne diversifié à la beauté du monde et à la grandeur de l'effort moderne, il ne cesse encore de révéler son pays natal en des recueils multiples, fleuris d'une ferveur de plus en plus attendrie et véhémente, comme s'il voulait, en se trouvant plus intimement filial,se faire pardonner d'être devenu universel. Enfin,quand la guerre éclate, quand se déchaîne la tourmente dont il devait se sentir plus cruellement secoué qu'un autre parce qu'elle le décevait dans ses espérances d'altruisme en même temps qu'elle le déchirait dans sa religion de patriote, c'est à la Flandre, c'est à la Belgique qu'il pense. Atrocement meurtri, il ne restera point muet. C'est au demeurant, répétons-le, un Humain dans tout ce que le terme a de viril et de militant. Jadis, quand, vers 1890,il connut les heures désespérées du doute, il ne prit point posture de plaintif et d'élégiaque : son mal, il l'analysa avec on ne sait quelle sombre fureur qui fit de ce drame de conscience le spectacle le plus pathétique,et à voir cette âme ulcérée se disséquer elle-même avec cette âpreté, on put conjecturer quelles œuvres puissantes et solides on était en droit d'attendre de sa guérison. Il était de ceux que les crises n'abattent point mais trempent plus fortement. Aussi, en 1914, le poète, mûri par tant de méditation féconde, exhale avec des accents inoubliables sa douleur et son indignation, et son suprême recueil, *Les Ailes Rouges de la Guerre*, est, à cet égard, l'acte magnanime d'un combattant. Dans ce livre orageux et palpitant, que de pages à la gloire d'Ypres et de ce lambeau de Patrie où l'auteur repose aujourd'hui, entre la dune et la tranchée!

Ce cantique ininterrompu à l'honneur de la terre natale suffirait à illustrer le poète et lui vaut des titres infinis à notre gratitude perpétuelle. Et pourtant, ce n'est pas par cette offrande à la patrie qu'il a conquis tant d'admiratifs suffrages au delà des frontières. Sa renommée la plus étendue, il la doit au fait d'être devenu l'inspiré qui, depuis Hugo, a le plus largement traduit l'émotion pan-

théiste et le frisson de l'âme moderne. Cette âme, il l'a devinée; elle a frémi en lui; il en a été, dans sa sensibilité profonde, l'interprète ineffablement intuitif. Au moment de ses tourments les plus subjectifs, lorsqu'il nous effare par la violence du désespoir qui se tord dans les vers pantelants des *Débâcles* et des *Flambeaux Noirs*, il est manifeste qu'il subit, avec la virulence d'un tempérament prédisposé au paroxysme, l'emprise du pessimisme qui sévissait il y a un quart de siècle sur la Littérature. Après ce stade maladif, c'est un souci *social*, un souci altruiste qui l'obsède, quand, dans *les Campagnes Hallucinées* et dans les *Villes Tentaculaires*, il découvre des motifs de lyrisme dans le désarroi des plèbes éloignées du pays rural par l'irrésistible attirance des villes. La grande ville, avec son chaos de labeur et de prestiges, nul ne l'a plus fortement évoquée que lui. Il fut notamment et souvent le chantre de Londres, d'un Londres gigantesque et sombre, fourmillant et tragique, le Londres de la Tamise, des docks, des quais brumeux où se déverse la richesse des Continents. De ces images et de toutes celles que lui propose le décor ambiant, il allait tirer des significations nouvelles. A cet égard, comme jadis le lithographe Raffet a fait entrer l'humble soldat dans l'art, comme naguère Millet y a fait place au paysan, comme hier Constantin Meunier y a révélé la splendeur esthétique de l'effort manuel, Verhaeren s'est classé dans la pléiade des éveilleurs en nous montrant tout ce qu'il y a de grandiose et d'exaltant dans un temps dont les spectacles paraissaient sans beauté. Mais sa vision longtemps vouée au dramatisme des choses s'est éclairée parce que le poète, dans l'effort universel, a discerné mille raisons d'admirer et d'espérer. Dès lors, le penseur prend rôle de prophète et ses livres, où tous les thèmes de la grandeur humaine repassent tour à tour, deviennent des évangiles de confiance et d'énergie, où s'exalte une philosophie clairvoyante, pénétrée de la noblesse de l'antique et toujours jeune humanité. *Les Forces Tumultueuses*, *La Multiple Splendeur*, *Les Rythmes Souverains* marquent les étapes de cette ascension vers la lumière.

La vie est à monter et non pas à descendre,

clame le poète enivré par la fièvre de connaître, de comprendre et d'aimer qui, d'âge en âge, oriente vers l'Idéal le peuple de la planète. Verhaeren, en ses strophes généreuses, a jalonné de flambeaux les routes jumelles qui mènent vers la concorde et vers la beauté. Son génie épique et dionysiaque vibre de toutes les aspirations de l'époque et il n'est pas homme sur terre qui, ayant lu tel de ses poèmes frénétiques où semble palpiter un essor d'ailes fraternelles, n'y prenne une plus haute conscience de la dignité et de la joie d'exister.

Au demeurant la sérénité qui illumine de son rayon tranquille tels vers pacifiés de l'œuvre définitive, le poète l'a exprimée sous une forme plus touchante encore lorsqu'il s'est fait intimiste. D'un seul mot, en passant, il faut rappeler, pour sa qualité d'humanité particulièrement profonde, le bouquet si gravement attendri des *Heures Claires*, où la chanson du bonheur conjugal prend des résonnances d'une si douce et si pénétrante effusion. Mais que ne faudrait-il pas dire encore? Verhaeren, qui fut aussi critique d'art et dramaturge, était l'ouvrier infatigable d'un monument toujours plus haut, abrupt et somptueux, d'une architecture plus barbare que classique, et qui reste inachevé, dressant en plein ciel sa frise tourmentée et ses émouvantes cariatides.

La gloire, soleil des morts, l'irradie et le solennise. Fleurissons-le des plus belles roses, suspendons le vert laurier à ses colonnes impérissables! Honorons la mémoire du poète en pénétrant, en chérissant son œuvre, en lui vouant le culte fervent qu'elle mérite. Que de raisons d'admirer !

Verhaeren, poète de langue française, a enrichi de musiques inconnues, tour à tour violentes comme l'ouragan et suaves comme la brise du matin, le trésor de l'inspiration latine. Evocateur de l'âme, des prestiges et de la sensibilité de sa race, il fut pour la Flandre le visionnaire exalté, le fils âprement fidèle et religieux à qui la terre meurtrie devra dans l'art contemporain les réparations les plus hautes. Interprète du malaise et de l'espoir de l'époque en ce qu'ils ont de plus magnanime et de plus formidable, il fut le poète chez qui les générations trouveront la plus vaste synthèse, le plus puissant écho de notre conscience, de nos volontés et de nos pensées. Et, après avoir salué en lui l'artiste le plus filialement attaché au sol natal, quel éloge plus beau lui peut-on décerner que de dire qu'il appartient au monde ?

Le Ministre de Belgique à Londres, M. Paul Hymans, prononça ensuite la courte allocution qui suit :

Les discours qui viennent d'être prononcés évoquent une grande mémoire. Je me lève à mon tour pour la saluer.

Sans doute c'est le poète qu'Anglais et Belges célèbrent ici dans une commune pensée de piété littéraire. Mais qu'il fût Belge, c'est pour tous une raison de plus de l'honorer. Car les Anglais voient en lui l'expression du génie d'un peuple qu'ils aiment pour sa fidélité au devoir, son courage et ses douleurs. Et nous autres, nous reconnaissons notre âme dans la sienne, nous retrouvons dans ses vers les chères images de la patrie, les joies du passé, nos enthousiasmes, nos espoirs, nos souffrances et nos haines, transposées et magnifiées par la splendeur du verbe.

Belge, il l'était jusqu'aux moelles. Né sur les bords de l'Escaut et lamand de naissance, c'est la langue française qui fut l'instrument le son art. Il la maniait en maître, la pliant aux volontés de son nspiration, en sorte que celle-ci, sous le bel idiome de France, garlait la saveur du terroir et sa robuste originalité.

Habitant tour à tour Paris et la Belgique, Belge il était resté par 'allure comme par le tempérament, ne sacrifiant ni à la mode, ni au lésir de plaire. On ne découvrait en lui point d'affectation, ou de ose, ou de snobisme. Il était lui-même, par l'accent, la parole marelée, la simplicité des manières et du costume,la brusque franchise, a familiarité cordiale et sensible. Le visage tendu et nerveux, que abrait une longue moustache, retombant aux deux coins de la bouche et qu'il lissait d'un doigt machinal, rappelait la rude physionomie du guerrier gaulois. Mais les yeux clairs, ingénus, ardents et endres révélaient la contemplation mystique du passé, l'observation iguë de la nature et de la vie, les inquiétudes et les ferveurs de l'âne moderne.

Il bâtissait et sculptait des rythmes neufs, retentissants, farouches, armonieux et passionnés, qui bousculaient parfois les normes clasiques, mais qui dessinaient d'un trait puissant la structure de l'idée, ui imprimaient la couleur et l'élan ; et l'idée venait de chez nous, de hez lui, puisée aux sèves profondes du sol natal. Son œuvre est naionale. On pourrait l'appeler « Toute la Patrie ».

Toute la Patrie, c'était jusqu'à trois ans d'ici les grands fleuves et es canaux dormants où glissait la forêt mouvante des cheminées et les mâts de navires, c'était les dunes et leur guirlande de fleurs sauages, c'était les tours massives des églises de la côte, que secouent es vents du large, le silence des béguinages et des vieilles cités enormies de Flandre où d'augustes monuments rappelaient l'opulence les marchés du moyen âge. C'était les gloires et les drames de l'hisoire d'où, à l'appel du poète, surgissaient le cortège des vierges nystiques de Bruges, les ducs de Bourgogne, drapés de pourpre ou ardés de fer, la sombre figure de Philippe II, l'art plantureux, senuel et magnifique de Rubens et de ses disciples. Et c'était aussi les iouceurs du foyer, les amours humbles, les heures claires. Et c'était, nfin, le tumulte des villes, les rumeurs des foules, le monde rugisant des usines couronnées de fumée et de feu,où l'humanité ouvrière, ourbée sur les enclumes, forge les instruments de la richesse et les éformes populaires. Mais tout cela,c'était la paix, la paix d'un peuple laborieux et fort, aimant le bien-être et l'abondance, enivré de iberté, épris de faste et de profits.

Et voici la guerre !

Jamais Verhaeren ne s'atteste plus foncièrement belge, plus enraciné à la terre des aïeux, dont le suc nourrit son génie, que le jour où

l'ennemi foule le sol de la patrie, piétine le droit de la nation, dont il est par le cœur et par la chair, et entreprend son œuvre de crime, de destruction et de mort.

Le bruit des clochers qui s'effondrent, les flammes qui dévorent les bibliothèques sacrées, les lamentations des femmes et des enfants qu'on égorge le bouleversent et lui arrachent des cris de désespoir et de haine. Il entend sur les routes sonner le pas lourd des régiments qui vont à la bataille : il les suit dans la mêlée ; il voit les tombes s'ouvrir, le sang rougir les prairies et les eaux calmes des Flandres. Son âme s'exalte et prend son vol sur les ailes de la guerre. Il ceint de lauriers le héros qui succombe, il bénit les mains douces qui dans les hôpitaux blancs soignent les plaies et pansent les chairs meurtries, il venge Ypres, il lance l'anathème à l'Allemagne, il jette une brassée de fleurs sur le roc formidable d'où l'Angleterre domine les Océans. Sa voix perce la tempête, voix de douleur, voix de malédiction, voix d'amour et d'espérance.

Tout à coup, il meurt, d'une mort affreuse et stérile.

Il ne sera pas au milieu de nous, à l'heure du retour, pour annoncer les aubes, pour claironner la victoire, pour consoler, pour réveiller, pour conduire.

Mais ne pleurons pas. Nous l'entendons encore. Ses poèmes résonnent en nous. Ils sont sur nos lèvres ; ils se répéteront de bouche en bouche ; la mère les redira à l'enfant et l'écho de ses vers retentira de génération en génération. Ses chants sont les chants de la Patrie. Ils sont immortels comme la Patrie elle-même.

Que la Royal Society of Literature reçoive mes remerciements pour l'hommage qu'elle a tenu à rendre au grand poète belge. Rien ne pouvait nous toucher davantage que d'entendre à Londres l'éloge d'Emile Verhaeren dit par son illustre confrère Robert Bridges, le poète lauréat, et par Mr Edmund Gosse, le critique érudit et délicat, qu'on sait le meilleur juge en Angleterre, le plus sûr et le plus éclairé, des lettres françaises.

Le Docteur Robert Bridges, poète lauréat, improvisa une éloquente appréciation de l'œuvre d'Emile Verhaeren dont il semble posséder une connaissance approfondie.

Si le génie de Verhaeren, dit-il, n'est pas encore mieux connu en Angleterre, c'est que les Anglais témoignent de quelque indifférence à l'égard de toute la poésie française. J'ai néanmoins la conviction que les poètes anglais auraient beaucoup à apprendre de leurs confrères français. Lorsqu'il rétablit la versification anglaise sur les larges bases européennes qui n'ont pas changé depuis lors, Chaucer emprunta ses modèles au vers français, de sorte que, quand, pour la première fois, elle revêtit des atours qui lui permirent de s'aventu-

rer par le monde et d'y rivaliser avec ses compagnes, la Muse anglaise ne fit pas autrement que les dames d'aujourd'hui, qui modèlent la coupe de leurs costumes sur les modes de Paris.

Verhaeren a écrit une série de poèmes inquiets, tumultueux, extravagants et furieux. On a prétendu qu'il avait forcé son talent dans cet effort vers le paroxysme, mais ses poèmes ont une puissance réelle qui ne peut s'atteindre par de fausses méthodes. Rien chez Verhaeren n'est plus caractéristique et plus permanent que son amour pour son pays. La Belgique est son sujet et le thème de son inspiration, soit qu'il traite de l'aspect extérieur des choses ou de la vie intérieure, intellectuelle et morale. Quand il s'attache au paysage, il rappelle étrangement un poète tout différent, Walt Whitman; mais alors que l'Américain se contentait de voir l'apparence et les ornements de la civilisation moderne et d'en décrire la parade sur laquelle il répandit des bénédictions complaisantes et indolentes, Verhaeren dans ses poèmes accueillait toutes choses d'après son intense vision de la vie ardente et implacable. Les Anglais honorent en Verhaeren le penseur, dont la vie fut consacrée à l'accomplissement du devoir intellectuel et à la recherche de l'idéal élevé que poursuit l'humanité quand elle défend la liberté, l'honneur et la charité contre l'esclavage et la barbarie.

Pour terminer la séance, Madame de Nys récita un choix de poèmes qui furent accueillis par des applaudissements unanimes.

H.-D. D.

EN CAMPAGNE
AVEC LA LÉGION ÉTRANGÈRE

(*Saite* [1])

—

PREMIÈRE PARTIE

LE BATAILLON SE FORME

CHAPITRE IV

Une conférence du père Charles. — Les sergents de Légion. — Territoriaux et Légionnaires. — L'Infirmerie. — Mitelman ; Gourfinkel ; Lindskoc. — Deux Grecs. — Les majors. — Le major et Ignace.

— ... et vous autres, vous n'appartenez ni à l'aristocratie, ni à la bourgeoisie, ni au peuple... — et à ces mots la voix du sergent Charles devient pathétique, sa main se lève — vous êtes des gentlemen !

Son poing s'abat sur la table et fait trembler les tasses de café et les petits verres de marc. Ceci se passe dans le bar de la Place de l'Horloge où le père Charles, chaque soir, pérore. Deux de ses camarades plus jeunes et quelques recrues forment, autour de lui, un cercle d'auditeurs attentifs. Ils apprennent l'art de devenir de vrais légionnaires, tandis que dans le « salon privé » un piano mécanique joue des valses et des polkas.

Ce soir-là, le père Charles, très en verve, raconte qu'il a examiné ses hommes, un par un, et qu'il les a jugés et classés.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 450.

Et c'est cet examen qui vaut à certains le titre de gentlemen! Et ce titre fait sourire les deux autres sergents. Le père Charles le remarque et ricane :

— Vous autres qui avez tout du ballot! — et quand il appelle quelqu'un ballot, cela signifie : « au lieu de charrier, vous agiriez mieux en m'écoutant » — oui du ballot! — reprend-il, — vous ne me comprenez pas! Le gentleman est le vrai aristocrate! C'est l'homme qui, sorti de la bourgeoisie, n'en a ni la mesquinerie, ni les vices, ni l'égoïsme, ni l'hypocrisie! C'est l'homme qui a conscience de ses devoirs, le culte de l'honneur! Voilà, tas de ballots! ce que c'est qu'un gentleman!

Il croise ses bras sur la table, et, regardant ses poulains bien en face :

— J'ai vu avec quel scrupule vous remplissez vos devoirs de soldats, sans vous plaindre... vous qui devez avoir des domestiques, une cave, des chevaux!

Il ne tient aucun compte des protestations qui lui sont adressées et continue, de plus en plus exalté et enchanté par son éloquence :

— Plus tard, après la guerre, vous vous souviendrez de moi! Vous, vous direz : « Un vieux lascar d'Afrique nous a jugés au premier coup d'œil! » Moi, j'aurai repris ma vie d'aventures! Vous vous serez dans vos châteaux...

— Après la guerre, sergent, — interrompt Grant, — vous viendrez chez moi, vous verrez..

— Allons donc! Allons donc! Après la guerre, — continue-t-il d'une voix vibrante, — si je viens sonner aux grilles dorées de vos manoirs, vous crierez : « Arrière, rustre! Sus au manant! Soldat de fortune! Routier! Arrière! » Et vous enverrez vos laquais armés de bâtons, et vous me lancerez dans les jambes vos meutes habituées à chasser le chevreuil et le cerf... Peut-être me ferez-vous apporter, par votre valetaille chamarrée une bouteille de vin! oh! que le vin soit bon! — s'écrie-t-il dans un grand éclat de rire. — Je suis gourmet! connaisseur en vin : connaisseur en hommes! Et s'il fait trop froid, si la neige tombe, — poursuit-il dans un nouvel élan de lyrisme, — vous ferez venir le vagabond. Vous lui permettrez de se réchauffer, un instant, devant vos cheminées monumentales où brûlent des troncs d'arbres! Vous direz à vos fils, héritiers de vos domaines et de vos fortunes : « Voilà

où conduisent les passions désordonnées »... Mais alors vous vous attendrirez ! — et le sergent s'attendrissait lui-même à l'évocation de cette scène, — en vous rappelant que vous, le riche, et moi, le pauvre, nous avons combattu, côte à côte, dans les armées de la République !

Il hurle les derniers mots de cette phrase ; on applaudit, le piano mécanique joue la Marseillaise. Le père Charles parle, alors, avec une abondance magnifique et amusante de la Révolution et de la prise de la Bastille, de Hoche et de Marceau, enfants du peuple comme lui ; il cite des vers des *Châtiments*, et ceux d'un poème écrit par un commandant de Légion, à la mémoire de ses hommes dont les noms sont gravés sur la porte d'une ville chinoise :

Dormez dans la grandeur de votre sacrifice...

Il célèbre l'héroïsme de son régiment, vante les résultats de la discipline, et s'interrompt par ce cri :

— Voilà des braves !

Ses mains se tendent vers deux nouveaux arrivants qui s'attablent près de lui : Wessman et Poiret. Ils appartiennent à un bataillon entraîné et qui attend d'un moment à l'autre son ordre de départ. Grant se fit reconnaître.

— Elle est bien bonne ! — s'écrie Poiret. — T'es le mec du cours Saint-Louis ! On t'avaient pris, Wessman et moi, pour un journaliste qui voulait nous faire jaspiner ! et v'là que t'es un vrai poteau !... et qu'on se retrouve avec le père Charles, ce qui, pour être une recommandation, est une recommandation, t'sais, mon vieux !

Ils avaient été en colonne, ensemble, à la compagnie montée, au Maroc. C'était le bon temps. Ils prévoyaient que la campagne en Europe, « ça ne serait pas le rêve » !

Grant commençait à se sentir mal à l'aise au milieu de tous ces étrangers. Aucune camaraderie réelle n'était possible. Espagnols, Grecs, Russes, vivaient volontiers entre eux, soit par timidité, soit par méfiance. Ils échangeaient leurs pensées, leurs plaisanteries dans leur langue natale. Leurs groupes étaient très fermés. La solitude de Grant devint extrême. Il essaya de se faire naturaliser afin d'entrer dans un régiment régulier, mais les naturalisations, étaient — paraît-il — supprimées jusqu'à la fin de la guerre. On le nomma chef d'escouade.

Mais il tomba sur des Espagnols du Maroc et sur les hommes de la 8e ! Il s'aperçut bien vite qu'il n'en obtiendrait rien ; qu'il fallait pour mater des gaillards de cette espèce des gradés qui, comme le caporal Saigne ou le sergent Charles, possédaient l'autorité que donnent 15 ans de service et l'habitude de discipliner des unités composées d'individus de races différentes. Richard fut moins heureux que Martinoff, placé à la tête d'une escouades de Slaves qu'il avait amenés de Paris, et sur lesquels il exerçait de l'influence ; qu'Altwig qui fut investi des fonctions du caporal-fourrier, attaché au capitaine-major.

Grant n'eut d'autres amis que les sergents français. Il s'était pris pour eux d'une affection très vive. Des êtres bien particuliers que ces sous-officiers d'Afrique ! Impitoyables sur les questions de discipline, criant, tempêtant, sacrant et menaçant, pour la moindre peccadille, du poteau d'exécution et du conseil de guerre, la bêtise ou l'imprévu d'une réplique les désarmaient. En dehors du service, ils se montraient bons garçons et de cœur excellent. Que de fois n'appelaient-ils pas, à l'écart, des hommes de mauvaise volonté ou d'intelligence épaisse pour exposer aux premiers les dangers de leur conduite et pour expliquer aux autres ce qu'ils n'entendaient pas ! Un des côtés les plus attachants de leur caractère était le respect qu'ils vouaient aux plus braves de leurs officiers, la simplicité avec laquelle ils appréciaient toute espèce de supériorité ; mais il ne fallait pas que l'on mésestimât celle qu'ils avaient acquise eux-mêmes : course, adresse au tir, saut en longueur ou en hauteur, goinfrerie et beuverie, chance à la manille, et surtout don-juanisme ! Sur ce chapitre, un volume serait nécessaire pour raconter les exploits d'un seul d'entre eux. Certains, engagés à 18 ans, avaient gagné leurs galons en campagne ; beaucoup avaient été rétrogradés ; et le motif de leur malheur était, le plus souvent : *The lamentable Thirst that was at the beginning of first causes*, comme dit le Mulvaney de Kipling.

Cependant, deux compagnies du 118e territorial vinrent cantonner au château des Papes. On les installa dans la chapelle de l'Infirmerie qui fut alors transportée, avec le bureau du Colonel et le Poste de Police, au Conservatoire : ancien hôtel de la Monnaie.

D'excellents rapports s'établirent entre Territoriaux et Lé-

gionnaires. Ils se rencontraient, quand il ne pleuvait pas, dans l'enclos des cuisines, aux heures des repas. Ils comparaient leur menu ; échangeaient, souvent, des morceaux de bœuf contre des morceaux de porc ; des haricots contre des pommes de terre ; quand il y avait du vin de rabiot, on se le partageait. Les territoriaux — tous du midi — étaient étonnés de se trouver, ainsi, en compagnie d'étrangers. Ils interrogeaient ceux qui parlaient français sur leur pays, leur famille et leur métier. La haute taille des Russes et des Scandinaves les enthousiasmait :

— Pour être des gaillards, c'est des gaillards !

Ils disaient des Espagnols :

— Ils sont petits, mais ils sont secs et bons !

En écoutant les Belges narrer les malheurs de leur patrie, ils hochaient la tête, s'attristaient :

— Les pauvres !

Tous, d'ailleurs, devaient se retrouver, peu après, aux tranchées, en Champagne.

*

Une légère entorse nécessita l'envoi de Grant à l'infirmerie. Il y entra sans déplaisir, se promettant de faire plus ample connaissance avec Max Gourfinkel.

Il y avait, à l'infirmerie, deux scribes grecs : un Cypriote et un Athénien. Le Cypriote appartenait à la police secrète du Caire ; l'Athénien était agent d'assurances. En qualité de compatriotes, ils se haïssaient férocement, ne se parlaient que pour le service, et encore ne pouvaient-ils s'empêcher de se traiter mutuellement de : « sale Grec » !... Suivaient des injures proférées dans leur langue natale, et qu'il est impossible de traduire.

Le personnel était sous les ordres d'un Russe, Pierre Mitelman, sorti de pied en cap d'un roman de Dostoïevsky ; cheveux noirs, rejetés en arrière et découvrant un front haut, large, bombé, sous lequel brillaient, durcis par des sourcils droits, toujours froncés, des yeux gris, inquiets, extrêmement mobiles. Un collier de barbe, des moustaches tombantes, des joues pâles et creuses achevaient de donner à sa face un air inspiré. Il parlait peu, soignait les malades avec passion. Certains de ses compatriotes le considéraient comme leur chef

spirituel. Il les avait poussés à s'engager, et se tenait pour responsable de tout ce qui pouvait leur arriver. Il leur appartenait. Il avait mené l'existence de l'étudiant pauvre. Les événements de sa vie remarquable l'avaient contraint à quitter la Russie qu'il voulait libre. Il était, au moment de la mobilisation, docteur en droit, pharmacien breveté des facultés de Paris et commençait ses études de médecine.

Un jour, un de ses camarades lui demanda de traduire un diplôme sur lequel étaient énumérés tous les titres du Tzar. L'hilarité qu'excita, chez lui, cette lecture scandalisa, au plus haut point, Max Gourfinkel, qui déclara solennellement :

— L'Empereur a promis la liberté aux Polonais et aux Israélites. Je le vénère !

— Des mots... des mots, — protesta Mitelman. — Etudiez votre histoire !

— Je l'ai étudiée. Et je dis : *Boje Tsaria khrani!* comme un simple moujick. — La conversation se continua en russe. Max dit, alors, en désignant les autres infirmiers : — Nous ne sommes pas polis, ces Messieurs ne comprennent pas !

— Vous êtes un rêveur, Gourf !

— Certainement, Monsieur Pierre Mitelman, puisque avant d'être étudiant en médecine, je suis romancier et poète !

A ce mot de poète, un homme se leva d'un lit sur lequel il était allongé, tout habillé. Dégingandé, le front à demi dénudé, le teint rose, le nez retroussé sur une moustache mal venue, l'ovale de la face encadrée par une barbe dure et clairsemée, il s'avança, d'une seule pièce, lentement, les lèvres pincées et ses petits yeux bleus démesurément ouverts par la stupeur.

— Si vous êtes poète, — fit-il d'une petite voix hachée et douce aux intonations anglaises et saxonnes, — il faudra nous réciter une petite poésie ! Ce sera très gentil. J'aime beaucoup les petites poésies. J'ai un nom très poétique : Lindskoc ! Cela signifie : « le tilleul des rossignols » !

Max le regarda ; puis :

— Vous êtes chauve, M. Lindskoc !

— Parce que je suis très intelligent ! Et n'est-ce pas pour imiter *mon* calvitie que vous passez votre tête au rasoir, Monsieur Max Gourfinkel ?

— Non, Monsieur Harald, c'est pour l'éviter !

— Oh ! très bien... Merci... Maintenant je vais aller me promener. N'oubliez pas la petite poésie !

Harald Lindskoc était un docteur suédois, spécialisé les massages. Il ne l'avait pas dit, au régiment, par crainte d'avoir à exercer ses talents sur des hommes. Quelques années auparavant, en massant une Américaine, il s'était amouraché d'elle, et l'avait épousée. Mais elle s'était révélée d'une jalousie telle qu'il avait dû la quitter. Comme elle parvenait toujours à le relancer, il s'était engagé dans la *Légion*, affirmait-il avec une bouffonnerie savoureuse, afin de la dépister une fois pour toutes. Gourfinkel, qui ne lui pardonnait pas d'avoir attiré l'attention de ses camarades sur sa tête rasée, lui dit :

— Comment avez-vous pu inspirer une telle passion ?

— Mais tout naturellement, Monsieur ! Je suis très beau dans la vie civile. Je laisse pousser mes cheveux et les arrange de telle sorte que je dissimule fort bien ma calvitie, dont vous avez horreur, savez-vous ! Par contre, je rase *mon* barbe et *mon* moustache... Je me fais habiller à Londres, c'est beaucoup mieux... et quand j'entre au café de Paris ou chez Maxim, avec mon frac impeccable, un cigare à la bouche, le teint rouge et le monocle à l'œil, on murmure : « Voilà un noble lord ! » Et je n'ai plus rien d'un lord, aujourd'hui, n'est-ce pas, Monsieur Max !

— Absolument rien, Monsieur Harald !

— Tant mieux ! *Mon* femme ne me reconnaîtra pas, si elle me rencontre.

Tout ce monde était terrorisé par le médecin-chef; charpente osseuse, figure intelligente, traits émaciés par quinze ans de colonies. Il en avait rapporté une santé délabrée : ce dont il souffrait fort lui-même; et une nervosité extrême : ce dont souffraient infiniment les autres. La fréquentation exclusive des troupes coloniales lui avait, en outre, permis de simplifier ses idées médicales. Pour lui, une bonne marche guérissait les rhumatismes; le cuir des brodequins possédait des vertus spéciales pour cicatriser les blessures des pieds; etc...

Quand les docteurs de réserve qu'il avait sous ses ordres ordonnaient des remèdes autres que l'ipéca, le sulfate de soude, le bismuth ou la pilule d'opium, il s'écriait, hors de lui : « C'est de la médecine civile ! Vous n'êtes pas là pour

soigner, mais pour conserver des effectifs ! » — Il était, avec cela, très habile chirurgien. Quand son personnel d'infirmiers fut au complet, il le rassembla :

— Il n'y a pas d'infirmiers, ici ! Il n'y a que des Légionnaires ! Vous n'êtes que des Légionnaires ! Chacun de vous est affecté à une compagnie, à une escouade. Vous irez aux marches, aux exercices, au tir ! A vos devoirs de soldats s'ajouteront vos devoirs d'infirmiers. Ce ne sera pas une sinécure. Vous aurez du travail. Comptez sur moi !

Il tint parole. Il exigea que les portes, les vitres et les boiseries des fenêtres, les carreaux du parquet des salles (6 salles, 75 lits) fussent d'une propreté parfaite, à toute heure du jour : ce qui était logique. Mais on n'avait rien pour nettoyer, ni balais, ni torchons, ni seaux... il fallait se débrouiller ! Et on se débrouilla en achetant le tout, au bazar, en secret.

Un après-midi, le major est appelé auprès d'un malade. Le major entre dans la chambre, se précipite vers une fenêtre, pose son doigt sur la vitre, remarque à son extrémité des traces de poussière, s'écrie :

— Cette fenêtre n'a pas été frottée !

Il redescend, furieux, oublie le malade, annonce à ses hommes que, dorénavant, chaque carreau de propreté suspecte représentera un jour de prison.

Il pénétra, alors, dans la pharmacie où, dans un coin, Ignace tremblait de tous ses membres.

— La porte de votre boutique est sale. Elle est même dégoûtante !

— Je l'ai lavée, Monsieur le Major !

— Vous mentez !

— Je vous donne ma parole d'honneur...

— Que voulez-vous donc que j'en foute, de votre parole d'honneur ! En tenue, et venez !

Ignace crut sa dernière heure venue. Il obéit, murmurant : « Je suis perdu ! C'est la fin ! » Sur la place, le Major monta à cheval :

— Suivez-moi !

Ignace suivit, au pas d'abord. Puis le major mit son cheval au trot. Ignace suivit au pas de gymnastique. Le major entra dans un magasin, lança la bride de son cheval à Ignace, res-

sortit avec des paquets dont il chargea le malheureux qui reprit sa course, au pas de gymnastique, les bras embarrassés, suant et haletant.

Une heure après il était de retour, mort de fatigue. Il raconta son raid à travers la ville, et conclut :

— Au lieu de me remercier, de s'excuser de m'avoir fait courir comme un dératé et porter des paquets comme un larbin, savez-vous ce que m'a dit le major ? Non ! Il m'a dit : « Vous avez tenu mon cheval comme un cochon ! »

Evidemment pour un élève de Bergson !....

Il acheta, le soir même, du savon noir pour nettoyer la porte de sa pharmacie. Il en usa tant et si bien qu'il en enleva la peinture. Il s'écria, une fois encore : « Je suis perdu ! »... Il se procura, chez un quincailler, une plaque en émail blanc, sur laquelle se lisait en belles lettres noires : « Pharmacie », et la vissa contre la tache faite par le savon noir.

— Heureusement, heureusement, mon cher, — dit Lindskoc, — que la tache est au milieu du panneau ! Sans cela vous étiez perdu !

— Ne plaisantez pas ! — supplia Ignace. — Ma situation est tragique ! De jour en jour plus tragique !

Il acheta, clandestinement encore, une brosse à parquet, un frottoir, des balais, des torchons pour « fourbir sa boutique », et il acheta aussi des médicaments, pour n'avoir rien à demander au major. Ce dernier parti, il retrouvait son intelligence, discutait, avec passion, très à son aise dans un monde qui n'avait que de très lointains rapports avec le monde militaire ; le nombre et la diversité des citations qui appuyaient ses moindres arguments dénotaient son immense lecture ; sa courtoisie dans la dispute était extrême, et son respect et sa terreur des galons demeuraient tels, qu'il saluait militairement et s'excusait, quand il était en contradiction avec le médecin auxiliaire Chazal, jeune docteur de 25 ans, ex-interne des hôpitaux de Lyon, surpris d'abord, puis très amusé de se trouver incorporé à la Légion. Il venait, chaque après-midi, causer une heure ou deux, de médecine ou de philosophie, avec Mitleman, Gourfinkel et Lindskoc.

CHAPITRE V

Le Commandant. — L'Esprit de corps. — Les Compagnies et leurs capitaines. — Russes et Provençales.

Les hommes se sentaient bien tenus par leurs officiers, bien en main. Le premier soin du commandant fut de réorganiser le bataillon. Son expérience lui avait prouvé qu'il était mauvais de grouper les hommes par nationalité. Aussi ne voulut-il pas de compagnies formées uniquement d'Espagnols ou de Russes, mais des compagnies formées d'un nombre à peu près égal de Russes et d'Espagnols, parmi lesquels, pour donner du liant, furent incorporés d'anciens légionnaires.

Son bataillon ainsi constitué, il le rassembla au champ de tir et le passa en revue. Remarquant que les visages rasés était en majorité, il s'écria :

— Je veux que mes Légionnaires gardent leurs moustaches. Les visages sans poils ne sont pas admis à la Légion. Nous les appelons : « les têtes de veau » ! Donc, à partir d'aujourd'hui, défense de se raser. Vous ne devez pas plus vous raser physiquement que moralement ! D'ici huit jours, je veux voir des lèvres poilues, c'est la mode à la Légion !

Puis, on lut au rapport : « Les hommes vont recevoir leur ceinture, c'est le signe distinctif de la Légion, il sera porté avec honneur ! » — Suivait l'énumération des peines encourues par ceux qui perdraient, détérioreraient ou vendraient leur ceinture.

On redevient enfant au bataillon. Exhiber sur sa capote un indice qui les différencie d'avec l'infanterie constitue pour tous un événement de la plus haute importance. Les anciens enseignent aux jeunes l'art de porter la ceinture avec le chic traditionnel. Le dernier tour, légèrement renversé dans le dos, doit se terminer sur le côté droit, par un pli en diagonale. Cette ceinture autour de la taille transforme ces fantassins en Légionnaires.

Entendre, chaque fois que s'en offrait l'occasion, le commandant, les officiers et les sous-officiers déclarer : « A la *Légion* on fait ceci..., à la *Légion* on fait cela..., à la *Légion* on a l'habitude de... », les hommes finirent par croire que la *Légion* était une arme bien à part. Et quand à la « clique » des tambours et clairons fut ajoutée, toujours selon les usages

de la *Légion*, une fanfare de fifres, aucun doute ne pouvait subsister, la *Légion* était bien la *Légion* et avait son existence propre. D'ailleurs, c'est grâce à ces petits détails que naît et se développe cette chose admirable : l'esprit de corps. C'est une discipline secrète qui renforce la discipline officielle. Elle s'adresse non pas au sentiment du devoir, à la crainte des punitions, mais à l'amour-propre et à la fierté. C'est un ensemble de traditions plus efficace que le plus inflexible règlement, une loi d'orgueil, une convention tacite et pour ainsi dire un uniforme moral. Nulle part, comme à la *Légion*, — uniquement parce que le recrutement de cette arme est des plus curieux, — l'esprit de corps n'est aussi vif.

C'est grâce à lui que des individus d'un caractère aussi différent que des Slaves et des Espagnols, des Polonais et des Scandinaves peuvent être réunis en un tout homogène et vivre en bonne intelligence ; que, dans l'espace d'un mois, furent métamorphosés en légionnaires des jeunes gens qui, jusqu'alors, n'avaient jamais tenu un fusil.

Mais cet esprit de corps, il fallait savoir l'exciter. Et la maîtrise, l'énergie que montra le commandant Muller dans cette tâche lui valut, dès le premier jour, et spontanément, l'attachement de ses légionnaires. Quand il rassembla son bataillon, au champ de tir, monté sur son pur sang blanc et qu'admiraient, depuis longtemps déjà, les Cosaques, il produisit une impression magnifique. Sa façon d'interroger les hommes, le son de sa voix dénotaient un chef. Le discours qu'il prononça, à propos des moustaches fit sourire et prouva qu'il était brave homme. L'excellence de son cœur, la netteté de son autorité se révélèrent, peu à peu, par des faits, en campagne. Commander un bataillon de volontaires étrangers parmi lesquels — il s'était renseigné et s'en était rendu compte — se trouvaient des gens remarquables et d'honneur exige des qualités rares : il les possédait toutes. Il savait parler aux Russes comme aux Espagnols, et se faire parfaitement entendre. Les légionnaires étaient bien à lui. On ne disait pas le bataillon D, mais le bataillon Muller. « Je suis têtu comme un Alsacien », déclarait-il volontiers. Et il portait sur sa face ronde, coupée par une flottante moustache brune, les signes de la volonté : front massif, sourcils droits, nez fort, menton relevé, maxillaires saillants, lèvres minces serrées sur la cigarette. Il était de taille

moyenne, trapu mais agile, imposant à cheval et de tenue très simple.

Cependant, malgré la discipline uniforme, les compagnies prenaient, chacune leur personnalité.

La D¹ est la compagnie modèle. Le capitaine de Cellery d'Allens la commande. Il est avec ses subordonnés d'une correction attachante et d'une grande indulgence pour ses hommes, qui s'aperçoivent vite que le capitaine s'occupe d'eux. Au magasin de la D¹, il y a, en abondance, des capotes, des chemises et des brodequins. La paille des chambrées se renouvelle souvent. De vrais cuisiniers font la cuisine. Le capitaine voit tout; il s'intéresse à tout : à la santé de ses légionnaires, comme à leur bien-être et à leur moral.

La D² est la « compagnie électrique ». Quand les autres compagnies font une marche de 30 kilom., la D² s'en appuie 35, dans le même laps de temps; quand les autres compagnies font du pas de gymnastique pendant une heure et sans armes, la D² court avec l'équipement complet. On grogne, mais on est fier de supporter un tel entraînement. Le capitaine Junot exerce une sorte de fascination. Ce n'est pas un père pour ses hommes, comme le capitaine d'Allens, c'est leur compagnon d'armes. Il est aussi élégant et agréablement tourné qu'un homme peut l'être : un joli visage, mais dédaigneux et hautain d'expression, courtes moustaches retroussées sur les lèvres; voix douce, mais sèche et vibrante dans le commandement. Pour plaire au capitaine, il s'agit de ne pas traîner en route : il a horreur des « canards » ; de ne pas souffler en remontant son sac, tous les 50 mètres ; de grouper ses balles dans la cible; d'être sportif et propre.

— Junot? — dit de lui un vieux d'Afrique, — je le connais! C'est le tonnerre de Dieu! Il est riche comme Crésus, et il n'aime que la guerre, le danger, l'aventure : un soldat, un point c'est tout! Il s'est battu partout où on s'est battu. Comme cavalier, c'est le premier de l'armée française. Comme tireur, il tue, avec son revolver, un pigeon au vol et troue une pièce de deux sous à 40 mètres. Et brave avec ça! Avec lui, c'est un plaisir d'y aller! Mais faudra pas avoir peur de se faire casser la gueule! Lui? Il s'en fout; il est blindé : il passe à travers!

La D³ est la compagnie heureuse : celle où l'on ne s'en fait

pas. Le capitaine Sauval, colosse au teint rose et aux cheveux blancs, est un colonial. Il a comme sergents des coloniaux : ils savent qu'il est dans l'intérêt de tous que « ça marche bien »... et ça marche merveilleusement. Le capitaine parle couramment espagnol et quelque peu russe. Il interroge les hommes en leur langue : ce qui leur donne confiance. Il ne leur demande pas l'impossible : il est certain de l'obtenir, en temps voulu.

La D⁴ est la réplique de la D¹. Son chef, le capitaine de Sampigny, est, comme le capitaine d'Allens, un officier gentilhomme. Une grande partie de sa carrière s'est écoulée en Afrique. Certains le connaissent, comme ils connaissent le commandant Muller, le capitaine Junot et le capitaine Sauval.

— Sampigny ? — affirment-ils, — c'est le chic type ! Pour la tactique, pour la manœuvre, il est un peu là ! — Et le ton de ce jugement, le geste qui le souligne signifient que le capitaine est le « chic type » d'abord à cause de son courage et de sa justice ; ensuite parce qu'aux yeux des légionnairess, on aspect physique dénote bien un chef : muscles et nerfs ; tête d'aigle : nez busqué, aux yeux rapprochés, fixes et noirs.

— Si nos officiers ne se trompent pas en matière d'hommes, rapport à ce qu'ils en ont commandé de tous les pays, nous autres, les hommes, nous ne nous trompons pas, non plus, en matière d'officiers. Nous pouvons nous juger les uns les autres : on est gens de même métier !

Et c'est précisement parce qu'ils étaient gens de même métier que les officiers, secondés par leurs sergents et leurs caporaux, firent sortir, avec une rapidité merveilleuse, de la horde des premiers jours qui grouillait dans le château des Papes, le beau bataillon alerte que les Avignonnais voyaient défiler dans leurs rues, au son des tambours, des clairons et des fifres.

Les Avignonnais avaient fini par aimer sincèrement les légionnaires. Leur tenue était, d'ailleurs, parfaite : pas de scandales ; pas de rixes ; pas de scènes d'ivrognerie. Les Russes, en majorité dans le bataillon, étaient des garçons calmes. Les plus riches d'entre eux avaient fait venir leur femme ou leur maîtresse et dépensaient de l'argent. Les moins fortunés, au lieu de s'abrutir dans les cafés ou les maisons publiques, visitaient la banlieue, s'arrêtaient dans les fermes. Le diman-

che, les femmes leur préparaient á déjeuner ou à goûter. Ils parlaient de leur patrie et de leur famille; certains chantaient des chants très tristes et très doux. Ils se sentaient heureux chez ces paysans de Provence. Les bûches de chêne et d'olivier brûlaient dans la cheminée, car il commençait à faire froid. Pendant que Boldéroff et Artémoff, deux cosaques, confectionnaient des plats de leur pays, Mittelman interrogeait ses vieux sur les conditions de leur existence, sur les impôts, sur les revenus de la terre, sur leurs idées politiques, sur le bonheur et le bien-être dont ils jouissaient. Il comparait leur sort à celui des paysans russes. Ce qu'il disait de leur misère stupéfiait les libres cultivateurs de Provence.

Plus tard, en campagne, les jeunes Avignonnaises n'oublièrent pas leurs grands amis slaves. Elles leur écrivirent régulièrement; et, régulièrement aussi, leur envoyèrent des vêtements de laine qu'elles tricotaient elles-mêmes, et toute sorte de choses bonnes à manger.

Ces petites Provençales sauront-elles jamais ce qu'elles ont été pour ces exilés? Pendant des mois, tant que les communications avec la Russie furent impossibles, ils ne reçurent ni d'autres colis ni d'autres lettres que les leurs.

N'est-ce pas, volontaires russes de 1914, n'est-ce pas que cette tendresse fut pour vous un vrai réconfort? Comme ces âmes simples avaient bien su comprendre vos âmes simples! Elles vous auront pleuré aussi douloureusement que leurs frères, dont elles vous entretenaient, parfois, ô vous qui vous étiez assis autour de leur table et aviez bu le vin de leur vigne, si gaîment! Vous qui dormez, là-haut, sous les cailloux des *Ouvrages blancs*, dans les champs de la *Targette* et de Neuville-Saint-Vaast!

CHAPITRE VI

Marches de nuit. — Discussions. — Le concert interdit. — Les réfugiés. — Champagne d'honneur.

Grant avait apprivoisé Gourfinkel. Pendant les longues marches de nuit, ils parlaient de philosophie, de littérature et des choses qui avaient été les leurs. Grant était séduit par l'âme délicieuse de son camarade et par le haut ton de son esprit.

— En Russie, je serais officier. Ici, je suis un soldat, un

légionnaire, assimilé à un étranger. Mais j'irai jusqu'au bout sans me plaindre! Quand je suis trop triste, je songe à mon père dont je suis le disciple. Je pense à mes livres... J'achève, dans ma cervelle, *les Raisons de la morale nouvelle*. Je vis dans un monde que nulle ombre ne touche. Je suis le monarque de mes idées! Quand je m'ennuie, je me raconte les péripéties de mon roman d'aventures philosophiques : *Pour sauver Angélica!...* Le diable en est le héros. J'ai de ce personnage une conception qui vous amusera!

Et comme Grant lui certifiait que la vie de soldat lui serait de quelque profit, il déclarait :

— Les hommes n'ont rien à m'apprendre. Quand j'ai besoin d'un type, pour m'exprimer, je le crée. Ne me parlez pas de l'expérience. C'est un trésor qui ne s'amasse que lentement. Quand la cassette est pleine, le soleil décline. Les artistes naissent avec la cassette pleine, près de leur oreiller. Nous n'avons qu'à l'ouvrir et à puiser à pleines mains...

Comme un *appuyez à droite...* ou un *rentrez dans le rang* suivi de jurons énergiques interrompait, souvent, ces entretiens, Max, qui bondissait à la moindre grossièreté, obéissait, reprenant :

— Enfin, le vin est tiré, il faut le boire!

Une nuit, il fut impossible de lui arracher une parole. Le nom de Dostoïevsky lui-même ne parvint pas à vaincre son mutisme.

— Qu'avez-vous, mon vieux Gourf? — interrogea Grant.

Et, après un long silence Max Gourfinkel murmura :

— Est-ce bien pour une idée que nous sommes là?

— Mais de quoi vous inquiétez-vous donc, mon pauvre Max?

— D'une idée!

Et il se replongea dans sa méditation.

Parfois, la noblesse des paysages ramenait dans sa mémoire des vers de Baudelaire et de Vigny qu'il vénérait :

— Je le comprends bien, aujourd'hui, — disait-il. — Je comprends ce qu'il entendait par la Religion de l'honneur!

La strophe de Banville :

Nourrice de héros, sainte aristocratie

portait son enthousiasme à l'extrême et suscitait, entre Mi-

telman et lui, d'amères disputes. Tous deux aimaient la Russie, mais pas de la même manière. Leur controverse se poursuivait, le soir, dans la chambrée. Lindskoc déclarait les discussions politiques intolérables, suppliait Gourfinkel de lui réciter, puisqu'il était poète, une jolie poésie, qu'il écouterait en fumant un excellent cigare. Exclus du cercle, le Cypriote et l'Athénien se traitaient de « sale Grec », de « voleur », d'« espion », etc...

Il se passait, dans les compagnies, des scènes comiques. Il y avait, à la légion, comme dans tous les régiments, des gradés qui semblaient avoir appris leur métier dans Courteline. Comme ils s'adressaient à des Russes, à des Espagnols et à des Scandinaves, la manière dont ces étrangers ne les comprenaient pas ajoutait une saveur très spéciale à ces petits drames quotidiens et pleins de bonne humeur.

Il était sérieusement question de départ. Le commandant voulut — selon la coutume de la légion — organiser un concert au profit des pauvres et des réfugiés belges. Ces malheureux traversaient fréquemment la ville. Lamentables cortèges d'enfants, de femmes et de vieillards que des chiens accompagnaient, parfois. Dans un de ces groupes, une fillette porte une cage où gît un oiseau mort. A ce spectacle, le bon sergent Charles s'écrie :

— Voilà ce que nous vengerons ! Voilà qui est digne de tout notre sang ! Saluons, mes enfants ! N'y aurait-il que cela à venger, c'est assez ! Et les bourgeois, dans leurs lits de plumes, entre leurs draps d'argent et d'or, — il se reprend : — entre leurs draps de fine toile, songeront-ils à ces exilés qui, ce soir, s'allongeront sur les dalles d'une église et n'auront pour se réchauffer que l'haleine de leurs chiens !

Puis, avisant un long jeune homme à lunettes qui trimballe deux valises, il éclate e rire et ajoute :

— Celui-là, par exemple, il a tout du ballot !

Le concert promettait d'être très brillant. Il y avait, parmi es Russes, bon nombre d'artistes de profession. Ils devaient jouer du Borodine, du Rimsky-Korsakoff, et chanter des airs populaires. Les Espagnols fournissaient des danseurs et des guitaristes. Les Légionnaires montaient une farce célèbre au régiment. Les répétitions étaient commencées : un ordre inter-

dit la fête. Ce fut un désappointement : mais il fallut obéir.

En guise de dédommagement, on distribua aux hommes des cache-pantalons, gris de fer ; des morceaux de toile bleue destinés à recouvrir les boutons des capotes et les plaques des ceinturons. L'uniforme ainsi assombri est triste. Chacun reçut, en outre, une toile de tente et des piquets, des gamelles, des quarts et des bidons neufs.

L'ordre de départ arriva. Où allait-on? Du côté de Craonne, sans doute. Un bataillon de Légion avait déjà donné dans ces parages. La veille de la mise en marche, on apprit, au rapport, que les compagnies seraient dirigées sur Noisy-le-Sec. Autant dire Paris! La perspective de revoir Paris déchaîna un grand enthousiasme. Belle journée que celle où les courroies se bouclèrent autour des sacs complets!

Le soir, on offrit au commandant et aux officiers un champagne d'honneur. Les toasts échangés prouvèrent qu'officiers et Légionnaires pouvaient compter les uns sur les autres. Une escouade anglaise chanta :

For he is a good jolly fellow !

Des hurrahs furent poussés en l'honneur du commandant.

Soudain, les fanfares sonnèrent la retraite. Avec un parfait ensemble, comme à la manœuvre, les hommes se levèrent, saluèrent et sortirent. Une expression de contentement épanouit la face du commandant Muller : même en ce dernier soir, ses Légionnaires tenaient à être rentrés dans leurs compagnies pour l'appel.

DEUXIÈME PARTIE

AUX TRANCHÉES, EN CHAMPAGNE

CHAPITRE Ier

Cours d'histoire par un vieux soldat. — Le départ. — La Légion voyage. — Noisy-le-Sec. — La salade du sergent. — Epernay. — Les champs de la Marne. — Les Boches et leur Empereur. — Les délices de Louvois. — Poker. — Séparation.

Dans un coin de la chambrée, à la D², les hommes défont leur couverture : c'est dommage, elles étaient si bien roulées autour des sacs! Mais il fait terriblement froid. Et puis, c'est

la dernière nuit tranquille : autant la passer bonne ! Une voix s'élève, au milieu d'un groupe : une voix sympathique, grasse, bien imbibée par le vin du départ. Et cette voix dit :

— Ous qu'on en est de la guerre ? Eh ben, je vas vous le dire, moi ! En deux mots, voilà : au début ça ne marchait pas ! Comme dit le sergent Charles, vous n'êtes tout de même pas assez ballots pour ne vous être pas aperçus que ça ne marchait pas du tout ! Avec la totalité de leurs forces... et il devait y avoir quelqu'un... les Boches attaquent. Pour foncer droit, et au plus court, sur Paris, que font-ils ? Ils violent la Belgique. Bande de vaches ! On les attend à Charleroi. Mais là, pas moyen de tenir : c'est la retraite et l'envahissement de la France. Les vaches ! Ils nous poussent jusque sous les murs de Paris... à Gonesse, quoi ! Mais je vas vous dire : ils croient nous pousser : ça s'appelle une retraite stratégique ! Une fois qu'on les a eu attirés là ous qu'on voulait les attirer, vlan ! on passe à la contre-attaque. Et cette contre-attaque-là, ça s'appelle la Marne ! Bandes de vaches : ils ont mis les cannes ! Et pour 100 kil. Là : arrêt, buffet ! Dame, on ne fait pas la retraite, la contre-attaque, sans fatigue ! Il faut se reformer, se reposer, amener du matériel : c'est ce qu'on fait depuis la victoire de Joffre !... Et maintenant, on est prêt ; on vient de siffler : « En voiture, on part ! » Et c'est pour un nouveau coup, comme la Marne ! On en sera ! Voilà où on en est de la guerre. En résumé, on part pour reprendre le truc de la Marne là ous qu'on l'a laissé. Ces bandes de vaches, on va les cueillir comme des fleurs, et les déposer, en bouquets, à Berlin !...

Et on chante ce nouveau chant de la Légion, composé par un volontaire de Bayonne :

Oui, c'est à Berlin,
Qu'on chantera la Marseillaise !

Les neuf dixièmes du bataillon pensent comme ce vieux soldat. Très restreint est le nombre de ceux que le mot de « tranchée », qui revient, depuis un mois déjà, dans les communiqués, a fait réfléchir, — et tant mieux ! Ils savent, ceux-là, que la guerre sera, selon la belle expression de Barrès, « une grande œuvre triste » !... Mais ils chantent encore plus haut que les autres, en disant au revoir aux camarades qui restent aux compagnies de dépôt :

C'est nous, la Légion,
Baïonnette au canon,
Qui venons combattre avec la France! etc...

★

Triste matin de novembre : ciel gris et bas ; des flocons de neige tourbillonnent et se fondent avant d'avoir touché le sol. De la neige, aux premiers jours de novembre, en Avignon, est chose plutôt rare.

Le Bataillon va au feu ! Malgré l'heure matinale et le froid et la neige, les tambours, les clairons et les fifres attirent la population aux fenêtres. On voit de jolis minois de jeunes femmes, encadrés par leurs cheveux coiffés pour la nuit. Mais notre marche est si noble, si excitante, qu'elles n'y résistent pas, les Avignonnaises : leur main font tourner l'espagnolette, la fenêtre s'ouvre; et ces femmes agitent des mouchoirs, envoient des baisers, saluent ceux qui partent, crient : « Vive la Légion ! »

Les rues sont presque désertes ; aussi remarque-t-on aisément un groupe de jeunes filles qui suit le bataillon: ce sont les filles de la campagne ; bras dessus bras dessous, entraînées par la marche héroïque, elles accompagnent, jusqu'à la gare, leurs grands amis, les volontaires russes, les frères de leurs frères! La neige tombe très épaisse ; quand le train s'ébranle, tout est blanc.

Adieu, bel Avignon!

On voyage, comme il convient, dans des wagons à bestiaux. Pas de paille. Entre les planches mal jointes du parquet monte un air glacé. On se réchauffera à Noisy-le-Sec ! Pour prendre patience, on mange, on boit, on chante, on fume — et tellement que, sous peine d'être asphyxié, il faut ouvrir un panneau du wagon. En attendant de se réchauffer à Noisy-le-Sec ou même à Paris, on se réchauffe avec de l'eau-de-vie, si bien que la provision, qui devait suffire au voyage, est épuisée à midi. Désespoir général ! Heureusement les ordres ne sont pas trop sévères ; les « dégourdis » arrivent à se faufiler sans difficulté dans les buffets et les buvettes des gares : gourdes et bidons sont bien vite remplis. Chaque fois qu'un homme a soif ou froid, il commande, en imitant la voix d'un sergent :

— Approvisionnez !

Et tous les quarts se tendent.

On remonte la rive gauche du Rhône : c'est la direction de Paris. Il règne dans les compartiments une grande gaîté. Quand le convoi traverse des champs, on hurle :

Si tu veux faire mon bonheur,
Marguerite, Marguerite...

Mais quand on entre dans une gare, où il est défendu de descendre, les hommes entonnent des chants patriotiques : les Russes, le *Boje Tsaria khrani ;* les Espagnols, leur *Chant Royal;* les autres, la *Marseillaise* ou le *Chant du départ*. Cela produit une clameur étrange et barbare.

Sur le quai, des voix demandent :

— Quel régiment ?

Des cris répondent :

— La Légion ! Les volontaires étrangers !

Et le train passe au milieu d'ovations qui font plaisir.

La nuit, le froid augmente, les chants cessent. Une lanterne éclaire le compartiment où Gourfinkel, accroupi dans un coin, bourre sa 15e pipe. Il a acheté un briquet à essence et parfumé son tabac avec de l'extrait de géranium. Il a, peu à peu, poussé sous lui des sacs qui le préservent du courant d'air glacé qui monte du parquet. Il neige toujours. On bat la semelle ; on installe les couvertures et les toiles de tente. Le fanal du wagon est allumé. La flamme de la bougie vacille et s'éteint : c'est l'obscurité. On a pensé à tout, sauf à emporter des bougies. Toutes les cinq minutes, Gourf allume son briquet. On ne sait plus où l'on est. Le brouillard empêche de lire le nom des stations. Noisy-le-Sec ne peut plus être bien loin, tout de même.

— Approvisionnez !

Le briquet de Gourf illumine la scène. Le train ralentit sa marche ; il gronde sur des plaques tournantes, dirait-on. Vivement, le panneau est tiré. Des rayons de projecteurs rayent le ciel noir : c'est Paris ! En l'honneur de Paris :

— Approvisionnez !

Le train va de plus en plus lentement. Il contourne Paris par la grande ceinture. La promenade dure deux heures. Enfin, Noisy-le-Sec !

Au coup de clairon, tout le monde saute à terre. Le com-

mandant va aux ordres. Des employés complaisants se chargent de faire remplir les bidons. Le commandant revient et demande deux hommes de corvée par escouade. Pourquoi faire, bon Dieu ! On rôde autour des groupes d'officiers dans l'espoir de surprendre un renseignement, mais ils ne savent rien et font du pas de gymnastique sur le quai. Voici les corvées de retour avec des bottes de paille sur les épaules. Les bottes sont distribuées : trois par compartiment. C'est bien, mais pas assez.

— Où est la paille ?

— Sous le hangar !

Les hommes se glissent vers l'endroit indiqué. Bientôt les wagons ont l'aspect de granges : de la paille jusqu'aux genoux !

— Faut pas s'en faire !

Le gouvernement offre le café chaud, le vin, les conserves et le pain ; les fonds particuliers fournissent le rhum, le jambon, la viande froide et les fruits. La certitude de passer une nuit en train acquise, on ne s'inquiète plus que d'une seule chose : la passer le plus confortablement et le plus gaîment possible. Au « garde à vous », chacun bondit dans son sleeping. Qui donc se rappelle qu'il a été, un moment, question de revoir Paris ? Personne, en vérité ! Les indigènes de Noisy-le-Sec ont bien acclamé le bataillon : les Légionnaires s'apprêtent à festoyer. Ce qu'ils ont pu acheter, pendant cette heure d'arrêt, est invraisemblable. Les gamins n'ont jamais vu de soldats payer aussi royalement les commissions. Dans son « dining-car » le sergent Charles confectionne un fourneau. Il s'est procuré une casserole qu'il a trouée avec sa baïonnette et suspendue au plafond du compartiment avec du fil de fer coupé le long de la voie ; du charbon qu'il a demandé au chauffeur d'une locomotive. Sur le feu, qu'un courant d'air savamment dirigé attise, le sergent prépare du vin chaud pour ses hommes ; ensuite, pour son usage personnel, il fait griller une côtelette de porc. Il sort, enfin, de sa musette une petite bouteille contenant de l'huile et du vinaigre, et de la salade !

— Comment vous êtes-vous arrangé, sergent ?

— Tas de ballots, j'aimerais mieux crever que de ne pas manger de la salade ! et quand un homme préférerait crever

plutôt que de ne pas manger de la salade, il en trouve... et l'assaisonnement avec! Qui en veut?

La distribution faite, il ne lui en reste plus que quelques feuilles. L'important, pour lui, était d'avoir de la salade! Peu d'hommes possèdent un cœur aussi généreux que le sergent Charles.

Le réchaud se balance, répandant un peu de chaleur sur les hommes qui dorment, enfouis sous la paille, comme des furets. Le clairon les réveille en sursaut. Ah! comme on dormait bien! Pas de doute, jusqu'au jour où on entrera à l'hôpital avec une balle dans la peau, on ne dormira plus aussi tranquillement.

Tout le monde en bas. Une grande gare, une grande ville : Epernay! On ne va pas plus loin; c'est officiel. Des trucs sur lesquels elles sont attachées, les voitures des trains de combat sont décrochées et garées contre un quai de débarquement. Il fait encore sombre, mais le jour qui s'annonce sera beau. Le bataillon ne quittera Epernay que dans deux heures. Les hommes se dispersent. Les employés leur apprennent que les fenêtres éclairées, à 200 m. de là, sont celles de cafés et de restaurants.

— Un café au lait, pain et beurre s'impose, — décrète le sergent Charles.

On eut aussi des croissants et des brioches, et, en outre, le temps de visiter la ville en fiacre, d'acheter du tabac et des pâtés, et de boire, au lever du soleil, tout en écoutant les habitants parler du passage des Boches, une bouteille de vin de champagne. Il est nécessaire de prendre des forces : tout fait prévoir une marche sérieuse.

Au jour, le bataillon se met en marche. Comme des convois de ravitaillement encombrent les routes, les compagnies s'arrêtent souvent. Pendant les haltes, les habitants des faubourgs interrogent les hommes. En apprenant que tous sont des volontaires étrangers, ils leur témoignent une grande sympathie, leur offrent des verres de vin et leur vendent, à bon compte, des saucissons et des fromages.

Les champs de bataille de la Marne!

Personne ne chante plus; personne ne rit; on regarde. Des voix passent sur ces campagnes transfigurées : tous les écoutent. Quel dialogue, échangé, à cet instant, entre ces

cœurs de soldats et ces tombes qui se montrent, au bord des fossés !

— On n'y va pas comme à la noce,— murmure un vieux,— mais crevant de haine ! Si on attaque, ce soir ou demain, y a pas, la Légion fera du bon boulot !

La certitude que le « coup de tampon qui les bousculera jusqu'à la frontière ne tardera pas à se déclencher » est ancrée dans tous les esprits.

A 4 h. de l'après-midi, les compagnies se disloquent devant un important village que la population civile n'a pas évacué. L'habitant est las d'héberger des troupes depuis trois mois ; aussi l'accueil n'est-il pas très chaleureux.

— Resterez-vous longtemps ?

Que répondre ?

Les gars de la Légion résolurent de séduire leurs hôtes et ils y réussirent. Le fumier disparut des cours des fermes ; chaque matin, les dalles furent lavées à grande eau ; des portes et des fenêtres délabrées furent réparées ; les troncs d'arbres fendus, coupés en bûches et disposés dans les hangars, en tas réguliers. Pas de maisons qui n'eût ses pensionnaires. Pas d'homme qui ne sût où aller boire une tasse de café, faire un civet de lapin ou rôtir un poulet. Grâce à la proximité d'Epernay et aux trains de ravitaillement, les victuailles abondaient : on en profita. La vie était dure ; marches de jour ; marches de nuit ; exercice en campagne, à travers les taillis de la forêt de Reims... Et tout cela dans la neige, et le plus souvent dans la boue ; mais une boue comme nul n'imaginait qu'il en pût exister ; une boue qui vous montait au-dessus de la cheville, compacte, glissante, rouge dans les sentiers silvestres et amalgamée avec les feuilles et les mousses pourries ; une boue couleur mastic sur les routes. Après ces marches, avec quel appétit n'avalait-on pas la soupe au choux bouillante, la salade au lard et autres succulents plats de Champagne qui s'ajoutaient à l'ordinaire !

Le poste de secours est installé à l'école des filles. Là, se réunissent, chaque soir, les Russes amis de Mitelman. Ils causent, pendant quelques instants, puis invariablement se met-

tent à chanter. Leurs chœurs à plusieurs voix sont tristes et donnent le cafard à Lindskoc, qui réclame des chansons de café concert. Une bougie ou deux éclairent la scène. Dehors, c'est le vent ou la neige ou la pluie. A 7 heures, les Russes regagnent leur domicile. On prépare la table de poker. Lindskoc joue comme si la fortune et sa destinée dépendaient d'un coup malheureux. Le médecin auxiliaire et Grant — nommé légionnaire-infirmier à la D² — scandalisent Mitelman par des histoires et des chansons d'étudiants.

— L'étudiant français, — décrète Gourfinkel, — songe à ses plaisirs et à sa situation ; l'étudiant russe songe à sauver le monde !

Allongé sur la paille, une barbe de trois jours autour des joues, le bonnet de police enfoncé jusqu'aux oreilles, la capote et les souliers recouverts par la glaise de la dernière marche, il monologue :

— Môa, j'aime le luxe, le luxe dans tout ce qu'il a d'ex... cellent ! de raffiné, de cruel ! Je voudrais vivre dans les ameublements décrits par Edgard Poe... Je ne rêve que vitraux, que tentures mordorées, velours noir, peaux de bêtes, statues de marbre blanc... livres rares ! Je voudrais, au milieu de splendeurs, mener l'existence d'un névropathe ! Oui, avoir une cervelle curieusement malade serait excellent ! Je me ferais servir par des esclaves, car il faut rétablir l'esclavage ! Des musiciens me donneraient des concerts ! Mais j'exclurais de mon répertoire Beethoven et Wagner... toute cette musique de sacristie de démons allemands ! J'écouterais les divines harmonies de Verdi, du divin, de l'incomparable Verdi, musicien des musiciens !

Quand on parvenait à lui imposer silence, il confectionnait, avec des épingles, une chaînette pour son briquet, ou taillait, dans du bois, les figures d'un jeu d'échecs. Il murmurait, de temps à autre :

— Le vin est tiré, il faut le boire !

Neuf heures ! Les pieds enveloppés par les molletières, la tête serrée par le passe-montagne, les mains gantées, chacun se glisse dans la toile de tente arrangée en sac de couchage. La respiration des hommes, le *croc, croc, croc* des souris qui grignotent les boules de pain, les cuirs des sacs et des équipements, troublent seuls le silence. De quart d'heure en quart

d'heure, l'horloge de l'église sonne. Le timbre de cette horloge rappelle étrangement à Grant celui de l'horloge du Lycée de Marseille, et, à tout prendre, il se trouve beaucoup plus heureux, sur la paille du cantonnement, que sur les bancs des classes.

On recevait peu de lettres. Celles que l'on écrivait arrivaient-elles ? Cependant pouvaient-elles se perdre avec une aussi belle adresse :

1er Etranger, 2e régt. de marche,
bataillon D,
division marocaine,
par B. C. M.

— Zouaves, Tirailleurs, Légion ! c'est classique ; ça fait le joint : ça colle !

Chaque dimanche, l'aumônier célébrait la messe. Catholiques et Protestants, Juifs et Orthodoxes se pressaient dans la petite église aux voûtes basses. Autour de l'église, le cimetière. Des tombes de Légionnaires — volontaires des autres bataillons — s'y dressaient. Au bas d'un mur, des croix alignées. Au-dessous des noms qu'elles portaient, se lisait la même date ; il y avait eu une affaire, ce jour-là, dans le secteur.

— C'est peut-être bien là qu'on est destiné à attendre le jour du jugement !

Là ou ailleurs, qu'importe ! L'endroit est triste et charmant. Des plantes, pieusement entretenues par les régiments qui se succèdent, décorent les tertres. Les Roses de Noël sont abondantes :

— Preuve que l'hiver sera doux, — affirme le fossoyeur.

— Dieu vous entende, brave homme !

Lettres et colis commencent à affluer. Rien n'a été perdu. Un bon point pour le service postal et pour le vaguemestre, le sergent Daladier, maire de Carpentras et professeur de rhétorique dans un Lycée de Lyon. La vie s'organise. On parle des fêtes de Noël. Où les passera-t-on ? Au cantonnement ou aux tranchées ? En attendant, on fait des projets ; on combine des menus ; on invite pour le Réveillon les bourgeois chez qui on loge, et qui se sont complètement dégelés. Une vieille fermière a un mot magnifique :

— Dame, — dit-elle,— [*censuré*] mais vous êtes bien plus drôles, bien plus débrouillards et complaisants !

Tout a une fin. Il est porté au rapport du 10 déc. que les compagnies D^1 et D^2 descendront aux tranchées le surlendemain ; qu'à la même date, les D^3 et D^4 changeront de cantonnement. Le désespoir accable Gourfinkel :

— Ce qui pouvait m'arriver de pire m'arrive, — dit-il à Grant. — Nous allons nous séparer. Mitelman et vous, partez, avec vos compagnies... moi avec la mienne ! Si la D^1 et la D^2 marchent toujours ensemble, nous ne nous verrons plus, pas même au repos !

— Allons faire nos sacs, mon vieux Gourf!

Des « renseignés » prétendaient que l'on partait pour la grande attaque : on les croyait.

— Faut pas s'en faire! On est quelques-uns qui boufferont la dinde de Noël à la table du bon Dieu!

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Camille Mallarmé : *La Casa Seca*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.— Pol Neveux : *La douce enfance de Thierry Seneuse*, A. Fayard, 3 fr. 50. — Joseph L'Hôpital : *Un clocher dans la plaine*, Ollendorff, 3 fr 50. — François de Nion : *Les Décombres*, E. Flammarion, 3 fr 50. — Maurice Vaucaire : *L'apprenti millionnaire*, « La Renaissance du Livre », 3 fr. 50. Olivier Maugars : *Le grand sphinx*, « La Vie politique et littéraire », 3 fr. 50.— H. Rosnet : *Tambour, professeur de civisme*, Berger-Levrault, 1 fr. 60.

La Casa Seca, par Camille Mallarmé. Cette *Maison sèche* abrite des âmes à jamais mortes pour le don d'enthousiasme, des âmes qui ont entre elles de perpétuels froissements de feuilles brûlées par l'été ou racornies par l'hiver. C'est tantôt la rudesse de l'orgueil mâle, tantôt les aspérités, les piquants des égoïsmes féminins, et la fleur sauvage qu'on enferme dans cette inhospitalière demeure s'y flétrit loin du soleil de la liberté, privée de l'eau salutaire d'une affection pure. Cette histoire est celle d'une pauvre fille séduite qu'on transplante de ses montagnes en une petite ville espagnole, très provinciale quoique d'une illustre contrée, une petite ville de *la Manche* où l'on a fait naître le chevalier de la *Triste figure*. L'auteur nous dit, dans ses *préliminaires*, que là : « justice, police, octrois, costumes, langage, types, réjouissances et rapines n'ont pas varié depuis l'époque de Le Sage, ni même de Cervantès, et si les chevaliers de l'Idéal restent aussi rares qu'autrefois, les Sancho Pança s'y rencontrent à chaque pas, balancés au trot paisible de leur grison, l'air endormi et l'œil malin. Par une contradiction décevante, au milieu de cette nature si recueillie et si vaste qu'elle devrait libérer l'esprit de toute servitude pour l'élever aux plus hautes méditations, le Manchego des villes possède une âme plate, superstitieuse et rapace, dont le mauvais renom deviendrait fâcheux pour la province, si les gens du peuple ne le rachetaient par l'élan de leur générosité. » Mais, n'en déplaise à la charmante jeune femme qui écrit ces lignes, l'Espagne, dans la province de la Manche ou ailleurs, n'est pas un pays plus fertile qu'un autre en cœur sec, en âme plate et en bourgeois rapace. J'ai toujours constaté que les plus beaux décors de la nature servaient de repoussoirs, si j'ose dire, aux plus vilains des singes humains. (A mon humble avis, il suffit même que n'importe quelle humanité apparaisse au milieu d'un

paysage pour qu'elle en détruise tout le charme.)La terre et l'eau sont fournis par la nature, ai je écrit quelque part, mais il n'appartient qu'à l'homme d'en faire de la boue, et pour cela il lui suffit de marcher !... La pauvre Candida représente un animal farouche d'une grande simplicité d'allures, très loyal quand on le traite loyalement, mais capable de tous les écarts dès qu'il s'aperçoit d'une erreur de geste de son dompteur. Il se livre au maître sans songer aux conditions à poser pour le don de sa liberté, puis il se reprend quand il a compris qu'il a fait un marché de dupe sans même avoir eu la ruse, si normale en somme, de marchander. Devenue la femme très légitime de Juan José Jimenez, elle aime d'amour fiévreux son frère, Francisco Jimenez, marié assez mal, lui aussi, à une femme froide et rusée. Candida, trompée une fois encore par un triste sire de cette même *Maison sèche*, où chacun semble fuir les situations normales, va rejoindre la mère *l'Expérience* dans la hutte où s'écoula son enfance de petite chèvre folle et elle y met au monde un fils, Salvador, qui pourrait maintenant suffire à son bonheur. Seulement, l'enfant des bourgeois doit revenir à la bourgeoisie, tôt ou tard, et Candida n'a pas tous les droits sur lui. Pour lui, elle consent à réintégrer le domicile conjugal et fatalement le fils de Francisco s'éprend de sa cousine, la fille de Nièves, qui est sa sœur. Un rival ivre de jalousie tue le fils de Candida le jour même de ses noces et ainsi la mère coupable « a payé sa dernière obole » avant d'entrer dans la maison de Dieu, autre *casa seca* qu'elle arrosera de ses pleurs de repentir.

Roman passionné, furieusement passionné, très espagnol par la rougeur du sang qui le colore, l'histoire de Candida est écrite, pour les scènes de passion, avec une brutalité masculine dont la force fait justement la pudeur. Les femmes, surtout de lettres, n'ont pas toujours cette netteté de la définition qui est la meilleure leçon de morale des gens consciencieux. L'homme, en sachant ce qu'il veut, ne s'attarde pas au vice de pensée de la description. Les femmes, par la réticence et les poses, le fameux *vague à l'âme*, donnent beaucoup trop à choisir. Mlle Camille Mallarmé est allée droit au but, sans s'effaroucher du mot, et elle a supprimé la miévrerie... parce que les médecins trop doux enveniment la plaie ! Toutes ces brutes se meuvent dans leurs amours comme dans leurs superstitions, à coups de poings et de dents. Si le sang coule, il arrive, assez souvent, qu'il purifie. De belles peintures, des décors grandioses surprennent agréablement le lecteur au cours de ce voyage en pays perdu. A noter le tableau de l'installation du printemps sur des landes incultes, au pied des sierras de la Manche. L'auteur du *Ressac*, livre couronné par l'Académie française, s'est enfin complètement dégagé de la profusion de détails que lui suggérait la richesse même de son intellectualité, et elle apparait maintenant tout à fait *maître* de son beau talent.

La douce enfance de Thierry Seneuse, par Pol Neveux. Il s'agit de la très noble ville de Reims, celle qu'on appelle à présent *la ville martyre*. Dans une évocation l'homme fait se rappelant son enfance et son adolescence, on nous la restitue tout entière, avec la majesté de sa cathédrale, la quiétude noire de ses petites rues, la richesse mystérieuse de ces nombreux celliers destinés à garder les crus de champagne de bon renom universel et qui protégèrent le sang des veines des citoyens, les plus pauvres comme les mieux rentés. Thierry Seneuse, observateur né, petit garçon mélancolique ayant ouvert les yeux sur les premiers problèmes du monde dès 1870, a déjà dans l'esprit cette réserve, cette certaine émotion muette qui fait les vrais écrivains. Il a pensé avant d'oser écrire et il n'aurait peut-être jamais rien publié, se laissant vivre en *amateur*, dilettante au milieu des trésors de sa ville natale, sans l'irruption du cher maître parisien venu à Reims pour y accomplir son satanique métier de tentateur. Il est douloureusement curieux de lire ce livre, suavement calme, dans les temps de troubles où nous sommes forcés de constater que nous ne connaîtrons jamais mieux nos grandes villes qu'en les pleurant, mais c'est encore le malheur qui attache le plus les enfants à leur mère. Le véritable amour se double par l'absence. Ce qui manquera désormais à la ville de Reims sera remplacé par une telle gloire...

Le Clocher dans la plaine, par Joseph l'Hôpital. Un bon curé timide va quêter pour le denier du culte chez des Normands, ses ouailles. Le Normand n'est ni donneur ni prêteur! Il a tant d'autres qualités. Et puis il sait ce que coûte le grain qu'il distribue à ses poules, c'est le bon grain dont parle l'Ecriture et qui ne mûrit pas sans les soins les plus minutieux. On éconduit le bon curé, car l'église est un salon dont on n'a pas besoin à la campagne : laisser le Bon Dieu se morfondre sous une housse, bien à l'ombre, durant qu'on travaille, rien de mieux pour lui prouver son respect. Mais le curé sème aussi de son côté. Il observe les nuages et le vent. Il connaît la formation des orages et comment s'éteint un foyer mal entretenu. Vienne l'heure de la tempête ou de l'incendie, on le trouvera prêt à toutes les bienveillances, parce qu'il sait que l'ivraie n'étouffe jamais complètement les grains utiles répandus en temps opportun. Chez les Huchecorne, chez les Langlois, on se chamaille et on se marie sans beaucoup de réflexion. Puis on finit par s'entendre après la souffrance qui est, chez tous les humains aussi bien que dans la nature, la normale formation de la vérité. Un clocher dans la plaine, c'est le signal des réconciliations. Après le tocsin avertisseur, les clochers sonnent le baptême. Les Allemands savent, du reste, que c'est là d'abord qu'il faut frapper le village. Donc, rien ne peut être plus utile ni d'ailleurs plus joli que le clocher dans la plaine.

Les Décombres, par François de Nion. Il s'agit de gens du

monde et du meilleur. Leur bêtise passe un peu l'imagination. Le duc de Lesdiguières qui se laisse ruiner, la mère, née Ledru, qui envoie des Fragonard à son homme d'affaires, un voleur assez naïf pour se tuer, et puis la jeune fille qui se marie sans amour, fait son voyage de noce avec la maîtresse de son mari, que celui-ci a bien soin de mettre dans le même train, Monsieur de Thiange, catholique et voltairien, jusqu'à la princesse annamite prise d'une crise d'hystérie sur l'autel de Diane, tous ces pauvres pantins sont secoués d'une danse de Saint-Guy peu banale. C'était le *tango* d'avant la guerre... Cela paraît bien vieux ; cependant une plénitude de bonheur, d'énergie, de vertu va jaillir de tous ces décombres. A une condition, c'est qu'on supprime les mains qui tirent les ficelles ou qu'on les arme de fouets solides !

L'Apprenti millionnaire, par Maurice Vaucaire. Un héros, poète montmartrois, ayant ramené un père américain à sa fille dans un état voisin de la gaîté inconsciente, soyons polis, voit la fortune lui sourire sous les traits de la jeune millionnaire. On le met à la banque Maxwell et Cie et il commence à perdre les notions du prix de la course au cachet. On assiste à un défilé vraiment amusant d'inventeurs, d'impresarios, de chanteurs comiques, d'acteurs pour théâtre à côté, de musiciens d'opérette pour l'Amérique et surtout d'hommes d'affaires sérieux qui ne songeait qu'à déplacer leurs capitaux et leur personne. Tout finit dans une apothéose de feux de bengale bon marché, auréole de la jeune millionnaire qui accepte son diseur de Montmartre comme celui de sa meilleure aventure. Après la paix on pourra tirer une revue de ce roman et la jouer en Amérique avec les cinq cent mille francs de décors réglementaires, à moins que la carte du sucre des Etats-Unis ne s'y oppose !

Le grand sphinx, par Olivier Maugars. Est-ce la montagne ou la femme fatale qu'il faut nommer ainsi ? Intrigue terriblement compliquée par l'hystérie d'une jeune fille amoureuse repoussée par un officier de marine trop pudique. (Ce genre-là est assez rare.) Il y a des drôlesses qu'on doit séduire, parce que c'est les réduire, sans doute. En tous les cas, il ne faut pas être assez simplement sentimental pour croire que la femme (fût-ce une fillette sans expérience) qui se faufile dans votre lit parce qu'elle a eu peur d'un chat en maraude vous pardonnera votre vertueuse froideur, et surtout il ne convient pas d'en faire la gardienne de vos enfants, sinon de votre femme légitime. Il y a un médecin endormeur et un docteur essayant des poisons. Ça tourne très mal. L'ami dévoué succombe à son dévouement, la jeune hystérique met le feu à une forêt où elle trouve une mort purificatrice et la jeune mère innocente meurt poitrinaire, alors qu'on aurait aimé à la voir goûter une vie désormais tranquille auprès d'un époux plus expérimenté, rendu clairvoyant par toutes

ces furieuses flammes. La morale de tout ceci, c'est qu'aussitôt qu'on nous parle, dans un salon, de séance d'hypnotisme ou de tout autre cérémonie scientifiquement ténébreuse, il faut ouvrir à la fois sa porte et ses fenêtres en donnant le choix au discoureur. Il y a aussi le canon du revolver sur la tempe... ça réveille immédiatement tout le monde occulte, lequel n'est pas très brave, j'en sais quelque chose !

Tambour, professeur de civisme, par H. Rosnet. Il est dit dans la préface de M. Edouard Petit : « Tambour, mon ami, de ton style savoureux « comique et privé » comme disait Montaigne, pousse les femmes et les enfants à faire la moisson et les vendanges. » Oui, seulement que Tambour, tout en poussant à la vendange, n'oublie pas la guerre à l'alcool et à tous les gouvernements qui se conservent... dans l'esprit de vin !

RACHILDE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr René Larger : *Théorie de la Contre-Evolution, ou Dégénérescence par l'hérédité pathologique*, Félix Alcan, 7 fr.

Voilà un livre plein d'idées, et fait pour faire sortir certains savants officiels de leur torpeur intellectuelle. Comme il y a des choses critiquables dans l'ouvrage du Dr Larger, sans nul doute on ne se fera pas faute de faire des critiques de détails, et on laissera dans l'ombre ce qu'il y a de bien et d'essentiel.

Ici même, en mai 1916, j'ai déjà parlé d'un travail préliminaire du même auteur. Il y définissait la *dégénérescence*, physiologiquement, « une maladie, d'abord acquise, ensuite héréditaire, caractérisée par une diminution progressive des moyens de défense de l'organisme et aboutissant à la stérilité ou à l'extinction des individus et de leur descendance. »

M. Larger s'efforce surtout d'introduire l'idée de dégénérescence en paléontologie, et en particulier d'expliquer ainsi l'*extinction des espèces animales* au cours des âges géologiques. Dans un chapitre fort intéressant, il examine les diverses théories qui ont été émises à cet égard. Il réfute tout d'abord l'opinion de Steinmann, lequel a contesté jusqu'à la réalité même de l'extinction des espèces fossiles, prétendant que, loin de s'éteindre, elles ne faisaient que se transformer ; d'ailleurs, même en Allemagne, on ne voit là qu'une simple utopie de l'éminent paléontologiste. Il est assez curieux de remarquer que Lamarck et Darwin ont complètement négligé cette question, dont l'importance n'a pas échappé à Cuvier, — qui a eu toutefois le tort d'invoquer les fameux « cataclysmes », les « révolutions du globe » ; plus récemment, elle a préoccupé également des savants de la valeur de Cope, Dollo, Depéret, Rosa, Abel. Depéret explique

extinction brusque de groupes entiers, comme les trilobites, les mmonites, les dinosauriens, par une force inconnue d'ordre inté- ieur. Pour Abel, de Vienne, « le facteur interne de l'organisme certainement un mot très important à dire ». Dollo, Rosa énou- ent un certain nombre de lois, qui laissent dans l'ombre les méca- ismes en jeu. D'autres paléontologistes, tels que Quenstedt, Neu- nayr et Osborn, ont pensé à invoquer la pathologie, et à faire ntervenir des épidémies : en particulier Osborn croit que les fameux rypanosomes, — parasites du sang inoculés par des mouches piquan- es et qui causent actuellement de tels ravages sur les rives du Congo Nagana, maladie du sommeil), — ont pu faire disparaître le cheval, e tapir et le chameau des deux Amériques.

Pour M. Larger, les théories épidémiques ne valent pas mieux que es théories climatiques, qui attribuent à la glaciation, à la chaleur, à la sécheresse, aux inondations... la disparition de maintes espèces, outes ces causes ne portant pas sur des espaces assez étendus. M. Larger, lui, est un partisan convaincu de l'*actualisme* en géo- ogie ; il croit que les lois naturelles sont les mêmes à travers tous es temps : sous nos yeux même des espèces actuelles disparaissent par suite de *dégénérescence ;* il en conclut qu'il en a été certaine- nent de même pour les espèces fossiles. Déjà Hyatt a appelé « séni- ité » ou « gérontisme » le déroulement des ammonites ; Depéret a relevé des « stades séniles » chez les vertébrés ; Steinmann, Mojsiso- vics, Tornquist ont même prononcé le nom de « dégénérescence » ; mais ces auteurs avaient le tort de n'envisager celle-ci que du point de vue morphologique. Cependant on lit déjà dans les *Éléments de paléontologie* du si regretté Félix Bernard : « Les formes ainsi modifiées sont frappées d'une sorte de débilité congénitale qui les rend moins aptes à la lutte pour la vie et ne donnent pas une longue série de descendants... » A propos des Céphalopodes qui se dérou- lent pendant la période crétacée, il ajoutait : « Il semble, à la fin de cette époque, que le groupe entier soit *malade.* »

§

Une des questions les plus plus intéressantes de la paléopatholo- gie comparée est celle du *gigantisme* et du *nanisme.*

Depéret avait attiré l'attention sur la loi d'augmentation de taille dans les divers rameaux phylétiques. M. Larger voit dans cette aug- mentation de taille un signe de la dégénérescence de la race. Le *géant* n'est pas pour lui simplement un individu de grande taille ; il faut encore qu'il présente les stigmates de la dégénérescence. Un géant humain n'est souvent qu'un *prédisposé.* Mais il est rare que chez les vertébrés géants on n'observe pas les lésions anatomo-patho- logiques de l'acromégalie.

De plus, il est impossible de séparer la question du nanisme de

celle du gigantisme ; les extrêmes ici encore se touchent ; ce sont, d'après l'auteur, deux distrophies de même ordre, tératologiques, l'une par défaut, l'autre par excès, toutes deux dégénératives, et les conditions de leur production semblent les mêmes, ce qui expliquerait qu'on rencontre souvent simultanément des formes géantes et des formes naines dans une même couche stratigraphique. Je ne citerai ici que l'association dans la faune du calcaire de Beauce de l'*anthracotherium magnum* et de l'*anthracoterium minus minimum*.

Dans la suite, l'auteur développe des considérations intéressantes sur le nanisme des espèces vivant dans les îles, et fait remarquer que dans celles-ci on observe aussi des cas de gigantisme. Tous les paléontologistes ont été frappés de cette circonstance que les éléphants nains ont habité les îles, principalement celles de la Méditerranées : Sicile, Malte, Sardaigne, Crète, Chypre. On a prétendu que leur petite taille résultait de l'insuffisance de la nourriture que ces éléphants avaient peine à trouver dans un espace aussi restreint qu'une île ; mais cela se conçoit difficilement. M. Larger voit dans le changement de climat imposé à ces animaux (qui vivent d'habitude loin des rivages et dans des marais d'eau douce) et dans le changement d'alimentation une cause de perturbation, de dégénérescence ; celle-ci se manifeste d'autant mieux que les Proboscidiens sont des *prédisposés*.

§

M. Larger fait une étude très détaillée de l'*Evolution des Proboscidiens*, type, pour lui, d'une contre-évolution, et démontre que tous les Proboscidiens fossiles et actuels sont atteints d'acromégalie, et offrent tous des stigmates certains de dégénérescence. La dentition des mastodontes et des éléphants présente un fait curieux : tandis que leurs molaires perfectionnent sans cesse leur rôle dans l'alimentation, les prétendues « défenses » perdent rapidement le rôle fonctionnel qu'elles avaient au début ; elles subissent, selon l'auteur, une contre-évolution, et elles finissent par devenir un véritable embarras pour les animaux qui en sont porteurs ; à leur sujet, M. Larger prononce le mot de « monstruosité », mais il a bien peur de ne pas être compris des zoologistes « auxquels répugne l'idée même d'un organe inutile et qui ne veulent pas admettre qu'un animal normal à leurs yeux peut être tératologique en quoi que ce soit ». M. Larger exagère. L'idée en question est devenue une vérité banale dans bien des milieux zoologiques. Je l'ai exposée, il y a bien des années déjà, en Sorbonne. Je cherchais à montrer que les organes des animaux sont le résultat des réactions de l'organisme en voie de formation vis-à-vis des forces du milieu extérieur : le résultat, suivant les circonstances, est bon ou mauvais, utile, inutile ou même nuisible pour l'organisme ; peu importe. L'adaptation est le plus

souvent une illusion. Des distinctions telles que celles du normal et de l'anormal, de l'état de santé et de l'état de maladie, sont purement subjectives, et tout à fait artificielles. Ce qui est intéressant, ce sont les mécanismes en jeu, et le chercheur doit rejeter de la biologie toutes les considérations utilitaires et finalistes.

§

M. Larger paraîtra sans doute tout à fait révolutionnaire quand il parlera de l'*Homme de la Chapelle-aux-Saints* et, d'une façon générale, de la race préhistorique de Néanderthal. Cette première ébauche du type humain ne serait en quelque sorte qu'un essai manqué : rapidement les Néanderthaliens auraient subi la dégénérescence, un peu à la façon des Proboscidiens, c'est-à-dire avec tous les signes de l'acromégalie. Mais, tandis que chez l'homme actuel, celle-ci n'est qu'un accident, chez cette première race, la dégénérescence atteint le groupe tout entier.

On se souvient que Virchow et C. Vogt ont trouvé une allure vaguement pathologique au crâne de Néanderthal : ils pensèrent à un malade, à un idiot. On a aussi invoqué le rachitisme. B. Davis, puis Keith, montrent des ressemblances entre le crâne du Néanderthalien et celui de l'acromégalique actuel. Mais M. Larger a poussé l'analyse plus loin, et l'étude comparative qu'il fait de l'évolution dégénérative chez les Néanderthaliens, les Anthropoïdes et les Proboscidiens, est fort intéressante.

N'est-il pas profondément troublant de montrer que dès les origines premières de l'homme la dégénérescence est venue menacer celui-ci ? L'homme, avec son énorme hypertrophie cérébrale, serait-il une production normale, stable ? Ce cerveau si volumineux est vraiment inquiétant. La croissance du cerveau, *envisagée au point de vue des mécanismes en jeu*, et non de celui de son utilité, me paraît devoir être rapprochée à divers égards de la croissance des tumeurs. Mais je m'arrête : je n'ai pas suffisamment de place ici pour donner les preuves de ma manière de voir, et j'aurais peur de scandaliser mon lecteur, et peut-être M. Larger lui-même.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Situation Navale. — La situation navale avait paru, au mois de janvier dernier, prendre une tournure assez paradoxale pour faire décider qu'une conférence réunirait à Londres les représentants des départements navals des nations alliées. On était alors à la veille de la déclaration de l'Allemagne sur la nouvelle campagne sous-marine. Il est probable que les hautes autorités navales qui se rendaient à Londres en avaient été informées. Elles allaient se

concerter sur les mesures à prendre. La conférence a eu lieu. Le secret le plus absolu a été gardé sur ses décisions ; à peine peut-on dire que dès que la porte de la salle de la conférence fut entr'ouverte, un vent coulis d'optimisme se fit sentir, et l'écho nous apporta seulement la rumeur de congratulations réciproques et de satisfactions personnelles très vives.

Depuis cette mémorable conférence, l'Allemagne a annoncé aux quatre points cardinaux l'ouverture de la troisième phase de sa guerre sous-marine : c'est la guerre sous-marine renforcée et généralisée, avec des méthodes radicales et tranchantes comme un couperet de guillotine sur le cou des gens innocents ou coupables, indistinctement. Elle a remplacé ingénieusement une fois pour toutes, par un avertissement collectif, l'avis individuel qu'elle était tenue de faire, suivant les coutumes du droit maritime, à chacun des navires rencontrés sur ses grands chemins. L'absence de scrupules facilite l'ingéniosité. Reconnaissons que nous avons à faire à forte partie. Cette constatation faite, jetons un coup d'œil sur la situation navale, telle qu'elle se présente entre les belligérants, au début même de cette nouvelle campagne sous-marine.

Si l'on regarde de haut, — du haut d'un nuage, par exemple, — sur la surface des mers, le regard discerne d'abord les grandes flottes cuirassées, puissamment ancrées au fond de leurs bases, d'où elles exercent — académiquement, si je puis dire — la maîtrise de la mer. Ceci est une vérité indiscutable. Il faut y croire dur comme à une bulle du Pape. Un jeune marin, à moins que ce ne soit un bureaucrate déguisé, écrivait, il y a quelques mois :

> Les sous-marins, si actifs et si hardis qu'ils puissent être, ne représentent qu'une infime partie de la puissance maritime d'un pays. Cette puissance maritime réside essentiellement dans les bâtiments fortement armés et cuirassés. Si paradoxal que cela puisse paraître dans les circonstances actuelles, ce sont ces bâtiments qui du fond de leurs ports dominent la mer (1)...

J'aime cet finale : qui du fond de leurs ports dominent la mer. — Mais revenons aux flottes cuirassées. A l'approche de leurs bases, le regard distingue une foule innombrable de petits navires, qui ont l'air de pucerons tombés sur la mer : ce sont les patrouilleurs de toute sorte, torpilleurs, chalutiers, baleiniers, dragueurs, qui veillent sur le repos de la flotte cuirassée, majestueusement à l'ancre derrière ses multiples barrages, pendant que du haut des airs des envols d'avions achèvent d'assurer sa sécurité. Si le regard s'éloigne de ces bases pour rayonner vers le large, il ne distingue plus autant de navires : à mesure qu'il s'écarte vers la haute mer, les pa-

1) Lieut. X., *Revue de Paris*, 15 mai 1915.

trouilleurs se clairsèment ; il deviennent de plus en plus rares. Bientôt il ne distingue plus que les lignes noires suivies par les navires marchands, à la queue leu-leu, sur des routes immuables. De temps en temps, un petit nuage de fumée et de poussière d'eau s'élève devant l'un d'eux. Puis, plus rien que de petits points noirs sur la mer, que quelques heures plus tard des patrouilleurs, lancés par la Sans-Fil, viennent ramasser sans marchander leur dévouement, en courant le risque d'être coulés à leur tour, au même gîte. Telle serait, en raccourci, la vision qu'on aurait du haut d'un nuage de la situation navale : d'un côté, la majesté et le calme des Flottes cuirassées à l'ancre ; de l'autre, l'éparpillement sur la vaste mer d'innombrables petits navires, guettant l'apparition furtive d'un ennemi invisible.

Il y a, rien qu'en Méditerranée, une trentaine de bâtiments cuirassés, de haut bord, qui attendent la sortie de l'Escadre Autrichienne, dont les velleités de sortir laissent quelque doute. Où irait son quatuor de dreadnoughts, flanqué d'un sextuor d'ancêtres? A Constantinople? Grand bien lui fasse! son chef serait-il assez fou pour venir chercher le combat, en un point géographique sur la surface de l'onde amère? Mais Tegethof est mort, si je ne me trompe. Elle peut cependant faire une fausse sortie pour tendre un piège à son adversaire. La tentation de se précipiter au-devant d'elle serait bien grande pour ce dernier, dont le point de stationnement peut paraître bien rapproché aujourd'hui de la zone où notre ennemi aura tendu ses embûches. D'autre part, en un temps où la sécurité des lignes de communication n'est rien moins qu'assurée, est-il sage, est-il conforme à une bonne direction stratégique de conserver comme base une terre où l'on ne peut accéder que par les voies de la mer, alors que, dans son voisinage, on n'aurait que l'embarras du choix entre des points de stationnement, où le ravitaillement resterait toujours assuré, quelle que soit l'extension de la guerre sous-marine, en utilisant au besoin les voies ferrées ?

§

L'Allemagne attend de cette dernière phase de la guerre sous-marine la solution de la situation difficile où elle s'enlise chaque jour davantage.

Elle se trompe certainement. Car, disons-le tout de suite, quelle que soit la grandeur des sévices qu'auront à supporter les marines marchandes alliées, la solution du conflit n'en restera pas moins sur le théâtre terrestre de la guerre. Les marines alliées pourront faire de cruelles expériences, — et les expériences les plus cruelles sont les plus salutaires ; — nous pourrons connaître, après la carte du sucre, des cartes plus amères, mais les sous-marins de notre adversaire ne décideront rien. Du moins, il faut l'espérer. Ou les hom-

mes qui fléchiraient devant le fantôme d'une disette de quelque nature qu'elle soit ne seraient pas dignes de conserver leur charge. Entre l'affirmation de matamore de l'Allemagne et les propos inconsistants des Autruches qui ont charge de baratter l'opinion en France, que faut-il penser ? Nous allons essayer de le dire.

Nos ennemis disposaient le 1er février d'environ 200 sous-marins. Nous adoptons ainsi le chiffre moyen cité à la tribune du Sénat, le 1er février dernier, par l'honorable M. d'Estournelles de Constant. La répartition probable de ces 200 sous-marins serait la suivante : une soixantaine en Méditerranée, le reste, soit environ 140, sur l'Océan et dans les mers du Nord. Nous nous basons pour cette répartition sur les buts particuliers poursuivis par l'Allemagne. Si l'on veut avoir le nombre des sous marins qui se trouveront opérer à la fois sur la mer, il faut diviser chacun de ces nombres par 3. Ainsi, lorsque la campagne sera en pleine activité, on pourra compter que 20 sous-marins battront l'estrade en Méditerranée, pendant que les 40 autres se reposeront ou se répareront, et qu'une quarantaine se trouvera exclusivement employée à opérer sur les lignes de communication de l'Angleterre et des ports français de l'Océan.

La campagne a, fort heureusement pour nous, très mal débuté, au moins en Méditerranée. Il est probable que pour l'ouverture de cette chasse tragique les deux tiers des sous-marins austro-allemands devaient se trouver répartis dans le bassin méditerranéen, prêts à frapper avec une exceptionnelle vigueur. Or, les premiers jours de février, en Méditerranée, ont été traversés par une sorte de coup de vent, d'une rare violence. Il est permis de croire que cette malencontre a été fatale à un certain nombre de sous-marins, qu'elle a mis sévèrement à beaucoup d'autres, qui se trouvent aujourd'hui occupés à se réparer, peut-être pour de longues semaines. Mais ce n'est qu'un répit pour nous.

Nous pensons qu'il est relativement aisé de contrebattre efficacement une action sous-marine même nombreuse et fortement organisée. Qu'on ordonne la navigation en convois, de manière à toujours avoir la supériorité de feu contre un adversaire même muni de canons de 100 m/m, voilà le sous-marin empêché d'attaquer et de réduire à merci nos navires avec sa seule artillerie. Réduit à n'attaquer qu'à la torpille, les moyens d'action du sous-marin se trouvent ramenés au minimum : chaque sous-marin ne possède que 8 à 10 torpilles, et toutes ne vont pas au but, heureusement. Supprimées les fructueuses chasses du passé, qui valaient à ces écumeurs de rentrer au gîte avec vingt à vingt-cinq pièces au tableau ! Enfin, que l'on profite de l'abri naturel qu'offre le magnifique développement des côtes, surtout dans notre bassin méditerranéen, pour faire écouler les navires le long du littoral, chaque fois que la nécessité ne s'im-

pose pas pour eux de franchir un bras de mer. Là où cette nécessité se présente, des croisières permanentes et intensives doivent assurer la protection du passage en interdisant au moins l'attaque au canon. Il est un grand nombre de raisons d'ordre technique qui recommandent la navigation aussi près que possible de la bande littorale, tenant compte bien entendu des circonstances météorologiques et en tenant compte également de la question des mines, que je n'oublie pas. La guerre a fourni de nouveaux enseignements à ce sujet, dont il faudrait cependant faire état. Il n'est pas possible d'exposer ici toutes ces raisons d'ordre technique. J'invoquerai une seule raison et, à elle seule, au point où nous en sommes aujourd'hui, elle vaudrait de l'emporter sur toutes les objections que l'esprit de routine peut suggérer : c'est la raison d'humanité. En cas de catastrophe, il est certain que celle-ci a toutes chances d'être réduite aux proportions minimum dans le voisinage d'un littoral en raison de la prompte arrivée des secours. Il ne s'agit pas en effet de naviguer le long des côtes de la Terre de feu, mais sous l'abri d'un ruban côtier, où les moyens de surveillance et d'information se trouvent à profusion.

D'autre part, l'organisation navale de nos ennemis, en matière de guerre sous-marine, ne manque pas de précarité. Toute attaque directe, tout coup droit porté à ses centres nerveux suffirait à compromettre cette organisation. Or, ces centres nerveux, ces points sensibles sont au nombre de deux : Zeebrugge et le canal d'Otrante. Ce ne sera pas un des moindres étonnements, au lendemain de cette guerre, que celui de constater que l'ennemi aura pu, en pleine période d'hostilités, organiser aussi formidablement, avec plein succès, ce petit port de Zeebrugge, dont le nom avant la guerre n'était connu que de quelques spécialistes.

Je n'ignore pas les bombardements des monitors anglais pas plus que les raids d'avions au-dessus du repaire des pirates.

Le canal d'Otrante, où circulent obligatoirement, à chacun de leurs retours, les sous-marins qui opèrent en Méditerranée est un point plus vulnérable. On peut l'atteindre avec beaucoup moins de risques. Il s'agit, en effet, d'un chenal, relativement étroit — sa largeur atteint une quarantaine de milles, — dont les marines alliées possèdent sur les deux rives, en face l'une de l'autre, des bases organisées : Brindisi d'une part et Saseno-Valona, de l'autre. Il nous paraît réalisable que les eaux de ce canal, par où s'opèrent obligatoirement tous les passages de sous-marins, aller et retour, soient interdites à tout sous-marin naviguant en surface. Il faut, et il est possible de l'obtenir, que ce chenal soit pour eux un véritable calvaire à franchir, avec le maximum de périls pour eux. Tout sous-marin apparaissant en surface, sur une étendue d'une centaine

de milles, dans le sens de l'axe du chenal, devrait rester exposé à être couronné. Il n'en a pas été ainsi jusqu'à présent.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Grande Revue : « Pour la nouvelle Iliade », poème de M. Alexis Danan. — *La Revue hebdomadaire :* « la Chanson du troisième hiver », par M. Robert Vallery-Radot. — *Les Cahiers idéalistes français :* M. Jacques Mesnil ; « Souvenirs sur Emile Verhaeren » ; opinion du poète sur M. Romain Rolland ; Mme Séverine et l'Innommée ». — *Je sais tout :* Le Dr Alexis Carrel, la médecine officielle et la Santé militaire.— *La Rose de France :* un poème d'Emile Verhaeren. — Memento.

M. Alexis Danan publie dans **la Grande Revue** (février 1917) des poèmes que lui a inspirés la guerre et qu'il date du Reichckerkopf, de Mülwenwald, en Haute-Alsace, de Fraize et de Corfou. Il donne à leur gerbe, pour lien, ce beau titre : « Pour la nouvelle Iliade ». Voici la première de ces belles pièces dont la forme et la pensée sont pures et hautes :

Toi qui ne l'as pas faite au clair d'un feu constant
Comme ce cocardier qui plaide
Que le massacre exalte un digne combattant,
Tu sais bien que la guerre est laide.

Il clame, ce Tyrtée aux insanglants lauriers,
Que la mort nous est jeu facile,
Qu'on rit, qu'on vibre d'aise aux chaleurs de charniers.
— Tu sais bien qu'il ment, ce fossile.

Quand tu te rassiéras au vieux foyer désert,
Ramus, mon frère porte-lyre,
Ne va pas accepter un pupitre au concert
De l'académique délire !

Ne démens pas le cri de tous ces morts sans nom
Qui, sourds aux verbales chimères,
N'évoquaient, ô Patrie, aux fureurs du canon,
Que le pauvre front gris des mères.

Ne dis pas que l'orgueil divinisait leurs yeux,
Dans la plaine bouleversée,
Toi qui sais qu'ils tâtaient, calmement anxieux,
La petite médaille usée...

Qu'un peintre officiel de classiques combats
Nous montre exultant sous les balles :
Mais dis que, quand nos morts saignaient, nous n'eûmes pas
De ces gaîtés de cannibales.

Dis que nous fûmes grands, peut-être ; mais dis bien
Que nous étions sans voix et pâles,
Lorsque le vent hurlait à la mort comme un chien,
Et que nous avions peur des râles ;

Et qu'il nous descendait de tragiques dégoûts
Au fond de l'âme haletante,
A voir porter, la nuit, vers de sommaires trous
Des morts dans leur toile de tente...

Dis que la guerre est laide, ô Ramus, rugis-le !
Ne contrains pas ton attitude.
Nous nous sommes battus pour du clair, pour du bleu,
Droits et fermes, par habitude,

Mais ne crains pas, Ramus, qu'à nos fils délivrés
Notre morne pitié s'avère,
Puisque l'Elu de Dieu, si les textes sont vrais,
Parvint triste au bout du Calvaire...

Corfou, 19 avril 1916.

§

Il n'est pas indifférent de rapprocher des vers de M. Alexis Danan, es quelques lignes empruntées à M. Robert Vallery-Radot : « La hanson du troisième hiver », écrites en janvier dernier et publiées lans **la Revue hebdomadaire** (3 mars) :

Allons-y ! en route pour le troisième hiver... S'il ne dépend que de nous, a marchera ; ça marche toujours avec nous... On avait fait pourtant tout e qu'on avait pu ; mais c'est si compliqué, cette guerre ! Un tas de tours ue se jouent les gouvernements, un tas de machines qui regardent les inistres ; et d'après les journaux on voit bien que ceux qui parlent n'ont as fait un aussi bon travail que nous... Alors ça n'a pas pu finir comme a et une troisième fois on va se remettre les relèves sous la pluie, cette luie des relèves qui vous pénètre jusqu'aux moelles, alourdit le sac, pour- it les biscuits, fait fondre le sucre de réserve et sous laquelle on s'arrête n colonne par un, sans savoir pourquoi, dans les chemins repérés, entre eux trous d'obus tout frais qui puent l'acide prussique ; on attendra des eures, entassés dans les boyaux, jurant à voix basse sous les fusées clairantes qui cherchent à nous dénoncer et enfin l'on s'entassera dans les apes étouffantes sous l'eau qui suinte des parois ; on refera avec soin le arapet qui s'écroule, car on aime le travail bien fait ; on passera l'écope ans les boyaux engorgés et l'on creusera des puisards tous les quinze nètres pour que ce soit propre comme la rue de la Paix ou l'avenue de Opéra. On jouera à la manille pendant les bombardements ; on chantera es romances et on rira tout de même avec les camarades, car on est gai uand tout va bien, quand le cuistot apporte les lettres du pays, du jus as trop à la glace, des patates et des fayots pas trop figés, une bidoche ans trop de nerfs ni d'os.

§

D'un article de M. Jacques Mesnil : « Souvenirs sur Verhaeren », ublié par **les Cahiers idéalistes français**, dans son pre- ier numéro paru en février dernier :

« Le caractère et la conscience de Romain Rolland me paraissent purs et

au-dessus de tout soupçon. Je les défends chaque fois qu'on les attaque. Il est resté un être de raison haute ; je suis devenu quelqu'un de passion ardente et de révolte. Nos attitudes sont toutes différentes, mais peut-être notre cœur est-il de même, tout au fond. »

Ainsi m'écrivait Verhaeren, et je songeais à une lettre d'un autre contradicteur de Rolland, — cœur noble, esprit droit lui aussi — qui regrettait de n'avoir pas gardé le silence tant il était dégoûté des ignominies vomies sur Rolland, car il se sentait « bien plus près de lui que de ses imbéciles calomniateurs ».

Tant il est vrai que les âmes pures se reconnaissaient même ici-bas et qu'elles n'ont pas besoin d'attendre une vie éternelle pour n'être point confondues.

. . . . . .

Son âme restait inquiète et cherchait dans la tourmente des raisons d'espérer. Il me le dit, l'an dernier, un jour que je l'avais rencontré près du Théâtre français et que nous déambulions en causant, dans le voisinage du carrefour tumultueux : les véritables vaincus de la guerre, c'était nous, lui, moi, tous ceux qui avaient rêvé le rapprochement des peuples, l'entente directe entre les hommes, la compréhension mutuelle. Il sentait que, quoi qu'il arrivât, le recul serait immense. Il était emporté par le courant, ballotté par le flot. Il savait qu'on l'entraînait à écrire toutes sortes de choses qui ne répondaient pas à un besoin intérieur profond : préfaces, articles, pièces de circonstance.

Il était le plus grand poète belge et comme tel on l'avait mobilisé. Il ne s'en plaignait pas et faisait volontiers tout ce qu'il croyait utile à la cause belge. Mais au fond certaines tâches pesaient au poète, à l'artiste, à celui qui n'obéit qu'à l'inspiration de son dieu.

Quand, pour invoquer la Paix, Mme Séverine, cette admirable Française au grand cœur, ne sera plus contrainte de l'appeler : l'*Innommée*, les peuples feront la loi chez eux, les peuples vraiment libres se conduiront eux-mêmes. Et ainsi le vœu de Mme Séverine se réalisera :

Divinité des paysans, des artisans, des amants, des mères, de ce qui travaille, de ce qui aime, sois-nous propice !

§

M. Gabriel Alphaud a écrit pour **Je sais tout** (15 février) : « Vie et découvertes du Docteur Alexis Carrel ». C'est une histoire édifiante. Voici les encouragements que trouva, en France, à ses débuts, ce grand chirurgien qui est une des belles illustrations de France :

Carrel, préoccupé de recherches scientifiques, fut naturellement délaissé par la clientèle. Pour obéir à la tradition qui, en médecine comme en toutes choses, veut qu'on ne soit un esprit supérieur que si l'on a satisfait aux hauts examens et si l'on a entassé parchemin sur parchemin, Carrel se présenta au concours de chirurgien des hôpitaux de Lyon. Il y fut refusé à l'unanimité. Le jury ne le déclara même pas admissible. Ses vues n'étaient

pas des vues admises, enseignées et consacrées du haut de la chaire. Pour réussir dans cette voie, il aurait fallu à Carrel au moins deux choses : des protecteurs puissants et la vocation de l'éternel candidat. Or, Carrel portait déjà en lui une sorte d'indépendance farouche, qui le poussait à la fois à éviter l'ornière et à ne pas s'arrêter devant le mur. Il constatait déjà que tous ces examens et tous ces concours prétendaient exiger des candidats tout un fatras encyclopédique, au milieu duquel l'esprit scientifique, la méthode scientifique restaient choses mortes. Impossible de développer ses facultés ou ses instincts. Il n'y avait pas de diplôme pour les découvertes. Il n'y avait pas de sanction pour les talents originaux.

En mai 1904, Carrel part pour le Canada. Il y est accueilli par le docteur de Martigny qui lui « facilite la visite des meilleurs centres médicaux » du Dominion et lui conseille un séjour à Chicago.

M. Alphaud raconte ensuite :

Carrel suivit le programme tracé, séjourna quelque temps à Vancouver, gagna la Californie, et, vers la fin du printemps de l'année 1905, arrivait à Chicago. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque, admis au laboratoire, et présenté aux grands maîtres américains de la chirurgie, les professeurs Clarence Webster, Nicholas Senn et Karl Becq, il s'aperçut qu'il était loin pour eux d'être un inconnu et que ses découvertes de 1901, à Lyon, sur la suture des vaisseaux sanguins avaient déjà attiré leur attention ! A Chicago, Carrel fut immédiatement prié de continuer ses recherches. En août 1905, il s'occupait non plus de la suture, mais de la transplantation des vaisseaux sanguins. Quelque temps après, en 1906, le Rockfeller-Institute le choisissait pour un de ses membres et le mettait à la tête du département de chirurgie expérimentale.

Tandis qu'on l'évinçait des concours, à Lyon, Carrel était donc apprécié pour ses découvertes à Chicago.

Ce n'est pas tout ! En août 1914, — alors qu'il a conquis une célébrité universelle, qu'en 1908-1909, le professeur Pozzi l'avait « découvert » en Amérique, qu'en 1912, le prix Nobel lui était décerné, — Carrel se met à la disposition de l'autorité militaire française. Que fait-elle d'un chirurgien de génie, dans un temps où lui manquent même les simples professionnels ? Voici :

Le recrutement l'envoya à Lyon, sa ville natale, comme aide-major (grade de sous-lieutenant). A l'Hôtel-Dieu, malgré l'intervention d'amis parisiens et de maîtres de la médecine, Carrel fut voué à l'ordinaire besogne.

Un jour de novembre 1914, un Américain distingué, M. James Hyde, qui, de Paris, se dirigeait vers le Midi, le rencontra à Lyon d'une façon fortuite. Stupéfait de le voir ainsi méconnu dans son propre pays, M. James Hyde interrompit son voyage, planta là bagages et villégiature, obtint du général Meunier, gouverneur de Lyon, une permission pour Carrel, conduisit celui-ci à Bordeaux, où s'était réfugié le gouvernement de la Défense Nationale, et le présenta à M. Millerand. Le ministre de la Guerre donna

sur-le-champ mission au jeune savant français de se consacrer aux recherches scientifiques pour le traitement des blessés.

Ce n'est pas tout ! Carrel dirige une ambulance à Compiègne. Tous les frais sont couverts par des donations d'Amérique. Le chirurgien dispose d'un champ d'observations exceptionnel... Lisez, car c'est lui-même qui écrit, maintenant :

Dès le mois de septembre 1915, il aurait été possible de supprimer la suppuration dans les hôpitaux. Mais nos procédés rencontrèrent une telle opposition de la part de certains des hommes placés à la tête de la profession médicale en France, qu'ils ne furent appliqués presque nulle part. La lecture des comptes rendus des discussions de la Société de chirurgie et de l'Académie de médecine, à l'occasion des différentes communications de MM. Pozzi et Tuffier, montre avec quelle légèreté coupable fut rejetée une méthode qui aurait pu sauver la vie et les membres d'un grand nombre de blessés. Les hommes qui nous critiquèrent si vivement n'avaient pris la peine ni d'examiner nos techniques, ni de contrôler nos résultats. Ils ignoraient tout des procédés qu'ils discutaient. Leur responsabilité est d'autant plus grande que leur position à l'Université et dans les hôpitaux de Paris a donné plus de poids à leur jugement.

M. Gabriel Alphaud termine par ces lignes :

Il survint un jour à propos de Carrel cette chose incroyable que son ambulance, d'où les moribonds même sortaient vivants, ne vit plus arriver de blessés. Il fallut l'énergique intervention de M. Justin Godart pour que Carrel pût travailler encore dans le pays qui fut celui de Pasteur et de Claude Bernard. On a plus d'une fois, à propos du service de santé, fait l'éloge mérité de M. Justin Godart. On ne sait pas quelles résistances le ministre eut à briser pour que l'œuvre de Carrel ne fût pas abandonnée; on ne soupçonne pas de quelles rancunes il fut un moment l'objet pour avoir apporté à Compiègne la rosette d'officier de la Légion d'honneur au chirurgien Carrel. La méthode et la pratique étaient trop simples pour qu'avec le ministre les « mauvais vieillards » pussent comprendre. Il suffisait cependant de songer un instant à la valeur « capitale » d'un être humain, de suivre un blessé de la chute à la guérison complète, de lutter avec passion pour le rendre à la société avec tout le coefficient d'énergie et de rendement possibles, d'aimer ainsi et de servir le mieux sa patrie !

§

Le second numéro de **La Rose de France** (mars) vient de paraître, dans un luxe de présentation digne de l'exceptionnelle phalange d'artistes qu'il assemble : peintres, dessinateurs, couturières et couturiers, poètes et poétesses, écrivains en prose. Il y a même une demi-page qui est la vitrine d'un illustre bottier. Ailleurs, la revue annonce des pédicures chinois !

Mais, on y peut lire ce beau poème de Verhaeren qui a la plasticité, le rayonnement d'un Rubens :

AU BORD DE L'EAU

Tes seins me font songer à deux ruches pareilles
Dont la cire est ardente, et le miel embrasé.
Les contours en sont pleins, et les tétons bronzés
S'y rattachent, ainsi que deux lourdes abeilles.

Roulant et déroulant tes amples cheveux roux,
Tu en retiens un flot aux lèvres de ta bouche,
Tandis que leur torrent copieux croule et touche
La combe de ton ventre, et tes fermes genoux.

Ton dos charnu dans la pleine clarté s'étale
De la nuque à tes flancs, comme un terrain vermeil,
Et tes muscles nourris de vent et de soleil
Y dessinent les jeux de leur force brutale;

Tes mains rouges, aux ongles durs et lumineux,
Sont fraîches comme l'eau, la brise ou la rosée,
Et tes longs cils, et tes paupières abaissées
Semblent de lentes fleurs se fermant sur tes yeux.

Une grâce solide et rustique accompagne
Tes gestes et tes pas qui se meuvent d'accord,
Si bien que tu parais ramasser en ton corps
Toute la vie éparse au grand vent des campagnes.

§

Memento. — *Revue des Deux Mondes* (15 février) : « Vertige », par M. Pierre Loti. — Deux « lectures » académiques à New-York, par MM. Th. Roosevelt et G. Lanson. — « Kant et M. Wilson », par M. César Chabrun. — (1er mars) : « Les événements d'Athènes des 1er et 2 décembre », par M. Léon Maccas. — « Les femmes allemandes et la guerre », par M. G. Bianquis. — « Les romans de M. de Régnier », par M. Beaunier.

Revue bleue (3 mars) : « Miranda, général de la Convention », par M. Paul Adam. — M. E. Cammaerts : « La froideur anglaise ».

La Caravane (20 février), très simplifiée par la censure, a eu la permission d'insérer, entre autres : « Chant du départ », par M. Francis Carco, « Gabès et la Divine Chanson », par M. E. Zavie, et une partie des « Souvenirs de captivité », de M. Maurice Wullens.

Le Correspondant (25 février) : « Notre navigation intérieure », par M. Jean Détrois. — « L'abbé Chavoleau, caporal au 90e d'infanterie », d'après sa correspondance, par M. Emile Baumann.

Revue des Français (15 février) : M. Jean de Bonnefon : « Aux balcons de Rome ». — (1-15 mars) : M. J. de Bonnefon : « La mort de l'archiduc Rodolphe ». — M. Ed. Laskine : « Le socialisme français et la frontière du Rhin. »

La Revue Contemporaine (25 février) : M. J. M. Baldwin : « Les méthodes allemandes en Belgique. »

La Revue de Paris (1er mars) : « Poèmes », de M. Henri de Régnier, qui sont très beaux et dont l'un : « Ode » réalise une des plus grandes inspira-

tions de l'auteur. — « Thérèse ou la bonne Education », nouveau roman de M. Marc Elder.

La Revue de Hollande (janvier) : « Emile Verhaeren », par M. Charles Bernard. — « Epître à Storge », par M. W. O. Milosz. — La 1re partie d'une « Iphigénie », de M. Pierre Lièvre.

Le Double Bonquet (mars) : M. Pierre Camo : « Ode funèbre sur la mort de Louis Codet ».— « La seconde danse de Salomé », par don Luis de Cuadra. — « Sonnet » d'E. Despax. Poèmes de MM. L. Rolland, Vanderpyl, Cousinéry, Pierre Benoît, Loïs André. — La suite des émouvantes « Notes » de guerre de Léo Larguier. — « En attendant un livre », par M. Jean Pellerin. — Cette revue annonce qu'elle cesse de paraître pour devenir « Lettres françaises », « prolongation plus large et plus vivante de la même idée ».

La Revue (1-15 mars) : M. Emile Hinzelin : « L'Alsace-Lorraine sous le joug qui se brise ». — M. Meunier-Surcouf : « La guerre sous-marine ». — « Germaine Laroche », nouvelle de M. Louis-Jean Finot. — Mme Ernesta Stern : « Journal intime ». — M. André Lebey : « Les trois lois ».

CHARLES-HENRY-HIRSCH.

THÉATRE

COMÉDIE FRANÇAISE : *Psyché* (3e acte), de Corneille. — Poésies d'Emile Verhaeren, dites par Mmes Segond-Weber, Delvair, Louise Silvain, Madeleine Roch, Colonna Romano. — *Le Cloître*, drame en 4 actes, d'Emile Verhaeren (8 mars).

La Comédie-Française a tenu à rendre hommage à la mémoire d'Emile Verhaeren. Elle a monté l'un de ses drames : *Le Cloître*. Ce spectacle, par sa mise en scène, son interprétation, fait grand honneur à la Comédie.

Je ne jurerais pas que les personnages de moines qui nous sont montrés dans *le Cloître*, et les pratiques religieuses que leur prête l'auteur, soient d'une bien grande exactitude. Si aucun lieu n'est nommé dans l'œuvre, s'il ne nous est pas dit davantage à quel ordre appartiennent ces moines (à les juger sur leur costume, il semblerait qu'ils soient des Cisterciens), il est certain que l'action se passe de nos jours. Or, la confession publique, pour ne citer que ce point, qui a fourni au poète une scène très dramatique, est depuis des temps fort lointains supprimée dans les monastères. Mais ce sont là des détails vraiment sans importance eu égard à une œuvre comme *le Cloître*. Emile Verhaeren a fait avant tout et uniquement œuvre de poète, et on retrouve bien là, au même degré, les accents véhéments, passionnés, la fougue et les rudes couleurs qui ont fait de lui, dans toute son œuvre, un écrivain si fortement personnel.

Les moines du *Cloître*, en renonçant à la vie du siècle, n'ont rien perdu, abandonné de leurs passions. Sous leur costume, dans leurs attitudes méditatives ou implorantes, ils sont restés des hommes, et, si l'on peut dire, des types d'hommes. Ainsi voyons-nous le moine

olitique et ambitieux, qui veut marcher avec son temps, le moine avant, confiné dans l'exégèse, le moine noble et dur, qui rêve de estaurer les dominations féodales, le moine paysan et retors, qui 'agite en de petites intrigues, jusqu'au moine naïf, pur, l'enfant, le imple, abîmé en extase et en prière, celui qui est vraiment selon enseignement du Christ. Et chacun d'eux, tel qu'il est, représente n même temps une des vertus catholiques, une conception différente e la foi et de l'action religieuse. Pour les faire se manifester sous eur double aspect d'homme et de moine, le poète a imaginé que un d'eux, Balthazar, est un parricide qui s'est réfugié au monastère our échapper à la justice, laissant appréhender et exécuter à sa lace un innocent. En vain a-t-il été absout (du point de vue reli-ieux) par la confession. En vain le prieur lui représente-t-il qu'il oit se satisfaire de la justice de Dieu, sans se soucier de celle des ommes, et que son repentir lui est précisément un titre au prestige eligieux. Malgré dix ans passés, le remords le torture toujours. Il ontinue à subir le reproche de sa conscience. C'est en lui un feu ui ne lui laisse aucun répit, malgré les prières et les pénitences ninterrompues. Le prieur, qui l'a choisi virtuellement pour son suc-esseur, et auquel il s'ouvre une nouvelle fois de son tourment, ui propose, autant pour apaiser enfin son âme que pour lui assurer léjà par ce moyen une autorité sur les autres moines, de faire sa onfession devant tous. Mais cette confession publique ne donne pas e repos à Balthazar et divise au contraire encore plus les autres noines à son égard. Une voix lui crie toujours qu'un autre, un nnocent, a expié son crime à sa place, sans qu'il aperçoive encore e qu'exige la pleine justice. C'est alors que le jeune moine Marc, « l'enfant, le simple », l'être tout de prière et d'adoration, vient faire a lumière en lui, en lui indiquant le vrai devoir : « Mon frère, il aut aller te dénoncer aux juges. » C'est la révélation pour Baltha-ar, délivré des ténèbres dans lesquelles il se débattait, et qui s'enfuit our aller se livrer. Mais le prieur n'entend pas qu'un tel tort soit ait au monastère. Balthazar est enfermé, jusqu'au moment où, pen-lant un office, forçant sa geôle, il vient crier devant les fidèles l'aveu le son crime. Renié, honni, frappé par le prieur, déclaré par lui ndigne du vrai repentir qui veut le silence, il est alors poussé dehors ar les moines et abandonné à la foule justicière.

Tel est, très en raccourci, très insuffisamment et incomplètement ndiqué, le sujet de ce drame, de cette œuvre forte, curieuse, extrême-ent resserrée, dans laquelle une force incomparable, une force ra-ide (ces quatre actes sont extrêmement pleins et sobres à la fois, et l ne s'y trouve pas une réplique inutile) et une poésie ardente em-ortent le spectateur.

Comme je l'ai dit, *le Cloître* est joué dans de très beaux décors,

et l'interprétation est excellente avec M. Paul Mounet dans le rôle du Prieur, M. Jacques Fenoux dans le rôle du Père Thomas, le moine politique et ambitieux, et M. Georges Le Roy, qui a trouvé, dans le rôle du jeune moine Marc, des accents remarquables de sincérité. C'est M. de Max qui joue le héros du drame, le moine Balthazar. Evidemment M. de Max a une personnalité comme comédien. Mais qu'il est dommage qu'il n'ait de la simplicité que l'affectation. Avec ses formidables éclats de voix (juste dans les passages où le ton bas serait autrement impressionnant), ses grimaces et ses contorsions, il tourne souvent à l'acteur de mélodrame. J'ajouterai qu'il paraît avoir introduit à la Comédie la claque personnelle, la plus odieuse. Il ne peut paraître en scène, sans même ouvrir la bouche, que, du poulailler, ses séides éclatent en bravos prolongés, pendant qu'il prend de son mieux un air innocent. Il est même si innocent, cet air, que personne n'y est pris.

Avant la représentation du *Cloître*, des poèmes d'Emile Verhaeren ont été dits, par Mlle Colonna Romano, équivalente à un zéro, Mlle Madeleine Roch, qui semble avoir, quand elle déclame, une « pratique » dans la bouche, Mme Louise Silvain, qui est son mari en femme, Mlle Delvair, que nous avons connue brune et qui nous est apparue les cheveux blond cendré (teinture de guerre, probablement?), et Mme Segond-Weber, qui ressemble de plus en plus à François Coppée. Les mots me manquent pour louer la façon dont ces dames disent les vers. Toutes déclament, pas une n'a le sens de la poésie. D'un simple poème, d'une pure expression d'âme, d'une rêverie à peine formulée par des mots, elles font une pièce en cinq actes, tant elles y mettent d'action, de mouvement, de gestes, de jeux de physionomie. On croirait, à chacune, qu'elles sont plusieurs en scène, ou on cherche des yeux, dans la coulisse, quelles gens elles prennent ainsi à partie. C'est prodigieux et indescriptible.

Le samedi qu'il partait faire sa conférence à Rouen, j'avais l'occasion, le matin, de causer un moment avec Emile Verhaeren. Nous parlions des belles choses auxquelles la guerre nous fait assister, et j'énumérais devant lui quelques-uns des agréments, à mon avis, que nous en retirerons. « Il faut savoir tout endurer, me répondit-il, tout! » Le surlendemain, il mourait, on sait de quelle façon. Je tiens toutefois son endurance pour n'avoir pas été mise totalement à l'épreuve : il n'a pas entendu ces dames de la Comédie dire ses vers.

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

M. Vincent d'Indy et l'Esthétique. — Il vient d'arriver à M. Vincent d'Indy une aventure assez plaisante. On se rappelle

qu'en l'année 1910 une scission se produisit à la *Société Nationale*. Quelques-uns de ses membres s'en retirèrent pour fonder la *Société Musicale Indépendante*, connue depuis sous le sigle *S. M. I.* On ne fut pas longtemps à s'apercevoir des inconvénients qui s'ensuivaient pour *la Nationale*, privée par ce divorce de ses éléments manifestement les plus vivaces. Survint la guerre, et le Comité de *la Nationale* estima « l'union sacrée » propice à des négociations entre les deux sociétés rivales. Une réunion eut donc lieu à ces fins, mais, pour des raisons qu'on verra, elle n'aboutit point à la fusion souhaitée. Cette déception inspira à M. Vincent d'Indy, Président de *la Nationale* et Directeur de *la Schola*, les déclarations suivantes, insérées dans *le Courrier Musical* du 15 janvier sous le titre : **Esthétique.**

« *Nous n'avons pas la même esthétique.* » Ainsi s'exprimait, il y a peu de jours, un musicien français, vis-à-vis d'autres musiciens — également français — proposant une union fraternelle et sans arrière-pensée entre tous les « poètes de son » de notre patrie. Cette parole, évidemment importante dans l'esprit de celui qui la prononça, puisqu'elle écartait *sine die* le rapprochement loyalement rêvé par quelques-uns, produisit en moi, je l'avoue, une impression de profond étonnement. Je ne comprenais pas du tout.

« *Nous n'avons pas la même esthétique.* » Pour saisir le sens de cette phrase, il me semble utile de déterminer tout d'abord la signification exacte du mot ; *esthétique*. Plusieurs dictionnaires consultés me donnèrent cette définition : « L'Esthétique est la science du Beau », signification peut-être exacte aux temps d'Aristoxène de Tarente, mais très certainement peu conforme à l'esprit du musicien français dont je parle, pour lequel le Beau n'existant pas — ou si peu, — ne pourrait être *a fortiori* l'objet d'un enseignement scientifique. Force me fut donc de chercher moi-même, dans une étude plus serrée de l'étymologie, l'explication de la pensée de mon confrère et je fus vraiment joyeux lorsque, en me remémorant mes « racines grecques », j'arrivai à cette conclusion que le mot *esthétique* signifie en réalité : *Sens du vêtement*.

C'est donc une simple question de *vêtement* qui sépare les diverses petites chapelles, si chères à quelques-uns de nos musiciens dits avancés, et dans lesquelles se célèbre, selon des rites, ou plutôt des procédés différents, le culte de la musique en France. Et je me tins très rassuré par cette conclusion, sur l'avenir de notre art musical. En effet, de même que les ornements liturgiques diffèrent suivant les divers pays ou les divers ordres religieux... ; de même, tel musicien se revêtira d'un complet tramé de quintes ou de secondes consécutives et broché d'ornements en tons entiers ; tel autre préfèrera la redingote tissée de vétustes accords parfaits... ; un troisième ne craindra pas de s'exhiber en pijama à deux tonalités superposées (style boche) ; un autre arborera fièrement un veston brillant par l'absence de toute forme et de toute tonalité ; enfin, la plupart des musiciens avancés — d'aucuns disent modernistes — se distingueront par le port d'un uniforme particulier de coupe-*bègue*, pourrait-on dire, car ils ne savent

émettre une phrase, voire une syllabe sonore de deux mesures, sans la répéter aussitôt en *bis*. Tout ceci est donc fort rassurant,... car, en dépit de cette diversité de vêtement, c'est bien toujours, semble-t-il, le même culte rendu à la même divinité, qui est célébré dans toutes ces petites chapelles, et, en somme, quintistes ou perfectistes, hexatonistes, atonistes, polytonistes ou bégayeurs n'ont — je le suppose du moins — qu'un seul et même culte, celui de la Sainte Musique...

L'ironie est une arme à deux tranchants, mais il semble par-dessus le marché que celle brandie par M. Vincent d'Indy ait la poignée plus coupante encore que la lame. Il n'est déjà pas banal de recevoir l'aveu que, compositeur réputé, Directeur de la *Schola cantorum* et auteur d'un *Cours de Composition* dont les deux premiers chapitres s'intitulent « l'Art » et « l'Œuvre d'Art et l'Artiste », M. Vincent d'Indy ignore la signification du mot *esthétique*. Le résultat de ses investigations, toutefois, dépasse en savoureux inattendu les hypothèses les plus échevelées. Afin d'éclairer sa lanterne « par une étude plus serrée de l'étymologie », M. d'Indy ouvrit tout bonnement un lexique gréco-français à la lettre *épsilon* et, y découvrant en effet, « *ésthês* : vêtement, habit », il referma le livre tout « joyeux » en s'écriant probablement : « *Eurêka* ! » En vérité, c'est délicieux. Il est dommage que M. d'Indy n'ait pas interrogé plutôt ou, pour le moins, en outre un simple dictionnaire français, — mais meilleur que les « plusieurs » qu'il « consulta », — celui de Hatzfeld et Darmesteter, par exemple. Il y eût aisément appris que, loin de remonter « aux temps d'Aristoxène de Tarente », le terme qui l'intriguait si fort était « emprunté au latin philosophique *Æsthetica*, forgé par l'Allemand Baumgarten en 1750 et tiré du grec *aisthêtikos* de *aisthanésthai*, sentir ». Reprenant alors son lexique, il y aurait trouvé sans peine dans une autre colonne : « *aisthêsis*, sensation ; *aisthêtikos* : qui a la faculté de sentir ; qui tombe sous les sens. » Enfin, pour épuiser les renseignements à la portée immédiate de M. Vincent d'Indy, M. Hugo Riemann, dont les écrits lui sont familiers, lui eût révélé dans ses *Eléments d'Esthétique musicale* — (traduction de M. Georges Humbert ; Félix Alcan, éditeur ; page 2) — qu'Alexandre Baumgarten, en enrichissant la terminologie des philosophes du vocable *Æsthetica*, avait en vue « l'opposition de la connaissance *sensorielle* et de la connaissance *intellectuelle*, autrement dit de l'*Esthétique* et de la *Logique* », de la même façon que Kant, dans sa *Raison pure*, distingua et analysa plus tard « l'Esthétique transcendantale » et la « Logique transcendantale ». Et, au fur et à mesure de ces expériences, M. d'Indy se fût « tenu » sans doute de moins en moins « rassuré », en comprenant enfin peut-être que : « *Nous n'avons pas la même esthétique* » équivalait à dire : « *Nous n'avons pas la même sensibilité* » ; le terme *sensibilité* étant

pris ici dans une acception expressément « physiologique ». Et les réflexions de M. Vincent d'Indy lui eussent vraisemblablement paru quelque peu troublantes, en devant constater qu'une expression originairement destinée à spécifier « la connaissance *sensorielle* », — au rebours de « l'intellectuelle » — ait été amenée peu à peu, aussi fatalement qu'inconsciemment, à désigner proprement « ce qui traite *du beau* dans la nature et dans l'art » et « ce qui s'y rapporte ». Il ne serait pas impossible pourtant que le peu de succès remporté par sa tentative de « rapprochement loyal » ait insidieusement induit M. d'Indy en son étymologie singulière. *Esthês*, en effet, s'écrivait primitivement par un digamma initial, que la langue classique remplaça par un esprit doux, mais dont le latin a gardé l'analogue dans *vestis*, d'où le mot français « veste ».

M. Vincent d'Indy est d'ailleurs coutumier de bévues de ce genre. Pour être plus cocasse, celle-ci n'est pas plus énorme que bien d'autres. En voici deux spécimens bien caractéristiques de la manière du Directeur de *la Schola*. A propos du *Chant des Oiseaux* de Clément Janequin, on lit à la page 191 du premier volume de son *Cours de Composition* :

> Vers le milieu de cette pièce, on entend le *hui* répété du hibou ; aussitôt tous les oiseaux de s'unir pour courir sus à l'animal détesté, symbole du peuple juif...

Or, dans la chanson de Janequin, il n'est point question du hibou, mais du *coucou*, dont la femelle pond ses œufs dans le nid des autres. Seulement, la documentation de M. Vincent d'Indy étant généralement de seconde ou de troisième main, il commenta cette œuvre d'après l'édition publiée, vers le milieu du dernier siècle, par le Prince de la Moskowa, fondateur de la *Société de musique vocale religieuse et classique*, lequel, choqué par la gauloiserie du symbole attaché par nos pères au volatile hué, transmua l'oiseau jaune en hibou, sans certes se douter que sa précaution pudibonde dût contribuer un jour à la stigmatisation rétrospective d'Israël (1). A la page 104 du même volume, on rencontre à la ligne 23 :

> ... mais la tierce majeure (*si* ♯) de ce dernier son reproduit à si peu de chose près (moins de *trois* vibrations pour cent par seconde) une octave du son prime. *Ut*, que notre oreille ne saurait apprécier la différence entre ces deux sons.

(1) Précaution d'ailleurs assez légitime à l'égard des exécutions publiques, pour éviter le risque de faire rigoler toute la salle. Voici, en effet, le texte exact de ce passage d'après l'édition d'Attaingnant (1529) : « Arrière maistre coqu — Sortez de no chapitre — Chacun vous est mal tenu — Car vous n'estes qu'un traistre — Par trahison en chacun nid — Pondez sans qu'on vous sonne... » Et, entre temps, pendant seize mesures, le musicien s'amuse à imiter le chant du coucou sur : « Coqu! Coqu! Coqu!.. » Peut-être eût-il suffi néanmoins de changer « Coqu » en « coucou ».

Le rapport entre ce *si* ♯ et *Do* est, en effet, de 125 : 128, ce qui donne une différence de hauteur de 2 vib. 35 pour cent. Juste en face de cette observation, à la page 105, on lit en note :

Dans l'octave moyenne, le *si* ♭ tempéré correspond à un nombre de vibrations égal à 460, 8 par seconde ; le *si* ♭ de la série des quintes en diffère seulement par un peu moins de *deux* vibrations, car il est égal à 459... Le *septième harmonique*, au contraire, présente, par rapport à ce même *si* ♭ tempéré, une différence qui dépasse *huit* vibrations à la seconde, car il est égal à 452,6. Il est donc notablement plus bas, et nul auditeur ne tolérerait sans protester un écart de cette importance entre deux quelconques des exécutants d'un orchestre ou d'un ensemble vocal.

Or, une ingénue règle de trois dévoilerait à un gosse d'école primaire que, pour 460 vibrations par seconde, 8 vibrations font une différence de hauteur de *1 vib. 75 pour cent*, que M. d'Indy proclame ici « intolérable », alors qu'à la page précédente il décrétait « inappréciable à l'oreille » une différence de *2 vib. 35 pour cent*. Ce qui ne l'empêche pas de conclure :

Cet exemple, dont on peut faire l'application à *tous* les sons tempérés, suffit pour réduire à sa valeur toute une catégorie d'objections plus ou moins spécieuses, soulevées par d'habiles théoriciens, au nom de l'exactitude mathématique, dans le but d'infirmer certains principes physiques et métaphysiques basés sur les rapports de vibrations, et notamment sur la *loi des quintes*.

« L'exactitude mathématique » ne saurait évidemment espérer la tendresse de M. Vincent d'Indy, mais il importe de remarquer la suffisance de ton et la commisération dédaigneuse avec quoi le dialecticien accable ses adversaires sous des bourdes de cet acabit. Le procédé est constant chez M. d'Indy et se double d'une agressivité dont paraît s'aggraver avec l'âge la manie d'introduire gratuitement et d'exploiter les plus incohérents prétextes en un mêli-mêlo sans queue ni tête. Même en supposant un « hibou » dans le *Chant des Oiseaux*, l'intervention des Juifs dans un *Cours de Composition* s'attestait pour le moins surérogatoire, et, en les laissant tranquilles, M. d'Indy se fût épargné une gaffe. Qu'entend-il aujourd'hui en se montrant scandalisé d'un avis « exprimé », à propos d'*esthétique*, par « un musicien *français*, vis-à-vis d'autres musiciens — *également français* » ? M. d'Indy prétendrait-il que tous les artistes « français » eussent la même « esthétique », et naturellement la sienne ? Et, puisque son « étude plus serrée de l'étymologie » l'avait conduit à comprendre par là le « sens du vêtement », rêverait-il que tous les Français s'habillassent à *la Belle Jardinière*, s'il lui plaisait d'être client de cet établissement vénérable ? Nous vivons à une heure où la qualité de Français est malheureusement trop souvent galvaudée dans des discussions où elle n'a rien à faire. On ne

s'attendait guère à voir M. d'Indy, qui défendit courageusement Wagner, employer des arguments de cette espèce. Il y insiste plus loin pourtant, et ne craint pas d'appliquer l'épithète de « style boche » à ce qu'il appelle spirituellement (oh ! combien !) « un pijama à deux tonalités superposées ». On s'étonne qu'un admirateur aussi dévot de Beethoven que l'est M. Vincent d'Indy ait levé sans embarras pareil lièvre. A-t-il donc perdu souvenance de l'abracadabrante correction suggérée par Fétis, à la page 124 de son *Traité d'Harmonie*, pour un célèbre passage de la *Symphonie pastorale*, à la fin de « l'introduction du dernier mouvement ». Eh ! oui : il y a presque exactement un siècle, Beethoven « superposait » déjà « deux tonalités ». Il est vrai que Beethoven n'est devenu Flamand, comme chacun sait, que depuis la guerre, et peut-être M. d'Indy voulut-il protester contre la niaiserie de cette naturalisation de circonstance en se solidarisant avec le vieil aristarque réactionnaire. Mais il est permis de se demander si M. Vincent d'Indy est bien qualifié pour user de l'expression « boche », dans un débat purement musical, à l'égard d'artistes « français », ses confrères. Il est notoire que la *Schola cantorum* fut fondée sous le patronage de César Franck. M. d'Indy, Directeur de ladite *Schola*, s'honore d'être le fidèle et pieux disciple de ce Maître, le dépositaire de sa pensée et de sa tradition, et le continuateur de ses tendances. Or, dans un article assez significativement intitulé *les Origines germaniques de César Franck et les Accointances de la jeune Ecole française*, paru dans la revue *S.I.M.* du 15 avril 1913, un Wallon, M. Ernest Closson, divulga ainsi le pedigree du musicien, — et c'est M. Closson qui souligne :

César Franck est issu d'une famille de bourgeois de village. Son grand-père, Barthélémi Franck, naquit et vécut à Gemmenich, bourg situé aux confins du Limbourg et de la Prusse, sur la ligne de Verviers à Aix-la-Chapelle, par Bleiberg. C'est un pays de grosses cultures, assez accidenté, *où l'on ne parle qu'un patois allemand*... Son fils, Nicolas-Joseph, le père de César Franck, naquit à Volkerich, hameau de Gemmenich, le 30 mai 1794 ; il épousa, le 20 août 1820, une jeune fille d'Aix-la-Chapelle. Le nouveau ménage *vint habiter Liége*, où naquit, le 10 décembre 1822, dans l'ancienne rue Saint-Pierre, près Sainte-Croix, le petit César.

Il ne s'agit aucunement ici de reprocher à Franck une filiation fort ressemblante, en somme, à celle de Beethoven, mais simplement de reconnaître un fait matériel, auquel il convient d'ajouter, pour définir plus nettement l'influence du musicien, que l'art de Franck procède expressément de Bach et de Schubert. Il y a mieux d'ailleurs sur ce point à l'actif de M. d'Indy lequel, à propos de « style boche », parla vraiment de corde dans la maison d'un pendu. S'il pouvait paraître licite ou excusable de se servir du terme « bo-

che » autrement que par boutade, ou peut être envers la misérable clique qui déshonore actuellement un peuple intoxiqué jadis idéaliste auquel l'intelligence, la science et l'art ont été redevables de tant de beaux génies, ce serait à coup sûr à l'endroit de M. Hugo Riemann et de son bagage indigeste. M. Hugo Riemann est une sorte de hanneton du pédantisme, dont la prolixité aussi pesante que brouillonne a désastreusement sévi dans tous les domaines de la musicographie et de la pédagogie musicale. On ne saurait imaginer esprit plus faux, cerveau plus nébuleux, plus fermé à la compréhension objective. C'est un exemplaire accompli de ce subjectivisme aprioriste qui, depuis une quarantaine d'années, a fâcheusement dévasté l'érudition autant que la conscience allemandes. Il ne se contente pas de tripatouiller impudemment les textes et les documents qu'il cite au point de rendre le fatras de ses publications à peu près inutilisable, ses jugements sont par surcroît déformés par un chauvinisme dont le parti-pris sournois vise par-dessus tout notre pays et notre art. Alors que de véritables savants, comme Ludwig et Johannes Wolf, ont établi « loyalement » et salué avec une noble sincérité le rôle capital de la France dans le prime développement de la polyphonie au moyen-âge, M. Riemann, dans son *Handbuch der Musikgeschichte*, passe assez négligemment sur notre *Motet* du XIIIe siècle, la première forme musicale digne de ce nom, née au Cloître de Notre-Dame de Paris, et dénigre Guillaume de Machaut, qui ne fut pas moins le plus grand musicien que le plus grand poète de son temps. Un peu partout, dans cette compilation opaque, et où que ce soit d'ailleurs chez M. Riemann, on éprouve et dépiste ce coup de pouce du subjectivisme qui, sur d'autres terrains, devient facilement le coup de poing. Enfin M. Hugo Riemann fut l'apôtre et le chaperon de ces fameux « *Sons inférieurs* », benjamins de son imagination fumeuse, dont il dénicha l'utopie chez feu Arthur von Œttingen. Il en confectionna un système d'harmonie arbitraire, illusoire et baroque, basé sur l'équivoque et le sophisme, tissé de non-sens, d'erreurs et de contre-vérités, — duquel précisément M. Vincent d'Indy s'est institué l'importateur, le champion et le vulgarisateur chez nous au dam irrémédiable de ses infortunés élèves. En réalité, bien mieux que Franck, dont l'ombre ne fait qu'y planer, on peut dire que M. Hugo Riemann est le vrai Patron de *la Schola;* ses théories alambiquées et factices constituent la pierre angulaire et la substance de l'enseignement dogmatique y dispensé; des chapitres entiers du *Cours de Composition* de M. d'Indy, le jargon de « rythmes » ou « groupes masculins » ou « féminins », de « fraction légère » ou « fraction lourde », d' « anacrouse sous-entendue » ou « élidée », etc., ne sont que fourrage tondu dans ses *Kateschismen*. Evidemment, en évoquant imprudemment du « bo-

che », M. Vincent d'Indy a dénoncé la paille dans l'œil d'autrui sans discerner la poutre dans le sien. Et était-il plus nécessaire, en l'occurence, de parler, sans d'ailleurs le nommer, d'un « musicien français pour lequel le Beau n'existe pas — ou si peu — » ; de taxer « nos musiciens dits avancés » d'amour pour « les petites chapelles»? O paille et poutre ! O poutre et paille ! De telles insinuations malveillantes autant qu'anonymes sont regrettablement dans les habitudes de M. Vincent d'Indy et, après ce bouquet de gracieusetés décochées, on n'est pas peu estomaqué de lire, comme péroraison de son esthéticienne exégèse, ce couplet aux méchants lapins qui ont commencé :

Tout est donc pour le mieux dans la meilleure des républiques musicales, et il est réconfortant de voir nos musiciens français continuer, comme aux temps de l'avant-guerre, à se tirer amicalement des pétards dans les jambes, à se larder de coups de pointe et à se lancer à la tête des grenades heureusement chargées à blanc..

Fut-il jamais plus piquante inconscience ? M. Charles Kœchlin, membre du Comité de *l'Indépendante*, a répliqué avec beaucoup de dignité et de mesure à la diatribe de M. d'Indy. Il paraît que le mot « *esthétique* » fut bien, en effet, prononcé, on ne sait trop par qui, durant la conférence; mais M. Kœchlin le traduisit par: « *Nous n'avons pas les mêmes goûts* » ; un autre, par : « *Nous n'avons pas les mêmes tendances* » ; — ce qui, assurément, « n'était pas une découverte ». Ceci posé, M. Kœchlin explique ainsi les causes du refus de la *S. M. I.* :

La réunion actuelle des deux sociétés, augmentées de plusieurs Prix de Rome, eût donné lieu à un jury d'examen des moins homogènes, divisé naturellement en trois groupes de goûts différents : 1° Schola ; 2° S. M. I. 3° musiciens restés fidèles à l'enseignement traditionnel récompensé par l'Institut. —Dans ces conditions, il nous a semblé que toute œuvre de *jeunes*, ayant un caractère original, risquait immanquablement d'être écartée par les deux fractions du jury opposées à *celle qui comprendrait*... Telles furent les raisons qui nous poussèrent, non immédiatement à « écarter *sine die* un rapprochement loyal », mais à proposer, en cas de réunion à *la Nationale*, la survivance de chaque groupe, autonome, au sein de la grande Société à séries séparées de concerts, jurys indépendants les uns des autres mais subventions, salles et publics communs. — Cette proposition fut repoussée.

En somme, on offrait « loyalement » à des gens, qui sont maîtres chez eux et contents de leur sort, d'entrer dans une combinaison où ils eussent été en minorité. Ils ont non moins « loyalement » décliné cette aimable proposition. Ils préfèrent de rester entre soi, de continuer à produire librement suivant leurs « goûts » et leurs « tendances », au lieu de s'exposer à être censurés selon les « tradi-

tions » du Prix de Rome ou les préceptes « boches » — pour parler comme M. d'Indy — de la théorie riemannienne. C'était évidemment leur droit, et on ne voit guère là de quoi justifier les récriminations de quiconque. Celles de M. Vincent d'Indy apparaissent d'autant plus déplacées que son discours s'adresse à des artistes « français » dont la plupart sont dans l'impossibilité de lui répondre, puisque cela leur est interdit parce qu'ils sont mobilisés. M. Kœchlin ne dut qu'à son âge de pouvoir rétablir la vérité. La morale de cette histoire est que M. Vincent d'Indy a manqué là une belle occasion de se taire, de laisser en paix l'esthétique, ses racines grecques et ses confrères, et de ne se livrer aux débauches d'une « étymologie plus serrée » que dans le tutélaire silence du cabinet.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition *Alexandre Altmann* (Devambez). — Exposition *Van Dongen* (Galerie d'Antin). — Exposition *Jouve* (Galerie Haussmann.) — Exposition *Valensi*. — Exposition *Anders Osterlind* (Druet). — Exposition F. *Luigini* (Georges Petit). — Exposition des *Onze* (Georges Petit).

Alexandre Altmann compte parmi nos meilleurs paysagistes. Une centaine de toiles, très variées de motifs, d'une exécution très souple observée et intuitive, affirment à son exposition chez Devambez ses progrès et sa maîtrise. Altmann excelle à mettre en page un motif toujours choisi heureusement. Le pittoresque s'y accentue d'une dominante bien choisie. Cet art très libre se transpose et se diversifie d'après le milieu évoqué. Ce peintre sait admirablement donner l'accent local, la tonalité particulière d'un paysage, se conformer aux gris variés et aux verts parfois sombres de l'Ile de France, noter les jours de soleil dans des jardins de Provence ou dans d'âpres contrées pyrénéennes. Ce sont des eaux, mouvementées aux jours d'hivers, ou indolentes et transparentes dans les ombres d'un parc sous la lumière claire et fraîche. Altmann est aussi un peintre de fleurs. Il appellera simplement *Fleurs* une grande toile où des corbeilles florales s'épanouissent sur une table en face d'une fenêtre ouverte ; mais cette fenêtre s'ouvre sur de hautes collines et les reflets de l'heure, du paysage, des fleurs composent dans les vitres des fenêtres la plus délicate des harmonies ; c'est un jeu subtil et doux de nuances dont aucune ligne ne dérange ni ne précise les gradations savantes et charmantes. Beau travail d'artiste ému devant le charme radieux de la couleur. Cette légèreté de touche donne les plus beaux effets de gradations autour des dominantes fortes et variées par où le peintre caractérise chacun de ses tableaux.

Une série de dessins très récents montre des études de figures et des recherches de l'expression et du type. C'est une belle page que

ce *buveur* si empreint de sensualité qui porte le verre à sa bouche d'un ample et réel mouvement. Des portraits de poilus indiquent la présence de l'artiste à l'armée. Ces dessins révèlent chez Altmann un caractériste exercé. Il n'y a point de figures, ni même de silhouettes humaines dans les paysages qu'il expose. Ses dessins prouvent que c'est par parti-pris de laisser la nature s'exprimer seule et qu'Altmann sera, quand il voudra s'y affirmer, un beau peintre de figures.

§

Galerie d'Antin, des **Van Dongen**. Des portraits se dressent très captivants, d'expression simplifiée, de caractère complexe, avec une belle recherche du ton des chairs, du velouté des maquillages, de l'allure générale fixée en un geste, en une pose ; trois figures de femme voisinent sur la même toile, synthèse de beauté moderne dont l'artiste veut dire et explique bien l'attirance : lignes strictes des corps et des traits, miroitement continu de la peau du visage autour de l'éclat des yeux avivés et agrandis.

Une femme s'allonge sur un divan, grand beau corps d'un superbe dessin, gaînée des épaules au genou d'une étoffe diaprée, où les coloris violents des fleurs se recoupent en arabesques du plus joli goût. Des natures mortes, tapis, bibelots, fleurs, ordonnées dans un pittoresque caprice, offrent les plus agréables harmonies et des jeux de nuance neufs. Parallèlement à ces beaux morceaux de peinture stricte, le peintre s'amuse, juxtapose des hommes complètement bleus et des femmes complètement rouges, d'un rouge de vase grec ou de pots de fleurs. Des élancements exagérés de corps minces précisent une grâce féminine factice ; on sent l'humour un peu violent, humour qui n'est pas sans causticité, d'un artiste qui se délasse de ses recherches ordinaires de simplification et de synthèse du caractère du modèle ; c'est la partie la moins curieuse de cette belle exposition.

§

Galerie Haussmann, un choix de dessins et de pastels et quelques bronzes de l'animalier **Jouve**. Exposition interrompue par la guerre, dit le catalogue.

Nous avons dit, au moment où elle s'ouvrit, la robustesse du talent de Jouve, la valeur de ses dessins, de ses éléphants résumés et granitiques, de ses pythons, les étirements somptueux de ses tigres, la curiosité de son grand panneau décoratif, une panthère noire tenant en sa gueule un paon, jeu de couleurs, original et amusant ; les bronzes ont une valeur, sans requérir l'attention au même point que les dessins (blanc et noir ou rehaussés). L'ensemble est d'un art solide avec des parti-pris absolus, mais curieux.

M. **Valensi** expose chez Druet de nombreux souvenirs picturaux

des Dardanelles. Il succède à M. **Anders Osterlind** qui avait accroché à la même galerie de savoureux paysages de Provence (Agay, aimé des peintres), de la Creuse (des coins du pittoresque pays de Gargilesse), de Bretagne (Bréhat), toiles intéressantes qui font augurer d'un bel avenir artistique chez ce fils d'un excellent peintre. M. Valensi avant la guerre avait voisiné de très près avec les cubistes. Il avait exposé des synthèses de villes flamboyantes et prismatiques, très loin d'être sans intérêt. Les notes qu'il rapporta des Dardanelles, n'ayant point d'ambitions synthétiques, mais prétendant au contraire au rôle de documents exacts, il les a notées d'un faire impressionniste, cursif, qui n'est ni sans vigueur ni sans distinction. Il y a, dans ces *Choses vues*, des chutes brusques de corps sous les obus, des siestes assommées de soldats dans l'étroite bande d'ombre de grands murs, nombre de maisons, palais ou masures déchiquetés de trous d'obus et cette pierraille démantelée luit avec des reflets fauves sous le soleil. Il y a des aspects panoramiques du pays qui ont interessé le ministère de la Marine et des notations extrêmement curieuses, comme celle de ce vaisseau de guerre camouflé de façon à ne point se distinguer des terrains de la rive, revêtu de sable jusqu'à la ligne de flottaison qui apparaît rouge sous le maquillage incomplet encore ou interrompu. C'est un nombreux et curieux carnet de guerre.

§

Chez Georges Petit, **F. Luigini** aligne des eaux lourdes, des terrains bourbeux, des places du Nord aux maisons colorées, à pignons flagellés de pluie et trempant dans un sol comme tissé d'onctueux reflets. Ce sont des paysages tristes malgré les teintes vives des architectures. Ces paysages de Flandre, M. Luigini les a souvent traduits avec bonheur par la peinture et l'eau-forte en couleur. C'est à des endroits devenus récemment plus célèbres, à Nieuport, à Ypres, à Lierre, qu'il en a noté cette fois les variations. Une autre série nous mène à des régions d'un caractère plus doux, près de Moret. M. Luigini est aussi un habile peintre de chevaux. Ses chevaux de halage sont d'une excellente facture et d'une pleine vérité.

Chez Georges Petit, exposition de tableaux et de sculptures, on avait dit des Onze, mais il y a douze exposants : M. Rodin, et les peintres J.-F. Raffaëlli, Besnard, Henri Martin, Le Sidaner, Lobre, René Ménard, Cottet, Dauchez, Prinet, Aman-Jean, Lucien Simon. L'Homme au Nez Cassé, l'épisode de Francesca de Rimini, une terre cuite de l'Ève, un Jeune garçon, une œuvre moins connue, la Nuit de Mai, forment l'apport de **Rodin**; l'envol de la Muse vers le poète, vieillard à la face ravagée et douloureuse, est d'un très beau mouvement. Le sujet est interprété très largement, sans paraphrase du poème célèbre.

Les tableaux de **J.-F. Raffaëlli** disent avec son ampleur tranquille et son point de vérité absolue des heures calmes au port de la Rochelle, des heures de soleil sur la jetée de Menton, le pittoresque délabrement d'un petit village de pêcheurs. La Chaumière, dans un paysage feuillu, sous un ciel qui se fonce, dans une admirable sérénité de l'heure, est un beau poème de vie simple et limpide, et c'est toujours peint de cet art savant, le plus savant qu'on rencontre actuellement dans notre peinture, avec l'aspect le plus spontané.

Le portrait du cardinal Mercier, d'**Albert Besnard**, est un vigoureux morceau de peinture. Le cardinal est auprès d'un grand Christ. Déjà dans ses fameuses fresques de Berck, Albert Besnard douait ses Crucifix d'une singulière mobilité et comme d'une existence réelle ; le ton des chairs de son Christ est bien celui d'une sculpture, mais ce Christ s'anime presque, et presque agit.

Ici il semble accompagner le prélat, et peut-être lui dicter cette protestation qu'il a à la main. La face du cardinal est énergique et fine, le mouvement très digne. Des incendies rougissent sur le fond de la toile. La part de drame que contient ce portrait, l'attitude du modèle, le classent parmi les meilleurs portraits de caractère de Besnard.

La série d'**Henri Martin** est superbe. Le Pergola en été est d'un très bel ensoleillement ; la nature des paysages que peint Henri Martin est somptueuse, riche et en même temps sévère de ligne. Une belle magie d'été s'y joue ; l'automne est évoqué en une gravité parée des couleurs les plus vives. Ce sont des harmonies audacieuses et charmantes. On connaissait peu Henri Martin peintre de fleurs ; en distraction à ses travaux décoratifs, il jette ici dans un vase de verre l'élan d'une fleur, et c'est d'une très jolie joie.

La suavité de **Le Sidaner** se mélange de force et s'allie avec un goût extrêmement fin dans la disposition des accessoires, dans le groupement joli et naturel des fleurs et des fruits sur les tables. Le soleil caresse amoureusement les murailles blanches d'une maison, se cache dans les feuilles pour rebondir sur des tables et des chaises, en palets d'or, pour pénétrer des massifs floraux et des enlacements de plantes. La vasque d'un bassin blémit au crépuscule dans une vaste et neigeuse bordure de fleurs, qui est comme une gigantesque couronne d'Ophélie. C'est d'un sentiment de la nature infiniment délicat, et d'un très grand agrément et bien construit.

René Ménard reste fidèle à ses paysages siciliens, à des coins de forêts et d'eau majestueux ou les grands bœufs passent sur des émaux lumineux. Il évoque des nymphes élégantes et classiques. Une très jolie page, c'est un enlèvement d'Europe, de dimensions très restreintes, peut-être esquisse d'une grande œuvre décorative. Les figurines en sont heureuses et d'un beau mouvement.

Prinet apparaît en pleine force. Ses portraits sont du meilleur modelé. Il y a là des qualités de compréhension totale du modèle, de sérieux dans l'art qui l'approchent de Fantin. Une toile, la *Tradition*, est extraordinaire de vie simple, de vérité latente, de vie tranquille des personnages. Prinet aime les vieux logis de province, aux grandes boiseries blanches. Il sait donner l'impression qu'un calme absolu les entoure, et il nous intéresse très vivement aux êtres qui vivent dans ce décor et qu'il peint d'un art si complet.

Les intérieurs de **Maurice Lobre**, ses natures mortes sont infiniment séduisantes, c'est un des meilleurs peintres des miroitements de la lumière dans les objets aux belles surfaces. Un coffret de lui, aux teintes foncées et chaudes, est d'une grande curiosité d'exécution.

L'exposition de **Charles Cottet** ne nous apprend rien sur lui. Il y existe physiquement sous la forme d'un très vivant croquis de M. Lucien Simon qui le représente complètement et avec une vie singulière. Des Bretonnes, en procession, des jeunes filles d'Ouessant sont des bons morceaux de sa manière. Son Espagne fauve a toujours son intérêt plastique. Des enfants de pêcheurs à Chioggia vivent dans une belle et chaude luminosité.

De **Lucien Simon**, des processions mouvementées et douées de splendeur dans leur simplicité par des jeux d'étoffes. Des figures humaines sont librement exprimées, et une petite toile, *Nausicaa*, est charmante par l'actif remuement des lavandières dans un gai paysage d'eau et de pierrailles ; ébauche d'une œuvre décorative ou notation littéraire, c'est d'un joli charme.

M. **Aman-Jean** a, comme de coutume, des portraits très fins dans des décors de jardin ; sa *Baladine* ténue a la grâce qu'il trouve plus souvent dans la simple attitude que dans le mouvement.

M. **André Dauchez** est l'interprète de vastes étendues bretonnes ; il rend bien le voisinage des grands espaces marins et fait probement des choses difficiles.

On ne peut dire que nous ayons là le suc même d'une exposition de la Société Nationale. Les peintres qui sont ici groupés nous ont habitués annuellement à voir chez Petit les prémisses de leurs envois à ce Salon. Il furent souvent plus nombreux que cette fois. Ils ne l'ont jamais été assez pour résumer tout l'instinct pictural de leur Salon.

Cette année où il n'y aura pas de Salons peut-être, leur exposition prend plus d'intérêt et nous aura pas mis au courant de ce que font, malgré la guerre, quelques maîtres et quelques très bons artistes.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALÉMANIQUES

Carl Spitteler : *Mes premiers Souvenirs*, traduction et préface de Henri de Ziegler ; Paris, Librairie Payot, 3 fr. 50. — Charles Spitteler : *Les petits Misogynes*, traduction de Mme la Vicomtesse de Roquette-Buisson, préface de Camille Jullian ; Paris, E. de Boccard, 3 f. 50. — Jean-Edouard Spenlé : *Carl Spitteler, l'homme et le poète* ; Marseille, Barlatier. — Paul Ilg : *Der starke Mann* ; Frauenfeld, Huber, 5 fr.

La littérature spittelerienne s'acclimate lentement en France. Nous devons à la guerre d'avoir connu un grand écrivain que les Allemands de l'empire voulaient s'annexer et qui, grâce à nous, connaît maintenant la haute notoriété européenne. Il n'y a pas si longtemps que Spitteler pouvait constater avec mélancolie : « Mes amis français, je puis les compter sur les doigts. La main gauche y suffit, et même je n'ai pas besoin du pouce et du petit doigt. Je peux même plier les trois autres doigts. En France, je voyage solitaire, inconnu, entouré d'étrangers distants et méfiants. » Il convient d'ajouter que, même dans son pays, l'auteur de *Printemps olympien* n'a connu la célébrité qu'à un âge assez avancé. Il avait déjà trente-six ans quand son premier livre parut, en 1881, sous le pseudonyme de Félix Tandem, et *Prométhée et Epiméthée* passa inaperçu, au point que pendant près de dix ans Spitteler ne trouva pas d'éditeur. Des manuscrits entiers furent détruits au cours de cette période, tellement l'auteur désespérait d'acquérir jamais une réputation solide, en dehors d'un petit groupe d'amis. Confiné dans d'obscures tâches journalistiques, sa collaboration à une revue littéraire d'Allemagne ne devint possible qu'en 1887. Nietzsche l'avait recommandé au *Kunstswart*. Il le fit avec tant de discrétion que Spitteler n'apprit que longtemps après à qui il devait la bienveillance soudaine de la feuille allemande. Ce ne fut pas assez pour « percer » et le public de l'empire resta encore longtemps rébarbatif à la littérature si limpide et sereine de cet écrivain étranger à toutes les coteries. La tardive consécration dont il le fit bénéficier au commencement de ce siècle n'est pas précisément une preuve de perspicacité. On jugera, en outre, de la solidité de ses convictions littéraires, si l'on se rappelle les invectives qui accablèrent Spitteler quand, le 14 décembre 1914, il prononça à Zurich sa retentissante conférence, « Notre point de vue suisse ».

Cette haine durera tant que durera la guerre. Elle a complètement oblitéré le jugement des Allemands qui vont jusqu'à répandre sur Spitteler les fables les plus absurdes. C'est ainsi que les *Süddeutsche Monatshefte*, du faussaire Cossmann (voir l'affaire Valentini), revue munichoise que l'écrivain suisse honora naguère de sa collaboration, n'a rien trouvé de mieux, pour calomnier Spitteler, que de prétendre qu'il aurait préconisé l'entrée en guerre de la Suisse aux côtés de l'Entente. Or, Spitteler s'était contenté de remercier

M. Ernesto Ferraris, collaborateur de la *Gazzetta Ticinese* de Lugano, pour deux articles, au cours desquels celui-ci avait montré, à propos de l'affaire Spitteler, le degré d'insanité où étaient tombées les polémiques allemandes. La lettre de Spitteler, publiée par l'organe tessinois, ne faisait aucune allusion politique, mais elle contenait cette phrase : « Soutenu par mes compatriotes, je puis mépriser toutes les injures de l'Allemagne. » Ce qui a particulièrement irrité les gens de l'empire, c'est que la Suisse toute entière s'est rangée derrière son grand poète. La chaude sympathie qu'elle lui témoigna, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, et qui prit une forme concrète, lors du banquet organisé à Genève, le 7 septembre 1915, démontra aux Allemands que la Suisse alémanique pouvait parfaitement se passer de leurs suffrages.

Il fallait rappeler brièvement comment l'Allemagne, après avoir rejeté Spitteler, continue à s'acharner contre lui, pour montrer l'importance de la tâche assumée par la Suisse romande : restituer au grand écrivain un public que son attitude courageuse lui avait fait perdre. Résolument nos amis de Genève et de Lausanne se sont mis à l'œuvre. C'est par leur entremise que l'œuvre de Spitteler nous a été révélée, un peu tardivement ne craignons pas de le dire, car il n'y avait aucune raison d'attendre la guerre pour aller regarder un peu ce qui se passe dans la Suisse alémanique. Maurice Muret avait, à vrai dire, déjà consacré un article à Spitteler, dans ses *Contemporains étrangers*, volume publié en 1911, mais son bel effort était resté à peu près isolé et n'avait pas réussi à stimuler le zèle des traducteurs. Maintenant encore la propagande spittelerienne se fait assez timidement. Pour ne pas effaroucher le lecteur français, on a réservé provisoirement les grandes œuvres épiques, pour lui mettre d'abord sous les yeux des compositions plus accessibles. Ce n'est peut-être pas un moyen excellent pour situer l'auteur dans les régions de la haute littérature, où une place devrait lui être acquise, mais si l'on tient compte de la façon dont se font en France les réputations, il faut bien reconnaître que les traducteurs helvétiques n'ont pas eu tout à fait tort d'agir avec prudence.

Donc, après *le Lieutenant Conrad*, récit villageois, dont il a été parlé ici même l'an passé (voir *Mercure* du 16 février 1916), voici que paraissent coup sur coup **Mes premiers Souvenirs** et un recueil de nouvelles intitulé **les Petits Misogynes**. Et l'on va nous donner prochainement, dans une remarquable traduction due à Mme Gabrielle Godet, cet extraordinaire *Imago*, dont la publication vient de s'achever dans la *Bibliothèque universelle*. Après la lecture de ce roman amer sur la société contemporaine, peut-être notre public sera-t-il mûr pour aborder *Prométhée et Epiméthée*, dont M. Paul Budry, directeur des *Cahiers Vaudois*, a entrepris la tra-

duction. Un court fragment du *Printemps Olympien* a paru dans la *Semaine littéraire* de Genève du 27 novembre 1915. Souhaitons qu'il ne soit que l'amorce d'une version intégrale dans notre langue.

Dans *Mes premiers Souvenirs*, Spitteler s'est efforcé de fournir une fidèle transcription des émotions rudimentaires d'une âme d'enfant s'éveillant à la vie. M. Henri de Ziegler, qui a assumé la tâche difficile de mettre en français ce livre si parfaitement original, écrit dans sa préface :

Nul mieux que Spitteler n'a vu qu'il y a dans l'émotion de l'enfant, dans sa plus fugitive impression, dans le moindre souvenir qu'il lègue à l'adulte, une poésie plus belle d'être sans parure et qui s'évapore si on ne l'exprime avec une pieuse abnégation. Et cette abnégation, chez notre poète, va jusqu'à se refuser le luxe des images. Il s'en remet à la délicieuse simplicité du style, à sa bonhomie à son aisance connue un peu nonchalente, de plaire et de séduire. Donc pas de *Dichtung und Wahrheit* en ces pages, mais la vérité, la poétique vérité exprimée, parce que telle, avec le religieux souci de ne point trahir.

Il s'agit, dans ces *Souvenirs*, d'un enfant qui réagit fortement au contact de la vie extérieure et dont les visions ont une telle netteté qu'il sait en conserver l'exacte mémoire. On s'est étonné de sa précocité, car les faits qui sont restés gravés dans l'esprit du poète remontent à la première année de sa vie. Il a pu contrôler lui-même dans la suite, en reconstituant les événements dont le cadre étroit de sa famille a été le théâtre durant sa prime jeunesse, le détail des impressions qui lui étaient restées, et nous n'avons aucune raison de ne pas admettre la sincérité de son enquête. S'il y a malgré tout pas mal de « littérature » dans ces pages sincères, c'est parce que l'auteur n'a pas pu s'empêcher de faire allusion parfois à des faits ultérieurs de sa vie d'écrivain. En décrivant, par exemple, tel décor dont, enfant, il avait retenu tous les détails il tient à nous dire qu'il lui a servi plus tard de cadre à des récits imaginaires.

Pour juger de l'originalité des visions enfantines, voyez ce passage d'un chapitre qui s'intitule « la grand'mère » :

Si ma grand'mère était près de moi, en personne, je la caressais, mais je ne l'embrassais pas. Peuh ! Qu'est-ce que les grandes personnes ont donc avec leurs stupides baisers ? Je promenais mes mains, délicatement, sur ce visage familier, où que ce fût, sur la bouche, sur le front, les yeux, les joues, incomparablement ridées. Il arrivait que cela la fît murmurer, qu'elle voulût gronder, se fâcher. Et pourquoi pas, je vous en prie ! Des paroles sévères, sorties de cette bouche ? Je ne les prenais point au sérieux et j'en riais, tout simplement.

Mais voici, à propos d'un premier voyage hors de la campagne bâloise, que l'homme de lettres reprend le dessus. Il s'agit d'une échappée vers « Soleure, ville dorée des légendes » :

... Cette lumière venait du sud, de Bienne, de Neuchâtel, où commence le climat différent de celui de la Suisse allemande, plus vivement ensoleillé, aux couleurs plus vigoureuses, plus lumineuses, le pays des lacs, où mûrit la vigne, où se pressent les cyprès. C'est ce que j'appelle le Midi savoyard ou bourguignon, et je le préfère au Midi italien.

Ce midi savoyard, il faut l'avoir vu, il faut l'avoir même, si je puis dire, vécu pendant un séjour de plusieurs années, pour comprendre dans sa profondeur, pour ressentir véritablement la religion de la nature de J.-J. Rousseau. Si Rousseau avait grandi dans la Suisse allemande, dans des Alpes septentrionales, au milieu de leurs pâturages humides et nébuleux, il n'eût pas adressé à la Nature, sa déesse, une aussi fervente prière. Un dernier rayon, un dernier souffle de ce Midi de Savoie atteignent Soleure, à travers la plaine qui va de Bienne à Granges, à travers la vallée de l'Aar.

Ce goût intense du Midi semble avoir détaché Spitteler du germanisme, pour le rattacher à la latinité. Ecrivain de langue allemande, subissant l'influence de deux mondes qui se combattent, il marque nettement sa prédilection pour notre art et notre civilisation. Dans la jolie préface que M. Camille Jullian a mise en tête des *Petits Misogynes*, histoire d'enfants qui forme comme la suite naturelle des *Premiers Souvenirs*, l'historien des Gaules s'est plu à délimiter historiquement et géographiquement le talent de Spitteler. Elle est d'une saveur incomparable, cette préface, où les données certaines de la science se mêlent agréablement à des appréciations qui sont d'un fin lettré. Après avoir décrit la campagne de Bâle, M. Jullian écrit :

Point de rencontre entre deux manières de vivre et de parler, site de défense suprême contre la barbarie du Nord, c'est bien cela qu'a été cet angle de l'Helvétie dans les cinq siècles de domination romaine : ni à Trèves, qui est trop loin vers le Nord, ni à Lyon, qui est trop loin vers le Sud, vous n'aurez, comme à Augst et dans ses entours, la vision de deux mondes qui se font face. Nulle part, mieux qu'à Bâle, à Augst, à Liesthal (la patrie de Spitteler) vous ne comprendrez pourquoi les Grecs et les Romains sont venus jusqu'au Rhin, et ce qu'ils voulaient faire. Hyperboréens et Méditerranéens : c'est bien ici le lieu prédestiné de leur contraste.

Les Anciens s'en sont rendu compte eux-mêmes : les Grecs du moins qui savaient réfléchir, rêver et créer sur tous les épisodes de leur histoire et les endroits de leurs chemins, qui savaient traduire en scènes vivantes et familières les symboles des rencontres historiques.

Après avoir cité Apollonios de Rhodes, M. Jullian rappelle la similitude entre les scènes et les paysages imaginés par le poète grec et les évocations du *Printemps Olympien*. C'est de l'excellente critique comparée.

Si l'on veut, par ailleurs, connaître dès maintenant, par le détail, le sujet des deux grands poèmes épiques de Spitteler, il faut lire le texte de la conférence donnée à Marseille, le 2 avril 1916, sous le patronage du « Comité de Relation avec les Pays neutres », par M. Jean

Édouard Spenlé. Le biographe de Rahel a présenté à ses auditeurs, en parfait érudit, **Carl Spitteler, l'homme et le poète.** Il a donné des analyses consciencieuses de *Prométhée et Epimethée* et de *Printemps Olympien*, en rehaussant son commentaire de nombreuses citations A propos des premiers poèmes de Spitteler, il écrit :

Livre sans précédent dans la littérature. Une note nouvelle, non encore perçue, était trouvée : le secret de ce style héroïque et biblique, du grand lyrisme prophétique et annonciateur que Nietzsche — un des premiers lecteurs de *Prométhée* — devait s'approprier dans son *Zarathoustra*. Comme un ardent bréviaire de la vie intérieure, ainsi faut-il lire le *Prométhée* de Spitteler. Tout l'écrin de ses visions colorées d'enfance, il le répandait, là, dans une offrande magnifique, d'une main qui dédaigne l'art de faire valoir et de ménager son trésor. Où a-t-il pris ces paysages, véritables tableaux de primitifs, avec leurs montagnes bleues couronnées de burgs fantastiques, leurs villes apocalyptiques, leurs lointains fabuleux et dans les ciels d'une luminosité paradisiaque, rangés côte à côte, comme les cordes d'une harpe céleste, ces Anges annonciateurs au vol incliné? Où a-t-il trouvé surtout le secret de ces couleurs merveilleuses, couleurs de vitrail ou d'enluminure, ces tons carmins et azurés, et ces ors si chauds, si opulents, qui à ses tableaux mettent leur incontestable fond de légendes pieuses

M. Spenlé est plus affirmatif que Spitteler lui-même, quant à la filiation du lyrisme de *Zarathoustra*. La seule chose que l'on sache, c'est que Nietzsche a très probablement lu *Prométhée*, l'année même de l'apparition de la première partie, mais on n'a trouvé dans ses papiers aucune trace de cette lecture. Peu importe du reste, car si l'inspiration des deux œuvres est pareillement biblique, il n'y a aucun rapport entre les deux thèmes. Spitteler a horreur des philosophes qu'il appelle les « clowns des universités ». Et comme le dit M. Jullian : « C'est peut-être à Mistral surtout qu'il faut songer pour bien sentir Spitteler, le Mistral dont l'horizon d'inspiration allait des Saintes-Maries aux rochers des Baux. »

Je ne voudrais pas terminer ces notes sans signaler le volume de M. Paul Ilg, **Der starke Mann**, dont une traduction paraît actuellement dans le *Journal de Genève*. C'est un roman sur le militarisme suisse qui démontre qu'avant la guerre déjà, les conflits qui ont abouti à l'affaire des deux colonels commençaient à agiter l'opinion helvétique.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Charles Le Goffic : *Les marais de Saint-Gond*, Plon, 3 fr. 50.— Georges Dejean : *Casque à pointe et Bonnet Rouge*, Léon Martinet à Lausanne, 3 fr. 50. — P. Duval-Arnould : *Crapouillots*, Plon, 3 fr. 50.—Lig: *Fables choisies de La Fontaine* Attinger, 4 fr. — *Almanach de la Paix par le Droit 1917*, Nimes, 0.25. — *Le Pro-*

gramme de la Paix.— F. de Grailly : *La Vérité territoriale et la Rive gauche du Rhin;* Berger-Levrault, 3.5o.

A propos de la bataille des **marais de Saint-Gond**, qui fut — mieux qu'un épisode — une partie importante de la gigantesque bataille de la Marne par laquelle fut arrêtée net l'offensive allemande en 1914, M. Charles Le Goffic a donné un intéressant travail de discussion et d'adaptation des divers témoignages qui ont été recueillis. C'est la bataille, vue par un écrivain non militaire, mais qui la suit sur le terrain et s'efforce de la comprendre. Le récit parle d'abord de l'exode des populations qui décampaient aux approches de l'ennemi et arrivaient de l'Argonne et des Ardennes. Les Allemands survinrent bientôt, mais ils hésitèrent devant les marais, où ne furent poussées d'abord que des avant-gardes ; ils n'occupèrent même pas Toulon-la-Montagne qui commande toute la plaine au sud et où se porta bientôt l'artillerie française. C'est qu'ils crurent d'abord à une escarmouche d'arrière-garde, car la retraite française durait depuis la frontière de Belgique. Lors de l'attaque du lendemain (7 septembre), l'ennemi voulut emporter Mondement, la clef stratégique des marais qui s'étendent sur 18 kilomètres de longueur avec 4 ou 5 de large, coupés de routes dont quelques-unes ne sont guère que des chaussées étroites. L'attaque sur Mondement fut très vive et le château qui s'y trouve placé souffrit particulièrement pendant la lutte ; mais on se battit également du côté de Bannes, à la sortie des marais ; du côté de Lenharrée à l'Est, puis tout proche de Mondement, vers Soisy-aux-Bois et la coulée de Mongivroux. Nos pièces tiraient de Mondement, comme des hauteurs de Broyes et du Mont-Août. Le chateau de Mondement se trouva bientôt furieusement bombardé, l'ennemi espérant ensuite enlever la position ; l'église, les champs, les routes furent couverts de projectiles, tant que le général Humbert qui commandait dut se transporter au château de Broyes plus au sud, — et d'où l'on découvre toute la plaine jusque vers l'Aube et Troyes. — L'ennemi essaya inutilement de progresser entre Ecury et Sommesous, mais il faillit réussir à nous culbuter sur la petite rivière la Somme, à Lenharrée et à Normée,— et nos troupes durent battre en retraite sur Connantray tout en disputant le terrain. Rien ne protégeait plus la Fère-Champenoise. — Du côté de Mondement la bataille d'ailleurs continuait et les Sénégalais défendirent le prieuré de Saint-Gond ; on se battit à Boussy-le Petit et à Boussy-le-Grand, à Reuvy, à Oyes et l'ennemi pensa bien un moment enfoncer notre centre. Mais sur la gauche les nôtres avançaient. Une brigade allemande se jeta encore le 9 septembre d'Oyes sur Mondement qui fut alors emporté, et ce point dominant fut de suite organisé, tant que l'ennemi se crut maître du champ de bataille. Le général Humbert essaya une première fois de reprendre Mondement, mais échoua,

et c'est alors que se produisit la manœuvre du général Foch ; les généraux Humbert et Dubois avaient aussi mandé en hâte des troupes fraîches et, arrêtant l'agresseur à Montgivroux, attaquèrent Mondement et l'enlevèrent à la nuit. — Le mouvement de retraite des Allemands, qui s'étaient d'autre part butés à nos troupes de la Marne, était déjà commencé du reste. Nos canons tiraient sur Baye et sur Villevenard ; on reprit Corfelix et l'on se porta sur Talus. Dans l'Est, l'ennemi s'était avancé jusqu'à Gourgançon et la garde prussienne avait même occupé Connantré ; mais la décision fut amenée par le général Foch qui arrêta la ruée des envahisseurs. — Dans la Fère-Champenoise qu'ils avaient occupée, ces Messieurs avaient commencé une orgie qui se trouva brusquement interrompue par un ordre de départ. Il leur fallait déguerpir en effet, — et le secrétaire de la mairie qui dut les accompagner, bien par force, raconta qu'ils lui avaient fait faire dans la nuit une traite de 40 kilomètres.

Cependant il semble bien que le récit de M. Le Goffic n'établit pas suffisamment comment fut amenée la décision. La fin de la garde prussienne, enlisée dans les marais de Saint-Gond, ne serait de même qu'une légende, — ce que nous regrettons du reste, — mais l'auteur dit très bien que « ce qui a sombré définitivement dans cette fosse verdâtre, et mieux que quelques bataillons d'élite, c'est le prestige de la force allemande et de sa prétendue invincibilité ». — Le volume que vient de publier la librairie Plon, avec de bonnes reproductions photographiques et une carte, est d'ailleurs un des premiers travaux d'ensemble qui ont été donnés sur cette partie de la bataille de la Marne, et il vaut par la sincérité de ses recherches comme par les nombreux documents qu'il reproduit en appendice. Il abonde également en détails curieux comme ceux qui ont été recueillis sur la soulographie des agresseurs qui laissèrent 300 bouteilles de champagne vides dans la cour de Mondement, — ou même 800 selon le garde Félix qui les compta. Du côté de Baye dont le château et les collections furent saccagés, les officiers allemands se faisaient suivre par des voitures d'enfants, pleines de bouteilles de champagne qu'ils buvaient le long de la route. A Fromentières, « les goujats — des Poméraniens — se soulageaient sur les tables, dans les meubles, au milieu des lits ; à la mairie du lieu, ils empruntèrent pour le même usage le chapeau haut-de-forme de l'instituteur et en coiffèrent, avec son contenu, le buste de la République ».

Casque à pointe et Bonnet Rouge, de M. Georges Dejean est un livre de polémique, de déclamations contre la guerre, « industrie nationale de la Prusse » et maintenant de toute l'Allemagne, et aussi contre nos socialistes-pacifistes trop enclins à se laisser prendre aux manœuvres des *sozialdémokrates* d'outre-Rhin,

qui ont d'abord voté pour la guerre et cherchent à nous amadouer maintenant que l'Empire se trouve en mauvaise posture. Le parti social-démocrate allemand, en effet, a usé et abusé du pacifisme jusqu'à la veille du conflit, — où d'ensemble il a tourné casaque. M. Dejean nous dit des choses très justes sur les ambitions et l'organisation de l'ennemi, mais qu'il eût fallu voir plus tôt; de même sur l'agitation de ses antimilitaristes, qui appuyaient en même temps les menées conquérantes de la carte militaire, — lesquelles se trouvaient aussi bien les ambitions du pays tout entier. L'Allemagne en somme s'est illusionnée en comptant sur le mécontentement intérieur en France, sur le détraquement général, — surtout sur l'antimilitarisme, — et s'aperçut trop tard que devant l'invasion tout le pays faisait bloc. Mais les socialistes de chez nous, — si beaucoup depuis ont fait leur *mea culpa*, — ont été longs à comprendre que les social-démocrates ne jouaient pas leur jeu et se trouvaient nous détester, nous Français, autant que les Russes, — et d'ailleurs tout ce qui n'est pas allemand. La race germanique, en effet, se croit supérieure à toutes les autres et professe qu'il « lui a été dévolu par Dieu de les dominer ou de les asservir ». On peut retourner le fait tant qu'on voudra, il n'y en a jamais que pour eux : « Un pardessus allemand moule bien un dos allemand et un chapeau allemand est le seul couvre-chef convenable pour une tête allemande », déclarait un des dix commandements publiés par un journal du pays qui n'est même pas le *Neckar* ou *Nectar Echo*. — Mais si la préméditation de la guerre est aujourd'hui indiscutable, que dire des atrocités commises dans les pays envahis, et sur lesquelles l'auteur s'étend longuement; de l'espionnage, des manœuvres chez les neutres? Avec de tels voisins, M. Dejean s'élève contre « la chimère du désarmement » et il n'a pas tort. La « paix honorable » que désirent nos adversaires est celle qui leur permettrait de recommencer dans dix ans, a dit M. Dumont-Wilden, — et en effet, s'ils pensent bien avoir perdu la guerre actuelle, ils s'occupent déjà de préparer la prochaine. — En somme, il y a dans le volume de M. Dejean beaucoup de choses qui méritaient d'être dites; mais il n'est peut-être pas excessif de penser que nous les savions tout de même un peu.

Les **Crapouillots**, nous indique d'autre part M. Duval-Arnould, qui a retenu le mot pour servir de titre à un volume d'ailleurs intéressant de croquis et d'histoires, c'est l'artillerie de tranchée, les petits canons qui crachent des torpilles monstrueuses et chargées de tout saccager chez l'ennemi, — et aussi les artilleurs-servants des pièces qui se trouvent une des inventions ou adaptations les plus extraordinaires utilisées dans le conflit actuel. Avec ses « feuillets d'un carnet de guerre », M. Duval-Arnould donne au reste de curieux récits, nous présentant d'abord le capitaine du groupe, — le *patron ;* le

lieutenant, d'une bravoure folle, chargé de l'assister, — puis la physionomie des hommes, — des types vivement crayonnés et qui lui fournissent nombre d'anecdotes, des histoires de tranchées, beaucoup de choses remarquables et même de jolies choses, parmi des tableaux de campement, l'aspect hétéroclite de l'aménagement dans les *cagnas*. La vie sur le front varie à l'infini ; les aventures sont diverses, s'il y a un fond général qui demeure partout le même ; puis il y a les moments d'action, le tir des torpilles, des notes de bataille, — des conversations hachées par les rafales d'obus — et toujours l'entrain, l'endurance, la bravoure insouciante des hommes, qu'on est obligé « d'engueuler (*sic*) pour les forcer à s'abriter dans les tranchées, mais jamais pour les en faire sortir ».

Les **Fables choisies de La Fontaine**, adaptées par Lig constituent un recueil pour les mômes, puisque notre supériorité ne considère plus l'œuvre du fabuliste que comme un recueil à l'usage des enfants. Il y a une vingtaine de fables dans le volume et qui ont été accompagnées, outre les dessins, d'un préambule explicatif et adapté à la situation présente ainsi qu'aux grands personnages, nos ennemis, qui se trouvent d'actualité. C'est *la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf*, dédiée au roi de Bulgarie ; *le loup, et la cigogne ; le loup et l'agneau ; la poule aux œufs d'or*, — que vient de tuer Guillaume de Prusse ; *la laitière et le pot au lait*, — où le même Empereur allemand reste abassourdi en contemplant la cruche brisée de ses rêves et illusions, etc. D'autres comme *le Renard et les raisins* ont été interprétées déjà, il semble, à propos de Verdun. — Il n'y a pas là un gros effort du reste, et amusera-t-il même les tout petits? Le malheur, c'est que les dessins sont surtout médiocres. On y peut seulement remarquer, au dos de la couverture, une caricature du Kronprinz en oiseau, coiffé de son bonnet à tête de mort, et qui arrondit les plumes de paon qui lui ont été plantées dans le croupion.

CHARLES MERKI.

§

L'Almanach de la Paix par le Droit pour 1917 renouvelle, par la plume de M. Vesnitch, représentant de la Serbie et correspondant de l'Institut de France, la mémoire des crimes allemands. Tel ordre du commandant du XII^e^ corps austro-hongrois mériterait d'être gravé sur le marbre et le bronze dans tous les pays yougo-slaves : « D'abord je ne tolère pas que des gens du pays ennemi, sans uniforme mais armés, soient faits prisonniers ; ils doivent être exécutés sans condition ! » Tout ce petit livre, ainsi que d'ailleurs tous les fascicules de la Revue *La Paix par le Droit*, est à louer. Quand on voit à quel degré de pleutrerie ou de tartuferie tombent

certains pacifistes du dehors, on ne peut qu'être ému par l'attitude énergique des nôtres. Le réveil a été dur pour eux mais salutaire, e peut-être comprennent-ils maintenant la gêne que nous éprouvions, nous Français simplement pacifiques, à écouter ou lire leurs anciens propos. Un mois à peine avant la guerre, me trouvant au grand banquet de la Presse française à Londres, je trouvais que les orateurs abusaient un peu du pacifisme, que l'excellent Vandervelde aurait bien pu dans son toast vibrant ne pas parler de Waterloo, trait d'union anglo-belge mais nullement franco-anglais, et que l'incisif d'Estournelles de Constant aurait bien pu ne pas tant insister sur notre « horreur des coups ». Mais personne, alors, dans cette nombreuse assemblée cosmopolite, personne ne se doutait que la catastrophe fût si proche ! Hélas, elle a éclaté et elle a dessillé bien des yeux. Ces Messieurs pacifistes se sont réveillés tout près de nous, comme nous nous sommes trouvés tout près d'eux et nous avons vu qu'au fond nous nous trompions tous, eux sur nous, nous sur eux. Si de ceci nous tirions une leçon de bienveillance et de confiance !

Justement dans son dernier numéro, *la Paix par le Droit* expose son **Programme de Paix** qui tient en sept articles et cinq propositions. Voici les articles, condensés : 1° pas de convention secrète ; 2° ni désapprouvée par les Parlements ; 3° pas d'annexions par force (ici trois lignes supprimées par la censure, ce qui est bien sot) ; 4° respect des nationalités intérieures ; 5° de leurs langues, religions, etc. ; 6° pas de spoliations en dehors de la juste réparation des crimes et 7° réunion d'une Cour de justice chargée de préciser les responsabilités et de punir les crimes. Et voici les propositions, qui seraient théoriquement les conditions d'une paix durable : 1° que tous les Etats civilisés abolissent chez eux, s'ils l'ont encore, le pouvoir personnel, et qu'ils organisent une Société des Nations avec sanction des violations du pacte social ; 2° que cette Société soit toujours organisée par les puissances alliées entre elles sans attendre les autres ; 3° et que ces autres soient invitées d'ailleurs à y entrer ; 4° que cette Société établisse entre ses membres des traités de commerce largement conçus dont ne bénéficieront les empires centraux que s'ils entrent préalablement dans la Société des Nations ; 5° et enfin que la fabrication de matériel de guerre soit érigée, condition préalable d'un futur désarmement, en monopole d'Etat sous le contrôle des Parlements. — En vérité tout ceci, conditions de paix durable et modalités du traité, ne soulève aucune objection. Mais il y aurait des questions de détail délicates dans lesquelles il faudrait entrer.

C'est ainsi que le livre de M. F. de Grailly, **la Vérité territoriale et la rive gauche du Rhin**, pose un des problèmes le plus graves de la paix : Supposé que nous puissions imposer notre volonté aux ennemis, quel statut devrions-nous donner à l'Allemagne

rhénane ? Ici, réalité, théorie, science, logique, tout entre en jeu. Si nous nous en tenons à nos principes de droit des peuples, c'est le libre consentement des intéressés que seul nous consulterons, mais si nous pensons à notre liberté à nous, le point de vue change, et si nous faisons intervenir les questions de race, de langue, de culte, d'histoire et de géographie, tout se complique encore plus.

M. de Grailly, comme il sied à un haut fonctionnaire du Crédit foncier de France, s'en tient uniquement à la géographie, à ce qu'il appelle la vérité territoriale. Pour lui, l'ancienne Gaule entre les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, est une individualité réelle, éternelle, contre quoi rien ne doit prévaloir. Que les riverains de gauche parlent allemand et veuillent être Allemands, peu importe, ils doivent suivre le sort de la Gaule. Comme, d'ailleurs, les riverains de droite doivent suivre le sort de la Germanie, car notre auteur s'interdit très logiquement toute velléité d'extension au delà des frontières naturelles, et une annexion de Bade, de Westphalie, de Catalogne ou de Saluces lui semblerait *à priori* inadmissible.

Sa thèse peut très bien se soutenir, d'autant que la thèse contraire, celle du libre consentement des intéressés, aboutit assez vite à des absurdités. Si le droit des peuples était un droit absolu, ni les Etats-Unis n'auraient dû empêcher les Etats du sud de faire sécession, ni la Suisse n'aurait dû s'opposer au Sonderbund, ni nous-mêmes ne devrions-nous trouver mauvais que la Provence devînt italienne si elle le voulait, ou la Champagne allemande. Pour qu'une sécession soit légitime, il faut autre chose qu'un caprice d'assemblée locale, ou même qu'un plébiscite accidentel, il faut une volonté longuement et raisonnablement exprimée, et une entreprise unanimement et périlleusement soutenue ; ce fut le cas de toutes les indépendances de Grèce, de Belgique, d'Italie et même des Etats-Unis et de Suisse.

Plus spécialement, la réalité géographique joue un rôle préalable quand il s'agit d'un pays très délimité, île ou losange de montagnes; avec la théorie du droit des habitants, on aurait deux Irlandes, le coin anglo-normand et le reste celte, et deux Bohêmes, le noyau tchèque et la bordure tudesque; ce sont solutions peu acceptables. Il en serait peut-être autrement de pays moins personnalisés, Silésie, Pologne, vieille Prusse ; toutefois, là encore on peut se demander s'il ne vaudrait pas mieux maintenir l'individualité de ces Etats amorphes, d'autant qu'on ne voit pas trop comment, dans la péninsule des Balkans, par exemple, on séparerait les éléments ethniques. Toutefois cette réalité géographique n'est pas tout, et il n'y aurait qu'un herr professeur à vouloir annexer le Portugal à l'Espagne sous prétexte qu'il n'y a pas de pays mieux délimité que la péninsule ibérique.

Pour en revenir à la rive gauche du Rhin, il semble, tout bien con-

sidéré, que c'est exagérer la vérité territoriale que de considérer le Rhin comme une barrière au même titre que les Alpes et les Pyrénées ; les montagnes elles-mêmes ne sont pas aussi infranchissables que le pense notre auteur ; quand l'Espagne était musulmane, c'était très légitimement que Charlemagne rattachait à la chrétienté les marches de Catalogne et de Navarre ; à plus forte raison un fleuve, surtout aussi utilisé que le Rhin, ne peut-il pas jouer le rôle de frontière intangible ; dans la vaste plaine continue qui s'étend des Vosges à l'Oural ce sont les habitants qui doivent délimiter leurs domaines respectifs. En principe donc, il faudra respecter la volonté des populations et accueillir avec joie au bercail français les Alsaciens-Lorrains sans interdire le bercail teuton, s'ils veulent y rester, aux gens de Trèves, Mayence et Cologne.

Mais d'autre part la France aura parfaitement le droit de prendre contre son cynique et odieux voisin toutes les précautions nécessaires, et une de ces précautions devrait consister dans le droit d'occupation militaire non seulement du fossé Rhin, mais du glacis qui le couvre. Si nous sommes assez vainqueurs pour cela, nous détruirons le militarisme prussien, suivant le mot de M. Asquith, ce qui veut dire que nous briserons le lien qui enchaîne à la Prusse ses conquêtes de 1866 et de 1815. La Prusse rhénane et la Wesphalie deviendront des États allemands, républiques ou duchés à leur gré ; de même Hesse-Cassel et Nassau, celui-ci à souhait pour recevoir sa légitime souveraine, la grande duchesse Marie, si le Luxembourg voulait se rattacher à la Belgique ; Francfort, aussi, redeviendra ville libre. Tous ces pays, joints aux grands-duchés de Hesse-Darmstadt et de Bade, devraient former une confédération du Rhin, aussi allemande qu'elle voudra de langue, de mœurs et de législation, mais sous le protectorat des Alliés et avec droit de garnison de la France ; ils s'en trouveraient très bien, puisqu'ils n'auraient plus de service militaire obligatoire ! Et à son tour, cette Allemagne rhénane pourrait, avec la France rhénane, la Suisse, la Belgique et la Hollande, former une plus vaste et non moins pacifique Confédération de l'Europe occidentale. Il semble que cette solution harmoniserait parfaitement les droits de la France et ceux des autres peuples, et mettrait la vérité territoriale en complet accord avec la vérité morale non moins digne de respect.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA « NOUVELLE ORIENTATION » INTÉRIEURE. — Les Allemands attendent de la guerre une transformation complète de leurs habitudes

et de leurs traditions politiques. Tandis que les armées impériales poursuivent encore d'éphémères succès sur tous les champs de bataille du vaste front, le peuple, fortement attaché au dogme de la victoire finale, est persuadé que cette victoire apportera au pays un tel prestige qu'une ère de prospérité s'ouvrira pour lui. Ce sera alors le moment d'exiger du gouvernement qu'il paye sa dette. La démocratie, ayant versé son sang en abondance, réclame sa part du butin. En dehors d'autres profits plus tangibles, elle demande à la Prusse les « libertés politiques » qui lui ont été promises depuis plus de cent ans et dont elle a été sans cesse frustrée.

C'est le dogme de la « *Neuorientierung* » dont toutes les gazettes allemandes sont pleines et auquel le chancelier a fait une allusion dans son dernier discours. Le 27 février, M. de Bethmann-Hollweg disait à la tribune du Reichstag :

De même que sur les buts de la guerre, les opinions divergent au sujet du développement de notre politique intérieure. Orientation nouvelle ! Ce n'est pas là un beau mot et je crois que je m'en sers aujourd'hui pour la première fois. Il éveille l'idée fausse qu'il dépend de nous de nous orienter d'une façon nouvelle. Nou, Messieurs, *nous sommes en présence d'une époque nouvelle avec un peuple renouvelé.* La guerre immense a créé cette situation ! Une génération qui, par ce qu'elle a vécu de formidable, a été ébranlée jusque dans les derniers replis de son âme, un peuple dont une parole saisissante d'un poète-soldat a pu dire que *son fils le plus pauvre a été son fils le plus fidèle,* une nation qui, de mille façons, apprend tous les jours que c'est seulement avec sa force entière qu'elle peut affronter et surmonter le danger le plus extrême, — Messieurs, voilà des forces vivantes qui, ni de droite ni de gauche, ne peuvent se laisser ni restreindre ni détourner de leur voie. Quand il faut organiser à nouveau des droits politiques, il ne s'agit pas de récompenser le peuple de ce qu'il a fait. Ce serait littéralement indigne ! Il s'agit seulement de trouver l'expression politique et publique pour *ce qu'est ce peuple.*

Messieurs, nous aurons devant nous, après la guerre, d'importantes tâches politiques, intellectuelles, économiques et sociales. Nous ne pourrons les résoudre que si toutes les forces, dont la réunion nous permettra seule de gagner la guerre, continuent à agir dans la paix, si des voies leur sont ouvertes qui leur permettent de s'épanouir librement et joyeusement. Tout cela ne peut se régler d'après le cliché des partis, c'est une revendication de la force intérieure de notre Etat et cette revendication l'emportera de haute lutte. Messieurs, celui qui objecterait qu'après les guerres de Délivrance, il y a cent ans, les espérances en un développement populaire de l'organisme intérieur allemand ont été déçues, celui-là ne tiendrait pas compte de la différence d'une époque à l'autre. Les temps sont surmontés où les gouvernements étaient dominés par une politique de cabinet, où les courants libertaires étaient plus ou moins cosmopolites. A ce moment-là, *l'idée nationale* n'agitait que quelques cerveaux. Aujourd'hui elle anime le peuple tout entier, dans toutes les classes, passant par-dessus les rangs et les partis, et *elle nous a soudés en une unité indestructible.*

Après cette affirmation de l'unité morale du peuple allemand que la lecture quotidienne des journaux suffit à démentir, M. de Bethmann-Hollweg a tenu à défendre le militarisme prussien :

De même que les esprits conservateurs le reconnaissent, je crois que les défenseurs réfléchis de la démocratie apprécieront la valeur de nos institutions monarchiques. Les Briand et les Lloyd George veulent faire croire au monde que leur but est de délivrer l'Allemagne du militarisme prussien, et de doter le peuple allemand, du fond de lui-même, d'institutions démocratiques. Eh bien! Messieurs, *s'il faut nous délivrer de quelque chose, nous nous chargerons nous-mêmes de cette besogne.* Et, pour ce qui en est du militarisme, nous savons tous — avant la guerre M. Lloyd George lui-même le savait, — que notre situation géographique doit toujours nous rappeler le mot de Frédéric le Grand : *Toujours en vedette!* Cette puissance ne peut pas être concentrée d'une façon plus efficace que par des institutions qui reposent sur de solides bases monarchiques, et, plus efficacement encore, par une monarchie qui a ses racines dans le peuple, dans de larges couches populaires, et lorsqu'elle tire sa force de cette source inépuisable : l'amour de l'homme libre. C'est là qu'il faut chercher, et nulle part ailleurs, le sens et l'essence de l'idée impériale allemande et de la royauté prussienne.

Ce passage du discours du chancelier, que les télégrammes d'agences ont résumé en deux lignes et qu'il était nécessaire de traduire littéralement, a dominé les discussions politiques de ces dernières semaines. Les conservateurs ont voulu y voir une concession aux partis de gauche et l'annonce d'une évolution vers des institutions démocratiques. Dans le clan socialiste les explications fournies par M. de Bethmann-Holweg ont paru vagues et insuffisantes. Mais le ton sibyllin du chancelier a eu le don d'agacer tout particulièrement la presse radicale. Alors qu'au Reichstag, le chancelier avait cru se ménager un petit effet, en faisant miroiter devant les députés la magnificence de la tâche qu'il attribue au peuple allemand, les applaudissements qui ont souligné en séance les couplets sur la politique intérieure, se sont mués le lendemain en aigres récriminations. La *Gazette de Francfort*, dans un article de fond du 2 mars, dit qu'on peut comprendre les réticences de M. de Bethmann-Hollweg, quand il s'agit des buts de guerre, mais qu'il est inexplicable que le chancelier n'ait pas eu le courage de dire ce qu'il pense de l'avenir. Il doit avoir des idées personnelles sur le développement de la politique intérieure. S'il ne peut pas s'appuyer sur un programme, il n'est qu'un simple fonctionnaire de l'Etat et non pas un chef.

L'organe démocratique souligne ensuite l'incompatibilité qu'il y a entre la politique de l'Empire qui louvoie parmi les écueils des partis et la politique réactionnaire de la Prusse. Le chancelier, s'il veut suivre l'orientation nouvelle, devra se décider à sacrifier ses collègues du ministre d'Etat prussien. Mais c'est précisément ce que

M. de Bethmann-Hollweg ne veut pas. Les réactionnaires prussiens sont les plus fermes soutiens du trône et forment l'armature même de l'empire ; le peuple demande par contre au gouvernement de s'inspirer de « l'esprit des tranchées », dont il attend la rénovation de l'Allemagne. Au lieu d'accorder la réforme du système électoral en Prusse, souvent promis et toujours ajourné, et dont la gauche espère naïvement qu'elle sera le prélude d'un régime de liberté, le gouvernement fait voter un projet de loi sur les biens de famille inaliénables qui fortifie la position des hobereaux au détriment de la petite propriété rurale. Ainsi la politique prussienne, loin de s'orienter à gauche, persévère dans ses traditions réactionnaires.

Le député Gothein a publié dans le *Berliner Tageblatt* (4 mars) un virulent article qui s'intitule : « Le chemin pour donner au peuple son droit ». On y retrouve toute la phraséologie ampoulée de 1848. Avec une verve toute populacière, l'auteur secoue le chancelier et exige de lui l'introduction du suffrage universel dans tous les Parlements des Etats particuliers. Ce débat d'un autre âge est infiniment divertissant. Il paraît probable qu'en ce moment, si on lui en laissait le choix, le peuple allemand, à d'hypothétiques droits électoraux, préférerait un bon repas substantiel avec saucisses et bière à discrétion. Mais M. Gothein, imperturbable, indique le procédé légal à employer pour amener la Prusse à composition :

D'après l'article 2 de la Constitution de l'empire, les lois de l'empire ont le pas sur les lois des Etats particuliers ; d'après l'article 19, les membres de la fédération qui ne remplissent pas leurs devoirs fédératifs peuvent y être contraint par l'exécutive. La voie est donc toute tracée pour exercer, par l'empire, une contrainte sur la Prusse, en vue de la forcer à donner au peuple le droit électoral qu'on lui a pris et qui est indispensable, si des conditions saines doivent être créées, tant dans l'empire qu'en Prusse.

Les libéraux de l'empire se rendent de plus en plus compte que la Constitution hybride imaginée par Bismarck, pour tenir l'Allemagne sous la dépendance de la Prusse, empêche le pays d'évoluer dans un sens démocratique. Mais, de même qu'on ne peut pas imaginer l'Allemagne moderne sans la main gigantesque de Bismarck, on ne peut pas imaginer une Prusse dont les hobereaux ne seraient pas les maîtres. L'effort des partis de gauche pour modifier cette situation en pleine guerre n'est qu'un des nombreux symptômes de l'angoisse qui étreint le pays. Inquiet de l'avenir, sachant que, quoi qu'il arrive, la guerre ne lui apportera que des mécomptes, hanté malgré lui par le spectre de la défaite, l'Allemand trouve, dans ces querelles d'opinion un dérivatif à des soucis plus graves.

Les socialistes, qui disposent de la majorité des suffrages en Allemagne, ont voté les crédits de guerre. Bien qu'il ait feint de croire à leur concours désintéressé, le chancelier sait qu'ils veulent être

payés. C'est pourquoi il leur a promis qu'il n'auront pas les mêmes désillusions qu'en 1815. Le *Vorwaerts* est-il dupe de ces promesses? Pour qu'il n'y ait pas maldonne il lui a paru utile de rappeler de quelle nature furent les mécomptes d'il y a un siècle. On sait que l'insurrection de 1813 fut, à ses débuts, un mouvement populaire dirigé par des intellectuels libéraux. Après la trahison d'York — il est assez curieux qu'à l'origine de tous les hauts faits de l'histoire allemande il y ait toujours une trahison, — après la convention de Tauroggen (29 décembre 1812) et l'entrée en Allemagne des débris de la Grande Armée, la cour de Prusse était restée hésitante. Frédéric-Guillaume IV avait horreur des « menées révolutionnaires » et le soulèvement de la Prusse orientale n'était pas loin de lui apparaître comme un acte d'insubordination contre sa propre autorité. Esprit pusillanime, il quitta Berlin presque contre son gré pour se décider enfin à signer, le 17 mars 1813, le fameux « Appel à mon peuple ». C'est ce tardif acquiescement que le gouvernement impérial, avec l'esprit de falsification dont il est coutumier, voulut glorifier, lors du centenaire des *Freiheitskriege*, en faisant graver une médaille qui portait en exergue : *Der Kœnig rief und alles kam* (« Le roi appela et tout le monde accourut »).

Malgré cette absorption d'un mouvement populaire par les représentants de la couronne, le peuple resta persuadé que c'était lui qui avait renversé la domination de l'« usurpateur ». A vrai dire, il n'y avait pas alors, à proprement parler, de peuple en Allemagne, mais les intellectuels qui parlaient en son nom prétendirent, après le traité de Vienne, que les gouvernements avaient promis au peuple « la liberté ». Ce fut l'ère de la plus sombre « réaction ». Le *Vorwaerts* s'est plu à rappeler quelques-uns des témoignages du mécontentement qui se fit alors jour. En 1817, Gneisenau écrivait à Clausewitz :

> Il n'y a pas un homme dans le ministère qui prenne la question de la Constitution au sérieux. On veut promettre, tergiverser ou même tromper, pour gagner du temps.

Le vieil Ernst Moritz Arndt dans l'*Esprit du temps* (1818) parle des « sbires de la sottise et de la paresse » qui veulent faire des « hommes allemands » des « valets muets et rampants ». Et il appelle cet état de choses « une tragi-comédie telle que l'histoire n'en offre pas d'exemples ».

Il est inutile de poursuivre ces citations qui remplissent deux colonnes du *Vorwaerts*. L'important pour nous, c'est de montrer que l'organe socialiste trouve la tragi-comédie de 1917 aussi amère que celle dont la Prusse d'il y a un siècle a été le théâtre. Compte-t-il sur le chancelier pour y mettre un terme? En tous les cas M. Scheide-

mann et ses amis estiment qu'il est prudent de soutenir M. de Bethmann-Hollweg, car s'ils rendaient sa situation impossible, l'empereur investirait de sa confiance l'un des représentants du parti militaire, Tirpitz ou Falkenhayn, et l'espoir d'une évolution gouvernementale vers la gauche serait définitivement mis à néant.

Il ne faut pas oublier que le peuple allemand, à l'exception d'une petite minorité, partage les idées annexionnistes soutenues par tous les partis. Son instinct de rapine, stimulé par la faim, ira naturellement à celui qui, en fait d'acquisitions territoriales, présentera les exigences les plus énormes. Ceci explique le succès de certains agitateurs pangermanistes dans les masses aveugles. Tant que le pays ignorera ce qui se passe, le gouvernement sera à son aise pour laisser discuter d'une part la répartition de l'hypothétique butin, et d'autre part, le chimérique développement de la grande Allemagne, enfin parvenue à l'âge d'or. Les difficultés commenceront seulement quand on connaîtra enfin la situation véritable.

Dans le moment même où le chancelier préparait son discours du 27 février se tenait, à l'hôtel Adlon de Berlin, une réunion de chefs pangermanistes qui, eux aussi, entendaient se préoccuper de la « nouvelle orientation » de l'Allemagne. Au cours de cette réunion, il fut décidé d'exiger du gouvernement le remplacement du suffrage universel pour le Reichstag par le système de l'élection à trois échelons, tel qu'il est en vigueur dans la monarchie prussienne. Les députés conservateurs n'ont pas osé se rallier publiquement à cette proposition, mais ils encourageront secrètement toutes les manifestations qui tendront à ruiner la position du chancelier. Actuellement ils lui reprochent de ne pas accepter les idées d'annexions, pour lesquelles les milieux chauvins et pangermanistes font une propagande à outrance. Les « buts supérieurs » (*Hochziele*) de ces messieurs font enrager la *Gazette de Francfort* (26 février) qui leur reproche leur « pathos hurlant ». Mais, si l'on veut bien se rappeler tous les succès qu'ont enregistrés les *Alldeutsche* depuis vingt ans, il faut reconnaître l'importance que l'on accorde à leurs idées dans les milieux dirigeants de l'Allemagne.

Les pangermanistes font depuis quelques semaines un gros effort pour maintenir le peuple allemand dans cet état d'exaspération chauvine qui lui a permis, depuis trente-deux mois, de soutenir la guerre. Par des conférences, des brochures et des journaux ils entretiennent l'orgueilleuse fureur que les privations et les déboires menacent de transformer en un fatalisme inerte. Les articles quotidiens du comte de Reventlow ne suffisent plus à cette sinistre besogne. Un groupe important de personnalités *alldeutsch*, parmi lesquelles on trouve sans étonnement M. Houston Stewart Chamberlain, ce néfaste maboul, auteur d'une compilation prétentieuse qui s'in-

titule *la Genèse du XIX^e siècle*, vient d'acquérir la *Deutsche Zeitung* et se propose de cultiver l'apachisme dans les masses populaires allemandes.

Ainsi l'opinion publique, dont M. de Bethmann-Hollweg veut faire croire qu'elle se range derrière ses dirigeants, est minée par des courants souterrains. Les convoitises s'opposent aux convoitises. Tandis que les pangermanistes promettent des territoires, les socialistes et les radicaux annoncent l'ère de la liberté. Les uns tirent à dia, les autres à hue, mais le peuple, ahuri par toutes ces belles perspectives, préférerait certainement un morceau de pain.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LA BELGIQUE ENVAHIE ET LE SOCIALISME INTERNATIONAL. — Sous ce titre, la *Belgique envahie et le Socialisme international*, M. Emile Vandervelde, ministre du roi Albert et Président de l'Internationale, vient de publier chez les éditeurs Berger Levrault une série d'articles et de discours préfacés par son ami M. Marcel Sembat qui est, lui aussi, « une lumière internationale » en même temps qu'un patriote. Peut-on, Français ou Belge, concilier sincèrement et logiquement l'attachement à « l'Internationale » où les éléments allemands et autrichiens sont prépondérants avec l'amour et le service de la France et de la Belgique?

Et d'abord l'Internationale existe-t-elle encore? A t-elle même jamais existé autrement que comme un leurre pour les socialistes d'Occident? Le plus simple bon sens opinera qu'elle a plutôt fonctionné comme un piège manœuvré de main de maître par les « camarades allemands » et qu'il serait pour le moins maladroit de retomber dans le panneau.

Cette impression ne saurait, du reste, qu'être confirmée par une lecture raisonnée du livre de Monsieur le Ministre Emile Vandervelde, livre remarquable en soi et spécialement intéressant par la situation double de son éminent auteur. C'est un ministre consciencieux et qui ne perd aucune occasion, ainsi qu'en atteste son ouvrage, de rendre hommage à son Souverain et à sa Patrie, qui veut l'ordre et la discipline parmi les ouvriers de son département — celui de l'Intendance de la guerre défensive belge, un esprit positif et qui ne se laisse pas berner dans son action de défense nationale mais qui veut en même temps ne pas renoncer à son rôle de grand prophète de la Gnose socialiste, cherche à ménager l'avenir tout en sachant bien éviter les écueils actuels qui rendraient impossible sa collaboration au Gouvernement national, remet à plus tard le sacrifice

aux grands principes « internationalistes » mais s'efforce tout de même, en attendant, d'en conserver la garde !

On conçoit que son préfacier, M. Marcel Sembat, un pince-sans-rire, assure-t-on, trouve à propos de rappeler que, dans le temps naguère des grands Conciles internationalistes, Jaurès appelait M. Emile Vandervelde *notre Cardinal* !...

De même qu'il y a deux hommes en M. Vandervelde, le ministre et le Président de l'Internationale, son livre se compose de deux parties : la première, *inspirée par un nationalisme intégral*, traite de la Belgique en armes de l'Yser, de la Belgique envahie, de l'Effort belge, de l'Héroïsme belge, de la tâche nécessairement méthodique, précise, réduite aux cadres nationaux, de ceux qui présideront à la reconstitution de la Belgique de demain ; mais la seconde partie est consacrée à l'Internationale et l'on y rencontre parfois certains accents qui détonnent dans l'ensemble et laissent place à l'inquiétude, sinon à l'équivoque. Assurément, et même sans aucun doute possible, les *zimmerwaldiens* et les *kienthaliens*, n'auront pas lieu d'être satisfaits, mais les patriotes, conséquence peut-être d'une phraséologie trop ondoyante et subtile, n'y trouveront pas tous leurs apaisements et s'étonneront des contradictions.

De ces contradictions, je ne citerai qu'un exemple très caractéristique de la manière de Monsieur le Président de l'Internationale ; à la page 176 de son volume, il reproduit un article paru sous sa signature dans le journal socialiste *Het Volk* d'Amsterdam et dont voici deux passages fort significatifs :

Si après ce qui s'est passé, les socialistes belges et français acceptaient de se rencontrer, d'échanger des vues, de se concerter avec ceux qui ont voté en Allemagne les crédits de guerre, qui ont donné un blanc-seing au Gouvernement impérial, qui ont accordé aux bourreaux de la Belgique la complicité de leur silence, ils trahiraient simplement la cause pour laquelle tant de braves sont morts.

Aussi longtemps qu'il restera un soldat allemand sur le territoire de la Belgique violée et de la France envahie, quand on viendra nous parler d'une action commune en vue de la paix, nous nous boucherons les oreilles.

Voilà qui est net et franc. C'est le langage qui convient à un ministre du Roi Albert et qui trouvera son écho dans tous les cœurs non sophistiqués.

Ni les zimmerwaldiens, ni les kienthaliens, ni les amis de MM. Longuet et Camille Huysmans ni les socialistes « officiels » (!!!) d'Italie ne souscriraient à une telle déclaration.

C'est la preuve qu'elle est du meilleur aloi ; mais pourquoi M. Vandervelde ne démissionne-t-il pas de la présidence de « l'Internatio-

nale », puisque sa manière de voir y grouperait contre elle une majorité imposante ?

A l' « Internationale », ce sont les Boches, leur force numérique, leur organisation, leur méthode qui prévalut, selon le vœu du fondateur, Karl Marx.

Il est bien difficile de présider une telle Association quand on se trouve être aussi profondément séparé d'elle sur une question vitale pour un pays au gouvernement duquel on appartient.

Cependant, M. Vandervelde, *ce Cardinal de l'Internationale*, comme disait Jaurès (voir page 10 de l'Introduction de M. Marcel Sembat), ne dédaigne pas l'acrobatie des balancements intellectuels et c'est ainsi que dans une réponse à Scheidemann, réponse au demeurant foudroyante et qui met tout simplement dans ses saletés le nez de l'homme à tout faire du Kaiser, il ne conclut pas moins par cette phrase qui donnerait aux zimmerwaldiens, aux kienthaliens et consorts des raisons d'espérer, mais des raisons de se troubler à nos braves et simples compatriotes (voir page 171) :

> Peut-être, Scheidemann, vous reverrai-je un jour, dans notre Maison du Peuple, où Haase et Jaurès signèrent ensemble notre appel suprême en faveur de la Paix.

Eh bien, non, M. Vandervelde, non, M. le Ministre de l'Intendance, non, M. le Président de l'Internationale, nous ne reverrons pas *ce jour-là*, à Bruxelles.

Ce jour-là, à Bruxelles, est impossible.

Vous avez cinquante ans. Croyez-vous vraiment que les Bruxellois, les fils et les petits-fils des déportés belges, laisseraient impunément M. Scheidemann, le complice flagrant de toutes les atrocités allemandes, parader sur l'estrade de la Maison du Peuple ? Ah ! quelle Maison serait devenue la vôtre, en quel peuple se serait métamorphosé le nôtre, cet admirable peuple belge que vous avez si bien dépeint dans la première partie de votre livre ! Nous serons certainement morts, vous et moi, avant que les Boches soient en état de se faire accueillir honnêtement en Belgique. Le grand soir du pardon viendra peut-être, mais il se fera longtemps attendre : *vous ne reverrez sûrement pas Scheidemann à Bruxelles.*

La dernière fois qu'on vit à la Maison du Peuple les « genossen » de la section internationale allemande, ils portaient le casque à pointe de la Kulture impériale, étaient soldats de l'invasion félone et avaient probablement passé par Louvain, la ville martyre, avec les autres brutes qui ont violé la Belgique.

M. Emile Vandervelde rapporte les propos qu'ils tinrent textuellement à la Maison du Peuple de Bruxelles !

Les Belges qui liront ce passage de son livre (page 204 à 207) n'oublieront jamais !

— Vous saviez bien qu'en cas de guerre franco-allemande, nos troupes devaient passer par la Belgique, déclara le docteur Koster.

— Alors, lui fut-il répondu, lorsque vos députés interpellaient votre Gouvernement au Reichstag sur ses intentions à l'égard de la Belgique en cas de guerre franco-allemande, ils jouaient une odieuse comédie, *de même que lorsque dans les Congrès internationaux vous veniez avec nous discuter et voter des résolutions sur la nécessité pour les petits Etats de défendre leur indépendance et l'intégrité de leur territoire.*

Et comme on le rappelait au sentiment de l'honneur, Koster eut ce mot qui vaut le « chiffon de papier » : « L'honneur est une idéologie bourgeoise ! » (*sic*, p. 206).

Est-ce avec une telle morale qu'on peut reconstituer une Internationale dont le but avoué est de devenir une sorte de conscience mondiale ?

Au fond, ce qui ressort du livre de M. Vandervelde, c'est que son éminent auteur sera amené à rejoindre complètement la cause nationale belge. Il est allé dans les tranchées, il a suivi toutes les péripéties de la bataille de l'Yser, dont il a tracé un récit magistral, il a exalté l'Union sacrée en ses trois incarnations qui synthétisent la Belgique : le général Leman, Monseigneur Mercier, le Bourgmestre de Bruxelles. Il a su dire en chef les paroles nécessaires aux ouvriers des munitions placés sous ses ordres (voir page 60 à 65), il a fièrement accepté les responsabilités difficiles et les plus courageuses d'un pouvoir exercé dans l'exil ; il a pris dans le Ministère d'Union sacrée un poste de combat.

Un jour, dans les tranchées, il rencontra un moine devenu soldat et lui fut rendre visite :

« Nous sommes tout près l'un de l'autre, dit-il au moine guerrier. « Nous voulons, nous sentons les mêmes choses. *Si les modes d'ex-* « *pression diffèrent, les sentiments sont identiques.* Vous êtes « sorti de votre couvent. J'ai quitté ma Maison du Peuple. Nous « nous défendons contre l'agression brutale et injuste. *La Belgique* « *d'hier est morte, vive la Belgique de demain !* »

Pour refaire cette Belgique de demain, les patriotes comptent sur M. Vandervelde, car cette réfection ne pourra se faire que par la bonne union de ceux qui, à travers la différence des expressions, *ont des sentiments identiques.*

Ces jours derniers, M. Vandervelde a reçu un manifeste des ouvriers belges, des ouvriers restés au pays, et qui lui demandent de lutter jusqu'au bout.

M. Camille Huysmann a laissé entendre que ce document était apocryphe. M. Vandervelde a communiqué confidentiellement au *XXe Siècle* les noms des principaux signataires, qui sont l'honneur

des milieux ouvriers belges, mais qu'il ne faut pas exposer aux représailles boches.

De plus en plus, le fossé se creuse entre les socialistes belges qui aiment leur pays et l'Internationale qui n'est d'ailleurs plus représentée en chair et en os que par M. Camille Huysmans et deux assesseurs hollandais.

Je ne pense pas que ce soit à ces messieurs, encore moins à leurs amis de la social-démocratie, que « les restaurateurs » de la Belgique, qu'ils soient catholiques, libres penseurs ou socialistes, demanderont leurs idées.

Pour faire la Belgique de demain, il faudra se placer dans des contingences exclusivement belges.

Cette proposition finale va de soi.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Etats-Unis.

OPINIONS AMÉRICAINES. — Je suis maintenant aux Etats-Unis depuis plusieurs mois, et j'ai eu le temps de me rendre compte des sympathies de l'Amérique pour les Alliés, et surtout pour la France. La meilleure façon peut-être de donner aux lecteurs du *Mercure* une idée exacte de ces sentiments est de laisser la parole à quelques Américains représentatifs. J'offre par conséquent ici des extraits de lettres non publiées et des bouts de conversations entendues; cela montre clairement la direction des sympathies américaines dans cette crise.

La guerre est horrible, ainsi que vous le dites, mais je ne puis entièrement abhorrer un événement qui a justifié et intensifié mon amour pour la France. Que sont tous les triomphes de Napoléon à côté de ces plus de deux terribles et précieuses années de martyre et d'apothéose ?

OSCAR-W. FIRKINS,
Professeur de littérature anglaise à l'université de Minnesota.

Je suis bien plus heureux maintenant que le vent semble tourner. Je n'ai jamais rien voulu autant qu'une victoire complète pour les Alliés. Mon cœur est tellement attaché à cette lutte que mon travail a été arrêté depuis plus de deux ans. Je ne puis rien faire d'autre que de lire les moindres bribes qui se rapportent à l'état de la lutte présente; ni écrire, ni parler, si ce n'est, chaque occasion propice, pour rappeler à mes compatriotes comme notre destin également fait partie de celui des Alliés.

CHARLES H. VAN TYNE,
Professeur d'histoire à l'université de Michigan.

Nous suivons les triomphes grandissants des Alliés avec le plus vif intérêt, et espérons que c'est le commencement de la fin.

BENJAMIN M. WOODBRIGE,
Professeur de Littérature française à l'université de Texas.

Ne serait-il pas bon de fortifier notre reconnaissance nationale pour la France d'une façon qui pourrait toucher ce pays et qui certainement nous serait utile, en apprenant quelque chose de cet admirable système d'éducation qui mène à la pensée claire et à la maîtrise intellectuelle ? Cessons de nous prosterner, au point de vue académique, aux pieds de l'Allemagne, qui nous a peut-être pour le moment suffisamment guidés. La France grandit actuellement de jour en jour. Quelle que soit la façon dont nous nous rapprochions d'elle, nous ne pouvons que gagner à son exaltation spirituelle et à sa clairvoyance intellectuelle.

MARGARET P. SHERWOOD,
Professeur au Collège Wellesley.

L'AMÉRIQUE ET LA BELGIQUE. — Pendant mon récent séjour à Boston, j'ai fait la connaissance de Miss Ellen Scott Davison, docteur en philosophie de l'université Columbia de New-York, qui me raconta l'anecdote suivante, si caractéristique du sentiment qui porte tous les Etats-Unis à soulager les souffrances en Europe.

Il existe dans les environs de Louisville, en Kentucky, disait cette dame, un faubourg habité uniquement par les très pauvres ; ce faubourg est appelé le « Cabbage Patch ». Mrs Alice Hegan Rice s'intéressa dans cet endroit à une œuvre sociale, et c'est avec la connaissance approfondie de son sujet, acquise à ce moment, qu'elle écrivit cet admirable roman : *Mrs Wiggs of the Cabbage Patch*. Le Club des Femmes du Cabbage Patch existe toujours, et c'est la principale récréation de ces Femmes laborieuses que d'assister aux réunions pour distraire ou instruire les membres, qui se taxent 25 sous par an afin de pouvoir s'offrir du café et des sandwichs en ces occasions. L'an dernier, Mrs. Atwood Martin, connue dans le monde des lettres sous le nom de George Madden Martin, leur raconta l'histoire de l'invasion de la Belgique, de sa courageuse résistance et de ses souffrances. Elle fut désappointée, croyant ne percevoir aucune sympathie chez ses auditrices. Mais, quelques jours plus tard, elle apprit que ces pauvres femmes avaient été atterrées par son récit et par leur impuissance à aider la Belgique. Elles se sentaient trop pauvres pour venir en aide. Cependant elles se souvinrent des cinq dollars de la banque du cercle, qui constituaient toutes leurs ressources pour se procurer des rafraîchissements lors de leurs réunions. Sans un moment d'hésitation, elles offrirent la somme totale au comité du sauvetage belge ; et « l'offre fut faite avec joie », comme me déclara un des membres.

Un autre signe de l'intérêt que prend l'Amérique au sort de la Belgique vient d'attirer mon attention. Le département d'anglais du collège municipal de New-York, où, je me permets de le dire en passant, je fus préparé pour l'Université, a choisi pour sujet du prix de poésie de cette année, ouvert à tout étudiant de l'institution : « Belgium. » Le Professeur Lewis F. Mott, qui dirige ce département du

collège avec grand succès, m'écrit que « les vers doivent être de forme héroïque, et les récompenses seront distribuées en juin ».

THÉODORE STANTON.

§

Norvège.

Le grand historien de la Norvège, Johan Ernst Sars, est mort le mois dernier, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Bien que son âge ne lui ait pas permis de s'exprimer publiquement au sujet de la guerre, ses sympathies françaises et son action passée étaient assez notoires, pour qu'en ces pages, où j'essaye de décrire l'opinion norvégienne, il soit juste de rendre hommage à sa mémoire.

Johan Sars a entièrement renouvelé la conception que les Norvégiens se faisaient de l'histoire de leur pays. Tout naturellement, les générations qui ont immédiatement précédé et suivi l'époque de la rénovation nationale et de l'indépendance ont exalté les souvenirs les plus brillants de l'histoire norvégienne, l'ère des vikings et des anciens rois, la plus facile à connaître, d'ailleurs, puisqu'elle était relatée dans les sagas, et ce fut l'œuvre des historiens de la première moitié du XIX^e^ siècle, dont le plus célèbre est Peter Andreas Munch, de publier le texte et la traduction de ces anciens documents, et d'écrire l'histoire de ces temps où l'amour-propre national trouvait de quoi se satisfaire. Entre la période ainsi connue et la période moderne, ouverte en 1814, s'étendaient les siècles de la domination danoise, où il semblait que le pays fût tombé en léthargie. Les historiens cherchaient peu à y pénétrer. Il y avait une lacune dans l'histoire de la Norvège, le sentiment national en était quelque peu humilié, et l'on préférait faire le silence sur la période danoise, pour insister d'autant plus sur l'intensité de la vie norvégienne d'autrefois, et sur le réveil de 1814.

La tâche qu'entreprit Johan Sars fut précisément de combler cette lacune. Il étudia l'histoire de la Norvège pendant le temps où toute indépendance avait disparu en fait, sinon en droit, et il fut ainsi amené à constater la vitalité de ce que l'on appelle une nation. On oserait à peine affirmer qu'il existait un sentiment national, en Norvège, au quatrième siècle ; le pays devient une province d'un Etat étranger, et semble avoir accepté son sort sans regret bien vif; les diverses régions n'ont plus le lien de l'unité politique et parlent des dialectes qui tendent à se différencier ; aucune cohésion n'est possible entre des paysans montagnards dispersés dans un pays très vaste où la terre cultivable est rare ; il n'y a même pas pour susciter un besoin de cohésion, d'animosité vive contre l'Etat dominateur : même quand on s'irrite contre ses agents, le loyalisme est général, le centre intellectuel accepté par tous est la capitale danoise ; — et

pourtant, au bout de quelques siècles, les faits révèlent que le sentiment national existe, non seulement parmi les « intellectuels » atteints par le « progrès des lumières » du XVIII^e siècle, et par les idées de liberté qu'a propagées la Révolution française, mais parmi les paysans eux-mêmes. L'œuvre du professeur Sars est donc surtout une étude sur le sentiment national et sa continuité même dans un peuple où il semble aboli, et qui a vécu pendant des siècles dans les conditions les plus favorables pour que le peu qu'il en restait fût progressivement étouffé. Cette œuvre montre, en outre, l'importance des idées démocratiques et de l'influence heureuse exercée par l'Angleterre et par la France.

Il attribuait même à ces idées, et, plus généralement, aux idées et aux sentiments, une importance tout à fait prépondérante. Il trouvait excessive la place que les historiens plus jeunes, et notamment les historiens à tendance socialiste, donnent aux phénomènes économiques. L'histoire à la manière de Sars est idéologique et psychologique. Elle est évolutionniste aussi, mais l'évolution y résulte du progrès de la réalisation des idées.

On voit que la direction d'esprit de Sars est d'accord avec la tradition démocratique française, et, par suite, avec la tradition norvégienne de 1814, perpétuée par le grand poète Henrik Wergeland, dont il a mis en évidence le rôle politique. Lui-même, sans entrer jamais dans la vie politique, pas plus qu'autrefois Wergeland, et pas plus que son ami Bjœrnstjerne Bjœrnson, a exercé une action politique. Il faisait l'application de sa science historique et de ses idées à la politique nouvelle, et c'est encore le principe de la totale indépendance nécessaire à toute nation qui a le sentiment de son unité qui a déterminé son action pour la rupture de l'union avec la Suède.

C'est à la fois le même principe, et la conscience du fait qu'il a été proclamé et propagé par la France, qui a déterminé son attitude en 1870. Il rédigeait alors le leader politique du journal hebdomadaire *Norsk folkeblad*. Aussitôt la guerre déclarée, il écrivit :

Parmi les Etats non allemands, il n'y a vraisemblablement guère que le Danemark qui sera entraîné dans la guerre. Le Danemark a été dépouillé et maltraité par la Prusse, et il est menacé de ruine totale par l'ambition de conquête de son voisin. Le résultat de la lutte aujourd'hui ouverte est une question de vie ou de mort pour le Danemark, et c'est pourquoi, peut-être, son honneur lui interdit de se tenir en dehors.

Mais ceci nous rappelle que, pour nous aussi, la guerre entre la France et la Prusse a une signification plus haute que de savoir, comme on se l'est demandé, si les armateurs pourront en profiter. La France est la protectrice des petits Etats, tandis que la Prusse n'a pas dissimulé qu'elle représente la force brutale et le droit qui réside dans le fer de la lance.

Et dans le même numéro, un article de Bj. Bjœrnson disait nettement que, si le Danemark entrait dans la guerre, le devoir de la Norvège était d'y prendre part aussi. Cependant l'esprit de Bjœrnson, à cette époque, n'était pas exempt de préventions contre la France, qu'il a répudiées depuis. Il souhaitait sa victoire, mais il la souhaitait, avant tout, dans l'intérêt du Danemark. Johan Sars, au contraire, voyait dans cette victoire un intérêt général, et la réparation de l'injustice subie par le Danemark n'aurait été, à ses yeux, qu'une application particulière du droit formulé par la France.

P.-G. LA CHESNAIS.

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Les catholiques de France se sont souvent attachés à ne voir dans l'Allemagne qu'une nation protestante, et ils ont chargé le seul Docteur Martin Luther de tous les péchés de la Germanie. Dans la revue anglaise *Everyman*, le Docteur Charles Sarolea s'attaque lui aussi au protestantisme « allemand » et particulièrement au moine de Wittenberg :

J'ai lu récemment beaucoup de littérature allemande de guerre écrite par un ecclésiastique protestant, Allemand notoire. Je crois que c'est dans cette littérature religieuse que nous devons rechercher le terrible mystère et la tragédie de l'âme allemande. J'ai souvent admiré la stupidité de ces théologiens qui nous déclarent que Luther a été le champion de la liberté politique, alors qu'il est de fait qu'il fut au contraire le plus grand ennemi de la liberté politique de l'histoire moderne. Et j'ai également admiré combien superficiels ces mêmes théologiens qui n'ont cessé de nous dire que l'Allemagne était une grande nation « protestante », quand au contraire il est indiscutable que c'est le malheur de l'Allemagne de ne l'avoir jamais été et que l'Eglise luthérienne n'ait jamais eu le courage de faire la moindre protestation. Il n'y a absolument rien de commun entre la religion passive du Docteur Martin Luther, dont le résultat n'a été qu'une église de Junkers et de chapelains de cour, et la religion active de Maître Jean Calvin, qui a fait la république démocratique de Genève, le Covenant écossais, les Huguenots français, la révolution de Cromwell et la Communauté des Pilgrim Fathers d'Amérique.

Le plus que je puisse dire de toute l'œuvre de la soi-disante réforme de Luther, c'est qu'elle a produit deux choses, également fatales à l'Allemagne et à l'Europe :

1. — En amenant la fusion et la confusion entre les pouvoirs spirituel et temporel, en plaçant toute l'autorité de l'Eglise et de l'Etat entre les mains de quelque 500 principicules, le Luthérianisme a créé ce qu'on appelle le Papisme césarien et le despotisme politique dont nous voyons aujourd'hui le résultat dans la docilité et la servilité du peuple allemand.

2. — Par son dogme de la « justification par la foi », et en séparant la foi des œuvres, le Luthérianisme a brisé l'âme allemande en deux parties

complètement séparées. Il a créé un monde intérieur d'émotion et de rêves et un monde extérieur d'activités sociales et politiques sans aucune relation avec le monde intérieur. Il a amené le divorce de la spéculation et de l'action de la théorie et de la pratique. Ce n'est pas une réformation que Luther a établie, mais une prison spirituelle. En fait de libertés, le luthérien n'a que celles de rêver ses rêves, de chanter son chant, de griffonner ses visions sur les murs de sa prison. Il est libre de servir, et il est inconscient de sa servitude. Avec le roi prussien il déclare fièrement : « *Ich diene* », je me dois sans réplique au service de l'Etat.

Je dirai que le poison du luthérianisme a eu une action semblable à celle de ce mystérieux poison nommé curare, que j'injectais aux jours lointains de mes études quand j'avais à disséquer des grenouilles au laboratoire zoologique de Liége. Le curare n'abolit pas le système nerveux, puisque la grenouille continue de souffrir sous le couteau dissecteur. Il n'abolit pas davantage le système musculaire, puisque les muscles continuent de réagir si vous les excitez. Mais le poison paralyse la relation entre nerfs et muscles. De même le luthérianisme n'a pas aboli les facultés intellectuelles du peuple allemand, il a, au contraire, été pour elles un stimulant morbide. Non plus il n'a paralysé ses activités externes, mais il a empêché tout rapport entre les unes et les autres. Il justifie l'accusation portée récemment contre les Allemands par le Prince de Bülow, qui doit être un juge compétent, à savoir qu'ils sont un peuple sans aucune qualité politique. C'est le luthérianisme qui a produit ce terrible dualisme moral et politique grâce auquel les Allemands les plus vertueux approuvent ou perpètrent les crimes les plus horribles.

LA PRESSE ENNEMIE. — La conception du *Mitteleuropa*, qu'il ne faudrait pas confondre avec les théories pangermanistes, n'a peut-être pas de plus fervents adeptes que les social-démocrates d'Autriche. Dans *Bohemia*, l'organe des Allemands de Prague, le député socialiste au Reichsrat Engelbert Pernersdorfer a publié un article où il préconise l'union des deux empires :

Plus nous approchons de la fin de la guerre et plus nous occupons nos pensées à réfléchir sur l'avenir plus ou moins lointain de l'Allemagne et de l'Autriche, plus nous désirons que les liens qui unissent ces deux empires s'avèrent forts et permanents et qu'ils ne soient pas seulement une garantie certaine de la paix européenne, mais aussi le point de départ d'une politique orientale qui s'impose, laquelle émanciperait finalement l'Est immédiat de l'Europe pour l'animer de la vie et de l'esprit européens. Semblablement il va de soi que, dans tout ceci, il faut que le facteur capital soit le germanisme. Pour nous, Allemands d'Autriche, il est de la plus haute importance que nous demeurions soigneusement en étroite union avec le germanisme et l'empire allemand. Par là nous n'entendons pas seulement les rapports culturels et économiques, mais aussi l'*unité politique* des deux empires qui doit devenir plus forte et *indissoluble*. Précisément l'on soutient aujourd'hui, pour des considérations esthétiques, qu'il y aurait discordance entre le germanisme de l'Autriche et celui de l'empire allemand, discordance qui n'existe nullement, de même qu'il n'est point en Autriche

de germanisme qui puisse être considéré comme particulier, non plus que de germanisme opposé à celui de l'empire allemand. Au contraire, tout le germanisme avec ses dépendances en Suisse ou en Pologne, même avec tels petits fragments comme, par exemple, les Saxons de Transylvanie, forme certainement une synthèse réelle de races et de provinces diverses.

. . . . . .

A l'avenir les Allemands d'Autriche ne devront jamais rester neutres toutes les fois que la destinée du germanisme sera dans la balance. C'est pourquoi il est nécessaire de combattre avec le plus d'ardeur possible toute tentative de créer un germanisme particulier cherchant, ne fût-ce qu'en théorie, à accomplir ses destinées indépendamment de l'empire allemand. Il est également nécessaire de combattre tout défenseur d'un austrianisme universel nouveau, né aujourd'hui dans des extases mystiques, et dans lequel toutes les nations de l'Empire sont supposées se fondre sans que chacune d'elles laisse trace d'elle-même.

. . . . . .

Nous, Allemands, voulons dans l'avenir jouer un rôle important dans la solution du problème autrichien. Nous ne parviendrons à un succès durable que si nous ne perdons jamais notre cohérence interne avec le reste de la nation allemande et si nous ne tombons pas dans une fantaisie de dénationalisme qui ferait de nous un objet de ridicule pour les autres nations de l'empire, conscientes de leur nationalité propre. Mais nous devons aussi veiller à ce que notre alliance extérieure avec l'empire allemand soit plus solide que jamais, cette alliance qui, dans cette guerre, est devenue une association pour la vie et la mort.

LA PRESSE NEUTRE. — Dans le n° du 17 mars de la *Semaine littéraire* de Genève, c'est-à-dire dans un article écrit bien avant que nous connussions ce que nous savons maintenant de la révolution russe, M. C.-F. Ramuz publiait des pages vraiment belles « à propos de la Russie ». S'il nous parle du grand empire slave, c'est, dit-il, parce qu'il ne le connaît pas et qu'il ne fait que le deviner. Mais c'est aussi parce qu'il aime le peuple russe, car « il faut se taire quand on ne l'aime pas ». La plupart de ceux qui ont écrit sur la Russie en ont médit. « Ils disaient d'une part : Ce peuple n'est pas instruit, ce peuple n'utilise pas ses ressources, ce peuple n'a pas souci du progrès, parce qu'ils méconnaissaient ses ressources vraies ; — ils disaient, d'autre part, avec non moins d'injustice : Ce peuple est mal gouverné, parce qu'ils ne voyaient pas sa souffrance. » M. C.-F. Ramuz va nous dire ce merveilleux peuple russe :

Quoi qu'on fasse, le malentendu persiste : il repose sur un état d'esprit dont il faudrait d'abord pouvoir changer. Il repose sur une perspective des valeurs que seule une catastrophe totale, comme la présente guerre, est capable de modifier. Il repose sur un manque de sympathie (souffrir avec, sentir avec), un manque donc d'imagination, un manque donc de sentiment qui sont choses qui ne changent pas. Et ces gens-là ne changeront pas, c'est vrai ; et pourtant de grands changements sont à prévoir, en ce sens

que peut-être ceux qui ont eu la parole jusqu'ici ne l'auront plus, et ceux qui ont été écoutés jusqu'ici ne le seront plus; alors d'autres viendront et parleront. Et ceux-ci diront :

« La force du peuple russe est d'être un peuple humain : il y a deux peuples humains dans le monde. Pourtant ils ne se ressemblent pas extérieurement : ils ont chacun sa façon à soi d'être humain. Mais c'est aussi pourquoi ils se complètent si bien. Il importe essentiellement à l'harmonie que cette faculté d'humanité ne soit pas de même espèce. Sauvegardons et respectons donc les différences. Voici la France et voici la Russie : je vois que ces deux peuples se sont déjà enrichis l'un par l'autre; s'ils se ressemblaient davantage, ils risqueraient de se contrarier. Mais il se trouve que précisément ce dont l'un a de trop l'autre en manque, et inversément : ainsi ils ne peuvent que gagner l'un et l'autre à ces échanges. Deux natures à vrai dire, l'une déjà tout exprimée, ayant gravi jusqu'aux sommets de l'abstraction et de la conscience, au point que c'en est même un danger ; l'autre, au contraire, latente et inconsciente, qui n'est encore qu'à demi formulée, mais toute pétrie de réalité, prise dans la terre et dans la matière, encore totale en ce sens qu'il n'y a pas départagement chez elle entre ce qui est des sens, du sentiment et de la pensée, et tout vient à la fois dans une espèce d'énorme balbutiement. »

Alliance en ce sens, comme je disais, symbolique, et bien plus que de deux peuples, puisque c'est celle de deux *systèmes* (au sens astronomique du mot). Rome a été un des soleils, et on n'a voulu voir encore que Rome : la Rome de l'Orient s'élève, qui est Byzance, et autour tourne cette très grande nébuleuse des pays slaves, où on distingue des noyaux en formation dont le plus considérable est la Russie. Système déjà pétrifié de l'Europe occidentale, système encore à l'état gazeux de l'orientale : j'aime que leurs deux plus beaux astres tendent, non pas à se rejoindre, mais à choisir des routes parallèles, de sorte que, cheminant côte à côte, ils puissent sans cesse s'entretenir. Je vois très bien les services que se rendent mutuellement les Etats par leur prospérité matérielle et leurs échanges commerciaux : je prétends seulement que ces échanges-là ne sont pas les seuls qui comptent, qu'ils ne sont même pas les plus importants. Et, quant à ce qui est de la « civilisation », je crois que le grand péché de nos intellectuels est de n'avoir pas vu en quoi elle consistait vraiment et d'avoir confondu leur prétendue civilisation à eux avec la civilisation elle-même, — de n'avoir pas su reconnaître que ce qu'ils appelaient la « barbarie » du peuple russe n'était qu'une civilisation d'une autre espèce dirigée dans un autre sens.

Hélas ! précisons encore. Qu'est-ce que « la civilisation » pour les intellectuels en question, pour la majorité de ceux qui lisent ou qui écrivent ? Ne se confond-elle pas, à y regarder d'un peu près, avec la notion de progrès matériel, de perfectionnement technique ? Un pays, pour eux, est d'autant plus civilisé qu'il adopte plus promptement les nouveautés soi-disant destinées à améliorer les conditions de la vie matérielle, ce qui fait qu'on est nourri ou vêtu à meilleur compte. Appelons, si l'on veut, cette civilisation, la civilisation du nickel ou de l'aluminium : c'est celle également où tout ce qui est *utile* prend la première place, et tout ce qui est profitable, quelque chose comme la civilisation américaine, la civilisation d'un pays

sans habitudes, sans traditions, sans passé, sans caractère personnel, et par là même porté à s'éprendre de préférence de ce qui ne s'est pas encore fait, comme on dit, ou ne s'est pas encore vu. La civilisation orgueilleuse d'un pays d'ailleurs riche, que rien n'empêche, ni ne retient, — c'est-à-dire le contraire de la civilisation. La civilisation consiste bien plutôt dans un ensemble d'habitudes du corps et de l'esprit, dans une façon d'être, formée au cours des siècles, qui s'oppose au progrès, parce qu'elle prétend choisir. La civilisation ne réside pas dans les acquisitions, elle réside dans l'acquis. Elle réside dans un acquis qui entend ne s'augmenter que conformément à soi-même, n'agglomérer à sa substance que des parcelles choisies au nom de cette substance même. Et je n'entends pas dire que la civilisation ne « progresse » pas et ne puisse progresser, je n'entends nullement défendre en elle le passé, j'aime aussi l'avenir ; je veux dire seulement qu'au sens des deux mots, il arrive très vite que civilisation et progrès s'opposent, et je ne cherche ici qu'à définir. J'entends encore que l'une et l'autre chose ont des mobiles très différents, et c'est bien à quoi je veux surtout en venir : le progrès choisit parmi les objets nouveaux ceux qui sont utiles, la civilisation ceux qui font plaisir. Ce que le progrès affectionne, c'est le linoleum, le caoutchouc, les water-closets perfectionnés, les distributeurs automatiques, tout ce qui vous épargne une peine, tout ce qui flatte en vous l'estime que vous vous portez à vous-mêmes ; la civilisation y met autrement plus de bonhomie, autrement plus de sensualité : de quoi elle s'éprend c'est de ce dont elle tire une jouissance pas encore éprouvée, comme le phonographe ou le cinématographe, ou encore de ce qui l'émeut, comme les aéroplanes ou les sous-marins. Je veux dire en définitive que la vraie civilisation n'est que très secondairement sensible au bien-être, dont le progrès se soucie exclusivement ; je veux dire que la civilisation est de l'âme et que l'âme ne progresse pas *terrestrement*. Je me sers de nouveau d'un mot que j'ai déjà employé : c'est revenir à dire que la civilisation ne se mesure pas, ne se soupèse pas, qu'elle n'est ni commerciale, ni industrielle, qu'elle n'est nullement non plus dans le degré d'instruction d'un peuple : où elle se voit, où elle se sent, c'est dans ses mœurs, son allure, la qualité de ses divertissements, dans sa langue, dans sa religion, dans les mille petits détails de sa vie publique et privée, — et c'est aussi, bien entendu, et plus complètement encore, dans ce qui est l'image et l'expression de tout cela : dans son art.

Et maintenant approchons-nous de la Russie. La voici privée de chemins de fer et d'écoles : qu'importe? Voici peut-être 100 millions d'habitants sur 150 qui ne savent ni lire ni écrire : qu'importe encore? Voici des mœurs tout à fait primitives, le logement le plus sommaire, une hygiène rudimentaire : qu'importe, une fois de plus? Car je cherche à atteindre une âme que je pressens, et qui ne peut trouver son expression qu'ailleurs. Mais où l'atteindre, où trouver son image? serait-ce dans les conditions politiques de ce peuple? on sait assez qu'il ne les subit déjà plus qu'en grondant. Serait-ce dans son gouvernement? non plus. Dans ses croyances? pas encore. Il faut que j'entende chanter les bateliers de la Volga, il faut que l'innocent que je rencontre m'adresse la parole, il faut qu'on danse un soir devant moi sur la place du village ; il faut que je voie comment on meurt là-bas, comment on y prie, comment il y a dans un coin l'Icône avec la lampe allumée

et comment ils me parlent de ce ciel qu'ils n'ont pas encore, mais qui est la seule chose qu'ils se soucient vraiment d'avoir.

C'est vrai, quand un peuple pense au ciel, qu'importe vraiment pour lui la terre ? et il y a tant de façons de penser au ciel. A ce progrès terrestre, à cette prétendue civilisation des métaux et des vêtements, à ces méthodes inédites de faire produire à l'argent de plus forts intérêts et d'utiliser mieux les matières premières, comment ne pas opposer alors, pour la lui préférer, cette prétendue barbarie, qui n'est, à tout prendre, qu'une autre forme de civilisation, mais une civilisation tout intérieure, et qui est bien aussi une culture, mais une culture des sentiments ? Voyez le raffinement de ces cœurs sous la grossière chemise, mais qui déplorent chaque jour le supplice immérité du Christ. Et celui-ci qui chantonne en fermant les yeux et en balançant la tête, et celui-ci simplement qui pêche et celui-ci simplement qui fauche, — mais quelles richesses soudain, quelles *réserves* ! : je viens de laisser échapper le mot, tout est là : la civilisation, au vrai sens, est quelque chose où on peut aller puiser, quelque chose au nom de quoi et conformément à quoi on peut créer à son tour, quelque chose qui est fait non pour le bien-être des hommes, car qu'importe au fond le bien-être ? mais pour fortifier l'individu en lui-même, dans ce qu'il a de plus secret et de meilleur.

Et puis comme ce peuple distingue et aime ce qui est humain, je veux dire ce par quoi les hommes se ressemblent. Je parlais de ses « réserves » : je n'entendais pas dire qu'elles n'eussent pas été utilisées encore (quoique peut-être pas très complètement) ; où nous le trouvons donc ce peuple, c'est dans son art, et dans toutes les formes et à tous les « étages » de son art, — art entre tous humain, en effet, art amoureux de la fraternité. Non la fraternité voulue des philanthropes, qui cherche à rapprocher, parce qu'elle s'effraie des distances ; une fraternité au sens que nous sommes tous fils véritablement du même père, seulement nous l'avons oublié. Alors nous allons dans l'isolement jusqu'au jour qu'un passant inconnu nous appelle. Il s'appelle Tolstoï, il s'appelle Dostoïevsky, il s'appelle Moussorgski, — et nos différences sont oubliées, et c'est comme si on avait retrouvé ses papiers de famille ; alors, regardant dessus, nous nous apercevons que tous ceux qui nous entourent nous sont étroitement apparentés...

Ex oriente lux, et bien peu sensibles sont ceux d'entre nous qui ne se sentent point tout près de l'âme slave, elle qui, un jour donné, sera peut-être la rédemptrice de l'Europe. Elle est comme un arbre prodigieux dont les racines sont plus profondes dans la terre et les hautes branches plus voisines du ciel.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Edmond Bailly. — L'ancien éditeur de la Société théosophique, Henri-Edmond Limet, dit Bailly, est mort le 8 septembre dernier. Il était né à Lille le 19 juin 1850, à deux heures de l'après-midi.

J'ai passé souvent d'agréables moments en sa compagnie et en celle de sa femme, dans sa petite boutique du 10 de la rue Saint-Lazare. Il était du reste très érudit et un fin appréciateur des belles choses. Il avait beaucoup étudié les religions, notamment celles de l'Inde et aussi le mahométisme. Il a même écrit sur ce dernier un ouvrage fort intéressant : *l'Islamisme et son Enseignement ésotérique*. Il avait publié aussi un excellent et curieux petit livre sur *Le Son dans la Nature* et, sous le titre de *La Légende de Diamant*, sept récits du monde celtique, « reconstitués d'après les inscriptions astro-mentales, en accord avec la tradition orale ou écrite ».

Bailly était, en outre, un musicien remarquable et très original. Il s'était initié spécialement à la musique hindoue et avait même construit de ses propres mains plusieurs instruments de musique en usage dans l'Inde.

Il avait mis en musique *Trois rondels de Charles d'Orléans*, un poème — *Apparition* — de Stéphane Mallarmé, un fragment d'un autre de Fiona Macleod : *La Tristesse d'Ulad* et celui intitulé : *Larmes*, dont il était lui-même l'auteur, et reconstitué *le Chant des Voyelles* comme invocation aux dieux planétaires.

La maison d'édition de Bailly était située au 11 de la rue de la Chaussée d'Antin. La cour de derrière étant commune avec le 14 de la rue Halévy, il eut ainsi la faculté de pouvoir disposer de deux entrées et de deux adresses. Aussi en usa-t-il. Du côté de la rue de la Chaussée d'Antin sa maison s'appela : *Librairie de l'Art indépendant* et de celui de la rue Halévy : *Comptoir d'Edition*, suivi des mots : « Estampes, Livres, Musique ».

Les livres qu'il édita portèrent tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux adresses et de ces deux firmes. Ainsi sa revue *la Haute Science* eut pour firme la première, tandis que *Chez les Passants* de Villiers de l'Isle-Adam, orné d'un beau frontispice de Félicien Rops, eut la seconde.

Bailly ne voulait pas sans doute commettre *la Haute science* avec les écrits des auteurs édités par le *Comptoir d'Edition*. Cette manière d'opérer est vraiment d'une amusante originalité.

Au-dessous du titre de ses ouvrages était une sorte de sphinge ailée, avec queue de poisson, accroupie et entourée d'un ovale avec en haut un hexagramme enfermé dans un écu et en bas la devise : *Non hic piscis omnium*.

En tant qu'éditeur, Bailly fut d'abord celui de l'Ecole symboliste, puis celui de la Société théosophique.

M. A.-Ferdinand Herold m'a très obligeamment renseigné sur les rapports de Bailly avec le groupe des symbolistes. Je l'en remercie ici de tout cœur.

Les éditions littéraires que publia Bailly étaient généralement

tirées à petit nombre, mais avec de beaux caractères et sur des papiers de luxe tels que le Hollande ancien, le Japon impérial et le Whatman ou sur des papiers teintés. Certaines étaient ornées d'un frontispice ou même illustrées de dessins d'artistes, tels qu'Odilon Redon, Alexandre Séon et Félicien Rops.

Parmi les poètes qui se firent éditer par Bailly, il convient de citer Ferdinand Herold, déjà nommé, Henri de Régnier, Pierre Louys, André Gide, Pierre Quillard, Karl Boès, Edouard Ducoté, Albert Fleury, Paul Claudel, Paul Vérola, Gabriel Trarieux, André Fontainas, Paul Fort, Maurice Largeris, Fernand Caussy, Henri Mazel, Pierre Devoluy.

De Ferdinand Herold parurent, à l'Art Indépendant, un mystère: *La Joie de Maguelonne* (1891), un recueil de poèmes : *Chevaleries sentimentales*, avec frontispice d'Odilon Redon (1898), deux poèmes dramatiques : *Floriane et Persigant* (1894) et *Le Victorieux* (1895) et une traduction du sanscrit de *l'Upanishad du Grand Aranyaka* (1894). Henri de Régnier y donna ses *Poèmes anciens et romanesques* (1890), *Tel qu'en songe* (1892), *Contes à soi-même* (1894) et *Aréthuse* (1895) ; Pierre Louys : *Les Poésies de Méléagre* (1893), *Léda ou la Louange des bienheureuses ténèbres* (1893), *Ariane ou le Chemin de la Paix éternelle* (1894), *La Maison sur le Nil ou les Apparences de la Vertu* (1894), *les Chansons de Bilitis* (1894) et une traduction de *Scènes de la Vie des Courtisanes* de Lucien (1894) ; Pierre Quillard : *la Gloire du Verbe* (1890), un poème dialogué : *l'Errante* et la traduction de *l'Antre des Nymphes de Porphyre* et du *Livre de Jamblique sur les mystères* (1893-1894) ; André Gide: *Les Poésies d'André Walter* (1891), *le Voyage d'Urien* (1893), *Paludes* (1895) et le *Traité du Narcisse* (1899) ; Karl Boès : *Les Opales*, avec un frontispice musical de Vincent d'Indy ; Edouard Ducoté : *Le Septénaire de notre amour* et *Aux Ecoutes* et une traduction de *Poésies diverses* d'Ausone ; Albert Fleury : *Sur la Route* et *Impressions grises*; André Fontainas : *Les Vergers illusoires* (1892); Paul Fort : *Plusieurs choses* (1894), *Premières lueurs sur la Colline* (1894), *Monnaie de Fer* (1894), *Presque les doigts aux clés* (1895) ; Maurice Largeris : *Les Chants du Kosmos* ; Paul Vérola : *Les Orages*, *l'Infamant* ; Gabriel Trarieux : *La Gloire du Verbe* (1890), *La Chanson du Prodigue* (1890), *Le Songe de la Belle au Bois*, *Nuit d'avril à Céos*, *la Retraite de Vie*, *la Coupe de Thulé* et *Le Fils de don Juan* ; Henri Mazel : *La Fin des Dieux* ; Fernand Caussy : *Cléante ou le Désir en cage*, et Paul Adam : *Le Conte futur*.

Il publia également des œuvres de Jules Bois, d'Emile Cottinet, de Louis Ernault, d'Edouard Franchetti, de Léonce de Larmandie,

de Bernard Lazare, de Lorenzi de Bradi, de A.-E. Mann, de Jules Méry, d'Henri Michel, de Michel Féline, de Paul Rougier, d'Antoine Sabatier, d'André de Seipse, de Gustave de Violaine et d'André Yebel.

On voit par cette longue énumération des œuvres éditées par Bailly qu'il avait en mains tous les éléments pour créer une grande maison d'édition. Il aurait pu être le Lemerre des Symbolistes.

Dans le groupe de poètes qu'il éditait, il y en avait plusieurs qui l'auraient volontiers commandité. Ils lui avaient même fait des offres à ce sujet. Malheureusement Bailly était un mauvais commerçant. Il n'apportait pas assez de sollicitude attentive et d'activité entreprenante à la vente de ses livres et il ne se demandait pas ce qu'il convenait de faire pour développer ses affaires.

La plupart des écrivains qu'il éditait se retirèrent peu à peu de sa maison. Ils cherchèrent ailleurs un autre éditeur et ils allèrent au *Mercure de France*, qui n'était encore qu'une revue. Paul Claudel, Fernand Caussy, Edouard Ducoté, André Fontainas, André Gide Ferdinand Herold, Paul Fort, Henri Mazel, Pierre Louys, Pierre Quillard et Henri de Régnier comptèrent parmi les premiers et les plus importants des auteurs de la librairie du *Mercure*, qui a pris depuis un très grand développement. Ainsi cette nouvelle maison d'édition fut en grande partie l'héritière de la clientèle d'auteurs de l'*Art indépendant*.

Bailly fut aussi un éditeur de l'occultisme et de la théosophie. Il publia la meilleure revue qui ait paru dans cet ordre d'idées. C'était *La Haute Science*, « revue documentaire de la tradition et du symbolisme religieux ». Elle n'eut malheureusement que deux ans d'existence (1893-94). Elle donna les traductions de Ferdinand Herold et de Pierre Quillard que j'ai signalées plus haut et, en outre, le *Traité de la Petite Assemblée sainte*, tirée du *Zohar*, par un kabbaliste de la tradition orthodoxe, le *Traité des Dieux et du Monde* de Salluste le Philosophe par Formey, les *Hymnes de Proclos*, par Louis Ménard, *l'Invariable Milieu* (attribué à Confucius) par Abel Rémusat, la *Cosmogonie de Moïse* par Fabre d'Olivet, le *Tao* et le *Te* de Laotseu par A. de Pouvourville, le *Rig-Véda* (premier Mandola) par Emile Burnouf, les *Apocryphes éthiopiens* par René Basset et de très importantes études de Bernard Lazare sur la *Télépathie et le Néo-spiritualisme*, de A. Laurent sur *la Magie et la Divination chez les Chaldéo-Assyriens*, de Louis Ménard sur *les Origines du Christianisme* et sur l'*Exegèse biblique et la symbolique chrétienne*, d'Alaster sur *Apollonius de Tyane*, de Lacuria sur la *Trinité*, la *Distinction*, *le nombre 2* et la *Double série des nombres* et de J.-B.-C. de la Monnerie sur la *Science écrite de tout l'Art hermétique* et enfin les très curieuses *Lettres d'un Mort* de Louis Ménard.

Plus tard, Bailly édita deux autres périodiques qui n'eurent pas non plus une longue existence : *L'Isis moderne* qui ne compte que six numéros et qui donna des études de Mac Grégor-Mathers sur la Kabbale, de Vivekananda sur l'*Idéal d'une religion universelle*, de Louis Ménard, de V.-Emile Michelet, d'Emile Burnouf, etc. et les *Libres Etudes*, d'octobre 1909 à septembre 1910, qui renferment également d'intéressants articles.

En tant qu'éditeur de la Société théosophique, Bailly publia les six gros volumes de la *Doctrine secrète* par H.-P. Blavatsky, qui est comme la bible des théosophes, plusieurs ouvrages du colonel Olcott, qui fut le premier président de la Société et ceux très nombreux de Mme Annie Besant qui lui succéda et les œuvres de nombre d'autres théosophes.

Dans sa librairie, il donna pendant quelque temps des concerts pour violons et des quatuors, sous la direction du compositeur Ernest Chausson, et des œuvres de Claude Debussy, notamment la *Demoiselle élue* et une pièce symphonique du *Prélude de l'après-midi d'un Faune* de Stéphane Mallarmé.

Il y exposa aussi des planches et des eaux-fortes de Rops et des lithographies d'Odilon Redon.

Telle fut l'œuvre si diverse, mais très belle et très intéressante du regretté Bailly.

JACQUES BRIEU.

LA VIE ANECDOTIQUE

« Le petit cuisinier économe ». — Mélanophilie ou mélanomanie.

J'ai trouvé un petit livre qui n'est pas plus mentionné parmi les classiques de la table que le traité sur la tempérance du fameux Cornaro lequel donnait l'exemple en n'ingérant que : « quatorze onces de liquide et de solide par jour, et il vécut cent ans. »

Le petit livre est anonyme. Il a été imprimé l'an IV, « dans les temps difficiles » de la Révolution et il traite d'un sujet bien actuel en cette époque de taxes, de restrictions et de tessères annonnaires ou cartes alimentaires. Au demeurant, en voici le titre suggestif : **Le petit cuisinier économe** *ou l'Art de faire la cuisine au meilleur marché.*

On y a ajouté « l'indication des aliments les plus rapprochés des facultés de tous les citoyens; avec la manière de faire le pain, et des instructions claires et faciles sur le traitement et l'apprêt des pommes de terre, dans les temps difficiles, etc. »

En ce temps-là, Frédéric de Prusse était à la mode, et Alfred de Vigny a signalé dans Napoléon des traits qui décèlent l'imitation de Frédéric-le-Grand. Les Allemands de 1914 professaient pour Napo-

léon une admiration comparable à celle que les Français de l'an II professaient pour le *rex tibicen*, mais les Français de 1917 n'ont fait encore bénéficier personne de l'admiration que Napoléon avait vouée à Frédéric II et qu'ils auraient dû, en bonne justice, vouer eux-mêmes à Napoléon-le-Grand.

L'auteur du *Petit cuisinier économe* témoigne de la vogue des idées du grand Frédéric, car c'est à un ouvrage du châtelain de Sans-Souci qu'il a emprunté cette épigraphe que nos dictateurs du ravitaillement feraient bien de méditer afin que nous bénéficions de cet examen profitable. « L'art de vaincre est perdu, sans l'art de subsister, » (Frédéric II, *Art de la guerre*). « On reconnoîtra aisément, écrivait l'auteur du *Cuisinier économe*, à la simple inspection du titre de ce petit ouvrage, qu'il n'en est peut-être pas de plus utile à présenter au public dans les circonstances actuelles. Tout ce que ce titre promet et annonce se trouve fidèlement exécuté dans ce manuel de cuisine économique.

« Cela n'empêchera pas néanmoins le rentier le mieux partagé, comme l'individu le moins fortuné, d'y trouver, même avec assez d'abondance, de quoi concilier la satisfaction de leur appétit ou de leur goût, avec l'économie la plus désirable; nous sommes sûrs, au moins, que les plats qu'ils serviront sur leurs tables, d'après les indications de notre petit cuisinier, en fournissant d'une manière prompte, commode et satisfaisante à leur appétit, ne nuiront ni à leur santé, ni à leur bourse; deux points extrêmement importants que nous n'avons cessé de considérer dans la rédaction de chaque article de ce Manuel dont nous avons banni le superflu, pour n'admettre que l'utile et le nécessaire. »

En feuilletant le livre, on tombe vite sur des indications qui ne paraissent pas moins utiles aujourd'hui que « dans les temps difficiles » de la Grande Révolution.

« Tout pain rassis étant remis au four, regagne un peu de la bonté qu'il a perdue depuis qu'il a été cuit; et pourvu qu'il soit mangé promptement il semblera qu'il soit nouveau; mais si on le gardait, il sécheroit et diminueroit de qualité. »

Et ailleurs : « On devrait, en France, s'occuper un peu plus de la culture du maïs qui réussit assez bien en Franche-Comté, en Bourgogne et en Bresse. »

« On s'en trouverait bien mieux dans certaines occasions », ajoute l'auteur qui indique encore : « Le pain est fait de la même manière que celui de froment, on le digère d'abord difficilement; mais l'estomac s'y fait et on en mange ensuite comme d'autres, on l'estime plus, pour le goût, que le pain d'orge pur. »

Le morceau de résistance de tout l'ouvrage est constitué par des *Instructions faciles sur les pommes de terre* qui n'aurait plus sa

raison d'être aujourd'hui où la pomme de terre, qui était alors une nouveauté alimentaire, est en passe de devenir une rareté gastronomique.

« Mon âme est triste jusqu'à la sobriété », écrivait un jour Monselet dans ses *lettres à Emilie sur la gastronomie*. Nous n'avons pas lieu d'être tristes jusqu'à ce point, dans la douce France qui, si l'on veut, peut produire de quoi nourrir tous ses habitants. Mais voici pour ceux qui sont inquiets d'exemples et de précédents quelques traits héroïques de tempérance.

Magon de Carthage traversa sept fois le désert, vivant d'un peu de farine et s'abstenant de boire.

Matris d'Athènes se contenta toute sa vie de ne prendre comme nourriture que des baies de myrte et il ne buvait que de l'eau.

Et il y a belle lurette qu'un grand nombre de Parisiennes vivent plus frugalement que les coolies chinois renommés pour leur sobriété, telle que sur cela, ils rendraient les points à un chameau.

§

Depuis quelques années, des artistes des amateurs d'art ont cru pouvoir s'intéresser aux idoles de l'Afrique et de l'Océanie au point de vue purement artistique et en faisant abstraction du caractère surnaturel qui leur était attribué par les artistes qui les sculptèrent et les croyants qui leur rendaient hommage. Qu'on l'approuve ou non, le mouvement existe, mais aucun appareil critique n'est encore à la disposition de cette nouvelle curiosité qu'on pourrait appeler **mélanophilie ou mélanomanie** et une collection ou une exposition de statues nègres par exemple ne saurait être présentée de la même façon que les objets d'art, peintures ou statues exécutées en Europe, dans les pays à civilisation classique de l'Asie, en Egypte ou dans les autres régions romaines de l'Afrique du Nord.

Le public est accoutumé de trouver dans les catalogues qu'il reçoit et dans les expositions qu'il visite des œuvres bien définies, classées avec précision, pouvant être attribuées, souvent avec certitude, à des maîtres et à des écoles déterminées.

Une présentation analogue serait impossible dans le cas dont il s'agit. Dans l'état actuel de l'anthropologie et de la science de l'art, il serait téméraire de vouloir disserter avec certitude, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue esthétique, sur ces idoles nègres qui excitent d'autant plus la curiosité de leurs amateurs que les renseignements manquent touchant leur origine et que jusqu'à ce jour aucun nom d'artiste n'a pu être prononcé.

Impossible donc pour le moment de fixer l'époque certaine des plus beaux de ces fétiches de bois, dont certains remontent à une très haute antiquité et attestent (je parle ici les idoles africaines), par le style qui les caractérise, une indubitable parenté avec l'esthétique

égyptienne dont ils dérivent, à moins que le contraire même étant la vérité ils n'aient exercé sur les artistes de l'Egypte une influence qui justifierait amplement l'intérêt qui s'attache aujourd'hui à ces ouvrages.

Sans aucun doute, s'il eût eu l'occasion d'étudier les fétiches de l'Afrique, Gobineau aurait penché pour la deuxième hypothèse, lui qui faisait jouer aux descendants de Cham un rôle prépondérant en ce qui concerne, dans l'histoire des progrès humains, la naissance et le développement du sentiment artistique. Mais tout Français qu'il ait été en dépit des *Gobineauvereine*, Gobineau ne saurait être à la mode aujourd'hui dans un pays civilisé et nous ne scruterons pas davantage cette opinion qu'au surplus personne n'a alléguée.

Tout au plus, pourrait-on cataloguer les pièces de l'art nègre par régions et parfois par ateliers, mais pour ce qui concerne l'art africain cette classification serait souvent en défaut et nous ne nous hasarderons pas non plus dans cette voie.

L'évolution de la sculpture fétichiste des noirs, d'après des probabilités qu'il est permis d'envisager, s'est effectuée selon des rythmes infiniment plus étendus que ceux qui ont procédé à l'évolution de l'art européen et de l'art chinois par exemple. Nul doute que la transmission des modèles traditionnels ne puisse être considérée comme une des principales règles de cet art. Aux siècles et aux fractions de siècles de l'histoire de l'art occidental, l'Afrique et l'Océanie opposent de vastes périodes qui comprennent parfois l'effort de nombreuses générations, mais la fantaisie qui a toujours présidé à cette imitation, fantaisie dont la source réside souvent dans l'emploi de simples grigris, de matériaux disparates que l'artiste avait sous la main et qui excitaient son sens décoratif et son sentiment religieux, fait surgir la difficulté de fixer ces œuvres d'art dans le temps et d'autant plus qu'au cours des années ces grigris tels que pagnes de cotonnade, grandes plumes, boulettes de résine, colliers, pendeloques, clochettes en fer, lianes, poignées d'herbes, coquillages, dents de suidés, miroirs, clous, morceaux de ferraille de toute espèce, se sont usés, ont été brisés ou perdus, et ont été remplacés par d'autres grigris qui modifiaient l'aspect général du fétiche, jetant sur son âge un doute qu'il n'est plus possible de dissiper. Celui qui entreprendrait de telles recherches esthétiques ne pourrait s'appuyer sur aucun écrit, aucune inscription ancienne, et, sauf quelques précisions et surtout quelques hypothèses anthropologiques sur la destination religieuse des idoles en question, rien ne vient éclairer le mystère de leur anonymat aémère et il faudra longtemps encore se contenter de n'éprouver vis-à-vis des idoles nègres que des sensations esthétiques et d'évocation poétique.

Aux rapports des voyageurs, aux données des géographes, aux

classements des anthropologues, aux déductions des ethnographes, les critiques européens pourront-ils ajouter une analyse méthodique des styles, l'équivalent de ce qui fut fait pour les écoles primitives de nos pays, à peu près inconnues il y a un demi-siècle ?

C'est une question qui ne suscite aucune réponse en un temps où les lois de la guerre interdisent aux savants et amateurs d'art de précieuses sources de renseignements qui sont situées à Bruxelles, par exemple.

Le but de cette nouvelle curiosité a été avant tout l'agrément et ensuite le désir légitime de grouper de nouveaux modèles esthétiques. Parfois il s'agissait de garnir, orner un logis. Les belles œuvres de l'exotisme pour ainsi dire classique de la Perse, de la Chine et du Japon sont déjà presque inaccessibles ; en s'intéressant à l'art mystérieux des noirs récemment découvert on ne court pas encore les risques redoutables du faux, du truqué, du surfait.

Telle fut l'origine d'une curiosité dont l'initiateur fut, je crois, il y a quelques seize ans, le peintre Maurice de Vlamynck. S'il n'a pas prétention de vulgariser le goût des sculptures nègres de toutes les époques, de toutes les régions, de toutes les tendances, de tous les ateliers, du moins a-t-il eu le mérite d'être le premier à recueillir une série d'exemplaires typiques de la culture fétichiste, en se souciant, non pas des caractères ethniques des statues nègres, mais de leur beauté qui retient, à présent, l'attention de nombreux artistes, esthéticiens et amateurs contemporains.

C'est par une grande audace du goût que l'on est venu à considérer ces idoles nègres comme de véritables œuvres d'art. Cette audace après tout n'a pas dépassé son but si, comme je le croirais volontiers, il s'agit de réalisations esthétiques auxquelles eur anonymat n'enlève rien de leur ardeur, de leur grandeur, de leur véritable et simple beauté.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Emile Boirac : *L'Avenir des Sciences psychiques ;* Alcan. 5 »

A. Demar-Latour : *Nostradamus et les événements de 1914-1916 ;* Edit. prat. et document. 1 25

A. Micha : *Le temple de la vérité ou la Franc-Maçonnerie dans sa véritable doctrine :* Lib. de l'art indépendant. 1 50

Gaston Reval : *De l'Intellectualisme et au-delà ;* Lib. de l'art indépendant. 1 25

Histoire

Maurice Muret : *L'Evolution belliqueuse de Guillaume II ;* Payot. 3 50

Linguistique.

A. Meillet : *Caractères généraux des langues germaniques ;* Hachette. 3 50

Littérature

Paul Claudel : *Connaissance de l'Est.* Collect. coréenne composée sous la direction de Victor Ségalen à Péking; Crès. 20 »

Léon Daudet : *Salons et journaux ;* Nouv. Libr. Nat. 3 50

Marcelle Delmas : *Les bonheurs secrets.* Fasquelle. 2 »

Charles Droulers et Léon Bocquet : *Les poètes de la Flandre française et l'Espagne ;* Crès. 2 »

H.-M. Gailhac : *La Germanie de Tacite ;* Téqui. 1 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Henry Bordeaux : *La Jeunesse nouvelle;* Plon. 3 50

Briggs Davenport : *L'Energie britannique et la guerre.* Préface de Joseph Reinach ; Messageries des Journaux. 1 »

Alvaro Alcala Galiano : *L'Espagne en face du conflit européen.* Trad. de l'espagnol par A. de Bengoecha; Blond. » »

Frédéric Masson : *Guerre de religions;* Bloud. 1 50

Charles Maurras : *Le Parlement se réunit ;* Nouv. libr. Nat. 3 50

Charles Nordmann : *A coups de canon;* Préface du Général Nivelle; Perrin. 3 50

Léon de Paeuw : *La rééducation professionnelle des soldats mutilés et estropiés.* Lettre-préface de Mme Henry Carton de Wiart; Berger-Levrault. 4 50

Isabelle Rimbaud : *Dans les remous de la bataille ;* Chapelot. 3 50

Charles Tardieu : *Sous la pluie de fer.* Préface d'Alfred Capus ; Calmann-Lévy. 3 50

Philosophie

Félix Le Dantec : *Savoir ;* Flammarion. 3 50

Poésie

Charles de Guerville : *L'Héroïne, 1412-1431 ;* Jouve. 2 50

Jaduv : *Heures suprêmes de Gambetta;* Jouan, Caen. 2 50

Maurice Leroux : *L'automne de 1916 ;* Jouve. » »

Jacques Redelsperger : *Au frisson des drapeaux ;* Ligue Souvenez-vous. 5 »

Publications d'art

Olga Bing : *Gestes d'Infirmières,* Croquis 1916-1917 ; S. n. d'édit. » »

Questions religieuses

Cardinal Mercier : *Per crucem ad lucem.* Préface de Mgr A. Baudrillart ; Bloud. 3 50

Roman

G. de La Fouchardière et Rodolphe Bringer : *Scipion Pégoulade :* Mignot. 3 50

Sciences

Dr Al. Bécédéef : *A la poursuite d'un grain de poussière;* Revue Nationale. 5 »

Sociologie

Charles Gide : *La politique commerciale après la guerre ;* Ligue des Droits de l'Homme. 0 50

J. de Morgan : *Essai sur les Nationalités ;* Berger-Levrault. 3 »

Raoul Péret : *La population, le budget, la fortune et la dette publiques de la France, de ses alliés et de ses ennemis ;* Alcan. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

« La Question du latin. » — Souvenirs sur Verlaine. — L'Argot militaire pendant la guerre. — Le « Journal » inédit des Goncourt. — Une Exposition d'Art française à Barcelone. — Café littéraire. — Renoir et la Reine. — Le Poète et le Sucre. — Ils en ont ainsi en Chine. — Propagande boche. — In Memoriam — Belle spontanéité d'un hommage à Mme Sarah Bernhardt. — Femmes décorés. — Comme au temps de la Guerre de Troie. — Des Elephants dans les rues de Berlin. — D'un Directeur de théâtres. — Une place au Grenier. — Les Etudiants en théologie allemand et la Guerre. — Erratum.

« **La Question du latin.** » — Après absence, je prends connaissance de la mercuriale de M. Callamand, parue dans le nº du 1er janvier et qu'il intitule pompeusement « la question du latin ».

Un petit rappel s'impose. C'est un écho, paru dans le *Mercure* (1er août 1916), au sujet du tricentenaire de Cervantès et de Shakespeare, qui a fourni l'aliment de cette controverse. Cet écho fournissait une liste de noms d'écrivains qui, d'après le Dr Callamand, « ne connurent jamais le latin » (sic). En tout, la maigre nomenclature de douze noms.

Et M. Callamand de s'exclamer triomphant : « Voilà la question du latin ! »

Mais non, bon docteur; ce n'est pas « la question du latin » ! Ces douze noms, même s'ils étaient vérifiés conformes, ne seraient pas plus « la question du latin » que douze coléoptères épinglés sur un carton d'entomologiste ne « seraient » la zoologie...

Dans sa réponse, M. Callamand commence par escamoter honnêtement le nom de J.-J. Rousseau, qui *jusqu'alors* figurait sur ses fameuses listes d' « érudition ». Puis, éprouvant le besoin de donner du renfort à sa liste étique, notre docteur se met en devoir de récupérer quelques ajournés. C'est ainsi qu'il incorpore d'autorité un lauréat du prix Goncourt, recrute un empereur (« le dernier empereur romain », d'après Nisard), embauche un comédien (!) et immatricule d'office le grand écrivain naturaliste J.-H. Fabre et le romancier Charles-Louis Philippe — double et quadruple gaffe !

M. Marcel Coulon a bien voulu, dans le *Mercure* (1er février), donner son attestation documentée, au sujet de J.-H. Fabre « latiniste ». Et d'un !

A mon tour, je prierai M. Callamand de vouloir bien également désépingler, de sa carte d'échantillons, le nom de mon feu ex-collègue et ami Charles-Louis Philippe, qu'il a, celui-là encore, abusivement collectionné. Tous les anciens camarades de Philippe savent que l'auteur de *Bubu* fut un des lauréats du lycée de Moulin, où il fit toutes ses humanités. Il était bachelier. De plus il avait été admissible à l'Ecole Polytechnique, où l'admission ne lui fut refusée que pour insuffisance... physique. Voilà le primate que le Dr Callamand se plaît à présenter, depuis nombre d'années, à son public !

Ces deux nouvelles et grossières erreurs prouveraient déjà suffisamment à l'aide de quels procédés de documentation vraiment... hasardeuse, l'érudit docteur constitue ses dossiers.

Il me convient de souligner, en outre, le sans-gêne avec lequel il traite le document, la partialité avec laquelle il le commente ou l'habille pour les fins de sa thèse, et aussi sa manière de personnaliser un débat qui méritait plus de sérénité !

Personne ne semble fixé sur Shakespeare. Seul, M. Callamand possède

à son sujet (comme sur J.-J. Rousseau, Cervantès, Loti, Ch.-Louis Philippe, etc.) l'irréfutable diagnostic. Il est bien sûr que l'auteur d'*Hamlet* était « fils de boucher » et fut « garçon boucher lui-même », bref une sorte de génie autodidacte, formé au caprice d'une vie vagabonde... Cette légende a été combattue par nombre d'historiographes, entre autres par M. Gausseron, professeur au lycée Janson-de-Sailly, qui s'exprime ainsi dans nos lexiques usuels : « Shakespeare né et mort à Stratford-sur-Avon. Son père John, *commerçant notable, fut aldermann et bailli*, et fit donner à ses trois fils l'instruction qu'on pouvait acquérir à la Grammar School, ou l'école secondaire de Stratford. La légende veut que Shakespeare... »

Et c'est la « légende » qu'affectionne particulièrement, qu'on en juge, mon contradicteur ; la légende et le ragot.

Et cette opinion vient à l'appui de celle de John Aubrey, cité par M. Reeves dans le *Mercure*, prétendant que Shakespeare « possédait assez bien le latin ».

Mais que vient faire le nom de Shakespeare dans un débat qui a pour but de démontrer l'utilité ou l'inutilité de la culture gréco-latine sur la formation des écrivains de langue française ?

En ce qui concerne Cervantès qui, toujours d'après M. Callamand, « ne connut jamais le latin » j'avais pris soin d'indiquer, comme justification du contraire, son recueil de Nouvelles, *Novelas Ejemplares* (édition Nelson). Je signalais, entre autres, la nouvelle *El licenciado Vidriera* assez caractéristique. La lecture de cette nouvelle nous montre non seulement un Cervantès connaissant le latin, mais fabriquant du latin de son crû (et du meilleur), pour frotter son licencié.

Déjà page 178, nous pouvons lire trois citations d'Ovide.

« Quelques vers d'Ovide, ô l'admirable démonstration, s'écrie le Dr Callamand. J'ai connu de vieilles dévotes qui récitaient toutes leurs prières en latin, sans en comprendre un mot. » On savourera cette comparaison !

Cervantès, d'ailleurs, ne se borne pas à citer six vers d'Ovide. A la page 183, autre citation de plusieurs auteurs, à la page 184, encore une autre citation ; idem, page 188 ; idem, pages 190, 191, 193, etc.

En regard de ces preuves probantes, que répond mon contradicteur ? Il cite un passage de *don Quichotte*, qui n'a absolument aucun rapport avec la question.

Tout le monde sait, sauf le Dr Callamand, que, fait prisonnier par les Barbaresques à la bataille de Lépante, Cervantès ne tarda pas à s'évader ; il alla se réfugier dans un monastère de Chalcidique où il resta trois ans. Les moines n'ont pas, vous pensez bien, perdu leur temps.

Et voilà Coppée dont le nom figure aussi sur le fameux catalogue des primates. En 1898, en visite d'utopie chez un certain nombre d'écrivains, Matha et moi trouvâmes le poète en tête en tête avec Horace. J'ai narré, à l'époque, ce détail dans un article de l'*Aurore*. Ce retour, sur le tard, aux langues mortes, sans d'assez fortes empreintes préalables, eût été inexplicable. C'est ce que je me suis permis de signifier spontanément dans le *Mercure* (1er septembre).

M. Callamand se gausse de ce détail. Mais il est cependant obligé de

reconnaître, d'une façon fort embrouillée d'ailleurs, que l'auteur du *Passant* « quitta le lycée après la troisième » — ce qui prouve, *d'après la filière obligatoire des classes*, qu'il quitta le lycée après avoir « fait » six ans de latin et quatre de grec. Je n'avais pas dit autre chose.

Est-ce assez net? Comment M. Callamand va-t-il enregistrer ce formel démenti? Sans sourciller, il persiffle : « Voilà certes un violon d'Ingres plutôt inattendu. Qui veut trop prouver... Et, comme dit l'autre, *mes remarques subsistent*, ainsi que les commentaires de l'élève du Borda, *d'une évidente sincérité.* »

Et notre féroce collectionneur de réintégrer, tout vif, Loti dans sa désormais fameuse boîte d'échantillons. Il en est de l'érudition tant vantée du Dr Callamand comme de certains pneus; elle boit tous les obstacles.

Le document vivant étant ainsi cuisiné, comment en pourra-t-il être du document de bois mort? La prestidigitation érigée en système par mon contradicteur me dispense, on le comprendra, de pousser plus avant mon échenillage...

D'ailleurs, la méthode (par échantillonnement), à l'aide de laquelle M. Callamand tente vainement d'exalter sa thèse, est aussi vaine que puérile — lorsqu'elle n'est pas désastreuse pour son auteur.

On peut dire, en outre, que la question de la relation du latin avec la force de pensée ou la puissance d'expression littéraire d'un écrivain paraît un problème indéterminé, même insoluble.

Il ne suffit pas de prouver que tel écrivain, qui a produit une œuvre géniale ou simplement talentueuse, avait, dans sa jeunesse, étudié peu ou prou le latin. N'y a-t-il pas, en regard, l'innombrable armée des latinistes cancriformes?

Il faudrait, en outre, étudier minutieusement chaque cas, relever pour chaque écrivain les traces de l'influence latine dans son œuvre, la nature et le degré de cette influence. Or, pour déceler ces traces et pour en déterminer le dosage, il serait besoin d'un chimiste singulièrement expert. Si l'influence latine est sensible chez des écrivains comme Descartes, Bossuet, Brunetière, qui pensent et écrivent en latin, si elle est perceptible chez Rousseau, Lamartine et Hugo, il serait étrangement difficile de mesurer cette influence chez un Shakespare, un Verlaine, un Rimbaud.

En ce qui concerne le point de vue social et national, je ne crois pas non plus devoir lier l'étude approfondie du latin aux grands intérêts de la patrie régénérée. La France, victorieuse ou non, aura plus besoin d'agronomes, d'industriels, et de colonisateurs que de latinistes. Voilà pour ma « superstition du latin ».

Mais il ne s'agit ici, ni de sémantique, ni d'épigraphie, ni de *latinisme*, mais de la culture secondaire classique; car c'est elle qui est visée.

Et j'ose, en ce cas, émettre l'idée que le latin est nécessaire pour apprendre le français et que pour l'appelé des lettres (*vocatus*), les études classiques sont indispensables pour nourrir, muscler et féconder une œuvre.

Le français, étant un comprimé gréco-latin, ne peut entretenir sa force et sa fraîcheur de vie, sans un certain contact avec ses vraies origines.

On peut, certes, apprendre le français, par le français, mais pas aussi

bien, plus difficilement, et avec beaucoup plus de temps et avec beaucoup plus de peine.

En déclarant au Dr Labonne (*Mercure*, 16 octobre 1916) : « Je mets au défi un ignorant *total* du latin de bien écrire en français », le maître ès lettres Laurent Tailhade résumait parfaitement le débat, tel qu'il a été institué ici.

« Coppée ne fut même pas bachelier ! » Et Zola ? Zola non plus. Pourquoi le nom de ce dernier ne figure-t-il pas dans la nomenclature du Dr Callamand ? Et Barrès qui n'est que bachelier. Et France ?

Et c'est bien ici que nous touchons au vif de la question. Lorsque M. Callamand émet l'idée que les auteurs cités par lui « ne connurent jamais le latin », il veut bien signifier expressément que les études classiques ne contribuèrent pas ou fort peu à la formation littéraire de ces écrivains et que ceux-ci furent, en quelque sorte, des autolettrés, des autodidactes !

Ainsi de Loti. Le sans-gêne avec lequel mon contradicteur s'obstine, malgré l'évidence, à accommoder l'écrivain académicien à la sauce primaire est singulièrement caractéristique.

Un correspondant du *Mercure*, soi-disant ancien condisciple de Loti et qui signe « un élève du Borda », est venu émettre l'opinion saugrenue qu'un élève sorti d'une de nos grandes écoles (l'Ecole navale, en l'occurrence) pouvait être assimilé à un primaire. Et il affirmait que Loti n'avait jamais su le latin. « Je suis absolument sûr, déclarait notre « élève du Borda, promotion 1867 », que Loti ne contredira pas mon affirmation sur ce point. »

L'officier-académicien, qui est au front, eut connaissance de cette controverse qui, paraît-il, l'a beaucoup amusé (il y a de quoi, il est devant Noyon et nous, dans Byzance...) Cependant Loti voulut bien prendre la peine de démentir ; il fit savoir au *Mercure* (1er novembre) qu'il « avait fait toutes ses classes de lettres, jusqu'à la philosophie. Au lycée, il avait, dit-il, toujours le prix de version latine ; c'était du reste le seul, car il était plutôt mauvais élève, *mais il traduisait Tacite à livre ouvert.* »

Je ne crois pas qu'un ignorant *total* (je souligne à dessein le mot *total*) du latin puisse « œuvrer » en français.

Si Zola (pardon de ce rapprochement, à la fois naturel et saugrenu), si Zola (qui n'était même pas bachelier) n'avait pas subi, avec la formation classique, cette pédagogie humaine, la plus propre à développer la discipline de l'esprit, la richesse verbale et les dons de sensibilité, il aurait pu devenir un chroniqueur réputé, un journaliste apprécié, remporter un quelconque prix Goncourt (excusez l'anachronisme) Mais il n'aurait jamais écrit les Rougon-Macquart. Son talent créateur, mais non fécondé, eût manqué de sève, de moelle ; l'écrivain aurait manqué de mots. Puis-je ajouter, pour ceux qui voudront comprendre, que Zola les eût probablement moins écrits, s'il avait été docteur ès lettres.

Trop de latin spécialise ; du latin fertilise ; oui, du latin, le latin du programme secondaire classique, avec l'utilité analytique de ses traductions, qui éveille l'esprit, forme avec le goût, la beauté ajustée de l'expression, la richesse des images et enrichit le vocabulaire.

Oui, je sais. Amour du paradoxe, spleen des altitudes ou goût de la bou-

tade, Jules Lemaître, qui fut le pur lettré, n'a pas craint de se prononcer contre les humanités. Je ne crains pas de le citer :

J'ai pioché, écrivait-il (en 1902), le latin et le grec et passé quantité d'examens jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, j'ai été, pendant neuf ans, professeur de l'Université et j'ai fait des centaines de bacheliers ès-lettres. Je suis ce qu'on appelle un mandarin... Or, à l'heure qu'il est, *je ne sais plus un mot de grec* et il ne m'arrive pas trois fois par an de lire du latin ; la vie est trop courte... Cependant, je connais de plus en plus que je ne sais rien. J'ignore l'anglais que parle la moitié du monde et je sais si peu d'allemand que c'est pitié... Je ne suis même plus capable de voyager avec fruit...

Jules Lemaître, ce charmant lettré, contre le mandarinat des lettres ! Mais n'est-ce pas à ce mandarinat que Jules Lemaître dut d'être Jules Lemaître ? Et quelle valeur aurait eue cette appréciation si celui qui l'exprimait n'avait pas été le mandarin ? C'est en 1902 qu'il écrivait les lignes ci-dessus ; 1902, époque où il ne craignit pas de chausser des bottes d'égoutier pour descendre dans ce qu'on est convenu d'appeler : l'arène politique. Qui sait s'il n'y eut pas un grain de flagornerie démagogique dans ces propos ? Et, depuis 1902, quelle rectification de tir !

George Sand qui, n'en déplaise à M. Callamand, connut le latin (comme l'atteste le Dr Labonne, dans le *Mercure* du 16 septembre 1916) a, elle aussi, éprouvé le besoin de s'offrir, sur la fin de sa vie, son petit extra de bouche. Comme Jules Lemaître, ex-fabricant de bacheliers, se plut à déclarer « ne plus savoir de grec », Sand éprouva le besoin de déplorer « le temps qu'elle perdit à ne pas apprendre le latin ».

Il n'est guère de lycéens qui n'aient reçu sans maugréer la becquée quotidienne classique. Et ceux qui deviennent, ensuite, peu ou prou écrivains ne semblent plus se douter qu'ils ont dû le principal de leurs moyens à l'énorme capital verbal que les études classiques leur avaient permis, tout doucement, d'acquérir, et qu'ils ont pu emmagasiner sans effort.

Il est de bon ton de se déclarer fatigué, blasé là-haut sur son sommet ; et c'est aussi du snobisme de discréditer son métier.

Le pâtissier déclare à qui veut l'entendre qu'il a le dégoût des gâteaux ; l'académicien Anatole France s'est plu à bouder l'Académie ; l'ingénieur des ponts et chaussées se pique d'avoir désappris les mathématiques, dont il doit faire cependant, tous les jours, les applications ; le professeur Brouardel déplorait que son genre d'enseignement lui eût désappris la médecine vulgaire...

Il s'agit de ne pas prendre à la lettre ces simples boutades ; il faut surtout les commenter honnêtement et sans parti pris.

Petites misères en regard des horreurs cuistrales que nous réserverait le règne des pédants autodidactes : charlatans du savoir, journalistes par procuration ou érudits de bateau-lavoir, qui encombrent déjà la place publique.

En tout cas, ce ne sont pas les trois pelés et les deux tondus, encore fort provisoirement épinglés au fond de la boîte d'échantillons du Dr Callamand qui pourront jamais révigorer la méthode Berlitz.

EMILE JANVION.

§

Souvenirs sur Verlaine. — Maurice Baud, l'artiste graveur de talent, mort à Genève en août 1915, a laissé quelques fragments d'un livre qu'il préparait sur « le Symbolisme et les Symbolistes ». Il avait été assez intimement mêlé au mouvement littéraire et artistique des années 1885-1900, et avait personnellement connu un grand nombre des poètes et artistes de cette époque de « décadence », comme on l'a appelée, mais qui fut en réalité une période de renouvellement. Il est à regretter que la mort ait empêché Maurice Baud de terminer et de mettre au point son volume de souvenirs. D'un fragment sur Verlaine que publie le dernier fascicule des *Cahiers Vaudois*, détachons ce curieux portrait du poète de *Sagesse*, qui, pendant une sortie d'hôpital, était venu demander l'hospitalité de Maurice Baud :

Ayant préparé un dîner que mon hôte voulut frugal, je me mis ensuite en devoir de l'installer aussi confortablement que possible pour la nuit. Un divan me servait de lit. J'y mis des draps blancs, je changeai aussi la taie d'oreiller. Verlaine me regardait faire avec un air enjoué et, je crois, un plaisir assez sincère.

Au retour d'une brève absence pour je ne sais quel achat, je trouvai notre grand homme au lit, heureux, ma parole! l'air épanoui, tout réjoui de l'aventure. Je plaçai à son chevet une tablette, un chandelier sur la tablette, avec une bougie neuve, des allumettes, quelques bouquins.

Alors seulement, je pus contempler à mon aise, pendant un certain temps, cette extraordinaire physionomie. Assis à la manière d'un dieu, blanc dans le linge blanc sur le blanc aussi de la tapisserie empire, vaguement Verlaine avait je ne sais quel air fabuleux. La bougie l'éclairait de trois quarts et d'en bas, à peine, projetant sur le mur et presque au plafond son ombre portée mouvante, vivante, parfois ressemblante. La tête encadrée dans les plis d'un foulard rouge avait quelque chose d'auguste bizarrement combiné, je ne sais comment, avec la cocasserie d'un lama cossu, bienheureux, béat, tout à coup hilare. L'éclairage élargissait le dessous des arcades sourcillères très relevées et tirées vers les tempes; les yeux rieurs, bridés, comme ceux d'un Mongol, suivaient le mouvement, petits, malins, brillants, pétillants, charmants, charmeurs, gentils vraiment. Je les ai vus depuis, affolés, désolés ou terribles, mais le regard un peu narquois, bienveillant du Verlaine de ce soir-là, était son fin, son vrai regard. Une vive touche orangée enluminait le dessous du nez retroussé, chiffonné, à chaque nouvel accès de bonne humeur. Les trous béaient des deux narines arrondies, dilatées d'une extrême mobilité. La flamme révélait aussi la bouche de faune, d'un joli dessin, peu visible à l'ordinaire, dans la moustache embroussaillée que le rictus faisait remonter jusqu'aux pommettes.

Sur le tout, un front dénudé comme un dôme; vu légèrement de profil, le crâne était fortement incurvé.

Le jeu des lumières et des ombres augmentait la mobilité des traits; la fugacité des expressions donnait à cette physionomie étrange plus d'étrangeté encore.

Et c'était néanmoins le vrai Verlaine, j'en garde l'assurance, mieux et pire que nature, encore que composé...

Tous les portraits de Verlaine sont tristes ; il paraissait comme convenu qu'on dût représenter le poète dans la pire détresse physique et morale. Or Verlaine n'était pas triste du tout, j'entends que la gaîté était le fond de sa nature riche, profuse, généreuse, primesautière. C'était un enfant, — un enfant terrible, — que tout désolait ou séduisait et enchantait.

L'imprévu de cette petite aventure, mon hospitalité sans façon, — car je l'entretenais familièrement de ses propres affaires comme si nous eussions été liés depuis des années, — tout cela le mettait en joie ; tout l'amusait ; il riait de ceci, de cela, de ceux-ci, de « nos symbolents et autres décadistes... » j'ai rarement ri, moi-même, d'aussi bon cœur, tant sa gaîté était communicative.

Et combien de fois l'ai-je vu se réjouir ainsi pour des riens auxquels son entrain donnait un sens, un ton d'une drôlerie irrésistible. Il faisait penser alors à quelque Hun pacifique médiocrement en humeur d'invasion, plein d'indulgence et de bonhomie, attentif à toutes les grâces de la civilisation latine.

Et curieusement, Verlaine m'a toujours semblé juger des choses comme de loin, comme d'en marge, d'en dehors, lui si français, et jalousement ! français jusqu'au panache, chauvin, ma parole, ô pas farouche ! plutôt paradoxal, — et français de bien d'autres façons encore. Généreux, ai-je dit, certes, mais non pas désintéressé; il avait la finesse et le bon sens inné du paysan des Ardennes, il savait bien compter. Il ne fut jamais roulé en affaires que sciemment et parce qu'il n'était pas en mesure de se défendre.

Ce qui est sûr, c'est que Verlaine ne se satisfaisait pas tous les jours de la « sainte pauvreté ». Il appréciait le confort en connaisseur; bien mis, il exigeait, au Voltaire, qu'on lui servît son café « dans une tasse ».

Ainsi l'homme, et tel plus nature, mieux et de beaucoup, — m'est avis, — que le Verlaine transmis par une tradition plus littéraire que véridique.

C'est pourquoi, sans mettre en cause l'intérêt artistique du Verlaine de Carrière, à ce titre hors de toute discussion, sans même en contester la ressemblance, il serait simplement fâcheux, dirai-je, que la postérité dût s'en référer à ce seul témoignage. Sans doute, cette vision correspondait à l'esprit du poète tel que le comprenait et l'appréciait le peintre ; et l'œuvre, telle qu'elle est, donne satisfaction à bon nombre d'admirateurs, tant du peintre que du poète. Certainement, Carrière crut sincèrement avoir défini l'homme et son œuvre, avoir fixé du moins le Verlaine repentant, résigné, douloureux de *Sagesse* :

« Triste corps ! combien faible et combien puni ! »

Mais encore, ce Verlaine amoindri, on dirait enchaîné, est-il bien le Verlaine de *Sagesse*? serait-ce là vraiment, fidèlement, l'humilité dont il s'agit ? catholique, eh oui ! parce que surtout et précisément héroïque ! Personne, que je sache, ne saurait mettre en doute la sincérité, la ferveur de ces effusions, de ces abandons, de cette abnégation. Dès lors, quoi donc en compromettrait la dignité?

C'est pourquoi Carrière, peut-être, alla trop loin, jusqu'à extérioriser un sentiment et l'isoler presque de la personnalité de son modèle : Verlaine est là avec sa souffrance, on dirait, en représentation.

Devant cette peinture, je cherche l'essentiel de cette physionomie : je dois la chercher, la deviner au fond des orbites creuses. Or tout l'homme était dans l'ardeur des yeux, dans le regard fou ou désolé ou furieux du Verlaine des mauvais jours, dans le regard vif, gai, pétillant du Verlaine urbain des bonnes heures.

Aussi bien, est-il quelque part, je ne sais où, un portrait à mon sens plus verlainien, dirai-je, que la très belle œuvre de Carrière : c'est un dessin dû à la plume de David Estoppey qui doit dater, sauf erreur, de 1885 ou 1886, la plus vivante et expressive et ressemblante effigie du poète qui soit à ma connaissance, sans excepter quelques bons documents très postérieurs, y compris telles silhouettes typiques et de précieux profils perdus de F.-A Cazals, et surtout le premier et superbe buste de Verlaine par Rodo.

§

L'Argot militaire pendant la guerre. — Comme suite à l'article que nous publions sous ce titre dans le présent numéro, M. Albert Dauzat, son auteur, nous prie d'informer nos lecteurs qu'il ouvre une enquête sur l'argot militaire parlé pendant la guerre, afin d'en constituer un vocabulaire aussi complet que possible à l'aide de documents d'une authenticité indiscutable, préface nécessaire d'une étude critique sur les origines de la formation de cet argot. M. Albert Dauzat ajoute :

Je serai reconnaissant aux lecteurs que la question intéresse de m'envoyer (17, rue Carnot, Montreuil-sous-Bois, Seine) des listes de mots et expressions *qu'ils ont entendus eux-mêmes* de la bouche de soldats ou officiers, du front ou de l'arrière. Il est utile de préciser, autant que possible, où, à quelle date, dans quel corps de troupes, on a entendu le mot pour la première fois, et de quelle région étaient originaires les hommes qui l'employaient. — Une enquête remarquable a été faite sur l'argot militaire suisse, en 1914-1915, par la *Société suisse des traditions populaires*, grâce au concours dévoué et intelligent de nombreux correspondants. En France non plus, nous en sommes convaincu, les bonnes volontés ne manqueront pas, pour une question d'intérêt général.

§

Le « Journal » inédit des Goncourt. — L'article de M. Léon Deffoux dans le *Mercure* du 16 septembre 1916 y est-il pour quelque chose? En tout cas, c'est un fait : le ministre de l'Instruction publique d'alors, Paul Painlevé, a fait interdiction à la Bibliothèque nationale de communiquer au public les papiers des Goncourt qui auraient dû voir le jour à la date du 16 juillet 1916.

Personne n'a lu, personne n'a vu le « journal » inédit des Goncourt. On sait toutefois qu'il n'est pas moins important que le « journal » publié du vivant de l'auteur.

L'interdiction du ministre tire d'embarras l'Académie Goncourt qui avait accepté la charge à elle imposée par testament, de publier les inédits de l'auteur de *Manette Salomon* vingt ans après la mort de celui-ci. Aux héritiers Goncourt qui leur enverront du papier timbré pour non-exécution d'une des clauses essentielles du testament, les Dix pourront répondre : « Publier le « journal » inédit. Mais nous ne demandons pas mieux, c'est notre plus cher désir ! Seulement, voilà, il y a impossibilité matérielle; la Bibliothèque nationale ne communique pas le manuscrit. » Et quant à la Nationale, elle sera couverte, si elle ne l'est déjà, par un arrêt du Conseil d'Etat. C'est ce qu'on appelle un tour bien joué.

§

Une exposition d'Art français à Barcelone. — Les Salons de peinture se transportent, ce printemps, en Espagne : les *Artistes Français*, la *Société Nationale des Beaux-Arts*, les *Indépendants* et le *Salon d'Automne* même, réunis dans le Palais des Beaux-Arts de Barcelone.

De grands préparatifs ont été faits à cette occasion sous la direction intelligente de M. Saglio à qui revient le mérite d'avoir crée l'Union Sacrée entre les quatre Salons rivaux pour ne pas dire ennemis.

L'initiative de cette exposition appartient à la ville de Barcelone qui généreusement offre, pendant la guerre, l'hospitalité à l'Art français. Non seulement la municipalité de Barcelone met à notre disposition son Palais des Beaux-Arts, mais encore a-t-elle voté, en vue de cette exposition, un crédit de 100.000 pesetas.

Le Palais des Beaux Arts de Barcelone, situé au milieu d'une belle promenade bordée de palmiers, ressemble à notre ancien Palais de l'Industrie. Il fut construit en 1888 sur les plans du palais français. C'est le classique palais d'exposition avec un grand hall central et des salles en pourtour.

Trente-deux salles seront ainsi remplies de tableaux, de sculptures, de céramiques, de tapisseries, d'étoffes brodées. A l'entrée on pourra contempler le Saint-Jean Baptiste de Rodin prêté par l'Etat, ainsi que vingt-deux tapisseries des Gobelins choisies parmi les plus belles de nos musées.

Un des « clous » de l'exposition sera, avec le *Portrait du Pape*, par Albert Besnard, son grand *Panneau décoratif* destinée au Palais de la Paix de la Haye. Cet envoi serait-il un présage ?

Dans la salle dite de la *Reine régente*, décorée aux Armes de Castille, M. Saglio organise, avec un soin tout particulier, une exposition rétrospective. A vrai dire, c'est moins une rétropective qu'un ensemble heureux des chefs-d'œuvre des maîtres qui ont donné l'impulsion à l'Ecole moderne.

Dans cette salle, on verra entre autres des dessins de Constantin Guys; un très beau paysage de Cézanne; *le pauvre pêcheur* de Puvis de Chavannes prêté par le musée du Luxembourg; un paysage de Gauguin (Tahiti); quatre Monticelli; le celèbre portrait de *Mme Manet dans sa serre* par Manet; *le Moulin Rouge* de Toulouse-Lautrec; des Monet, des Degas, des Berthe Morizot, des Carrière, etc, etc. Quarante toiles seulement, mais autant de merveilles.

Au milieu de ces merveilles, M. Saglio prétend faire entendre d'excellentes conférences sur l'Art, et aussi des concerts. Enfin, on espère que le 23 avril, jour du vernissage, le roi Alphonse XIII viendra inaugurer l'exposition. Cet espoir est fondé sur ce fait d'abord que le roi donna son approbation à cette exposition et l'encouragea même, en dépit des opppositions qui ne manquèrent pas de surgir,et aussi parce qu'Alphonse XIII est non seulement un roi très chevaleresque, mais encore très artiste.

§

Café littéraire. — La « Taverne du Panthéon » continue de réunir ses fidèles autour de M. Albalat, chaque jour de 1 h. à 2 h. 1/2. Les conversations qui s'échangent sont de pure littérature, de littérature plutôt rétrospective même. Les jeunes écrivains étant pour la plupart à la guerre, on ne peut discuter de leurs œuvres. Alors on s'entretient des vieux maîtres. Tel jour, on démolit Balzac, le lendemain on l'exalte. Tel autre jour, c'est de Victor Hugo ou de Flaubert qu'il s'agit, sujets inépuisables de controverses. M. Vuilliaud confie à un ami que le chef-d'œuvre de George Sand est *Spiridion* et qu'il ne faut s'en rapporter à la critique laquelle ne sait pas toujours situer les œuvres à leur plan véritable. Il faut lire *Spiridion*. Cependant M. Antoine Albalat qui, l'an dernier, prônait *Don Quichotte*, est cet hiver tout à Chateaubriand. Il se plonge dans les *Mémoires d'outre-Tombe* et n'en sort que pour en parler à ses disciples.

A 2 h. 1/2, ces messieurs regagnent laurs bureaux respectifs. A petits pas, et encore parfois pleins de leur sujet, ils descendent le boulevard Saint-Michel. La dislocation s'opère à l'angle du boulevard Saint-Germain. Les uns se dirigent, à l'Ouest, vers la maison de la Presse, ou vers la Censure, celui-ci se rend, du côté de l'Est, à l'Hôtel de Ville. M. Albalat s'achemine lentement vers Neuilly. Avant d'atteindre les quais, il s'arrête devant une boutique de lingerie féminine, sise boulevard Saint-Michel. A la devanture se trouve une jambe, une jambe de femme sectionnée à mi-cuisse un peu plus haut même, et revêtue d'un bas de soie qui tantôt est rose, tantôt est bleu, tantôt marron, gris ou noir. Un jour que le bas était noir et laissait voir le moulage en transparence, on entendit M. Albalat murmurer :

— Cette jambe est vraiment impressionnante !

§

Renoir et la Reine. — La prochaine exposition d'Art français à Barcelone sera-t-elle inaugurée par le Roi d'Espagne ? Celle de Hollande le fut bien par la Reine. La visite royale qui eut lieu avec beaucoup d'apparat donna lieu à un incident comique qui n'a pas été conté.

A l'exposition d'Amsterdam il y avait, parmi beaucoup de belles œuvres,

un admirable Renoir représentant uue femme nue, très nue. Or, le jour de la visite royale, quelqu'un s'avisa que cette femme nue pourrait choquer les yeux de Wilhelmine. On discuta, on ergota. Il était tout de même cruel pour l'Art d'enlever le chef-d'œuvre. L'un des organisateurs proposa de voiler en partie le tableau au moyen de gerbes de fleurs ou de plantes vertes Mais le tableau est de trop hautes proportions ; il eût fallu un petit arbre ! Enfin après délibération on décida d'enlever le Renoir et on le remplaça par une marine.

La Reine arrive, suivie du Prince consort marchant à deux pas derrière elle. Le cortège se rend dans la salle du Renoir.

— Mais où est donc la femme nue ? demande le Prince.

On lui explique à voix basse qu'on dut l'enlever pour ne pas offenser la pudeur de la Reine. Alors le Prince de s'esclaffer, de se taper sur les cuisses, de faire grand bruit de ferraille avec son sabre. Mécontentent de cette rumeur, la Reine se retourne vers son époux et fronce le sourcil. Alors l'époux reprend instantanément l'attitude militaire et protocolaire. Les mains sur la couture du pantalon, il salue son épouse, respectueusement. La visite continue, tandis que le Prince déclare :

— C'est ennuyeux qu'on ait enlevé cette femme nue. Et moi qui avais promis de la montrer à mon officier d'ordonnance !

Cependant que Wilhelmine, avec un sourire narquois, disait à sa dame d'honneur :

— Curieuse exposition où les femmes deviennent des marines !

§

Le Poète et le Sucre. — Maurice Maeterlinck, ayant à représenter le *Sucre* dans son poème féerique *l'Oiseau Bleu*, lui donna figure de pain de sucre, un cône habillé de papier bleu comme on en voyait jadis dans les épiceries des lointaines campagnes.

Un poète futuriste n'eût pas hésité, dans le même cas, à donner au sucre figure moderne d'un bon kilog de sucre Say ou Lebaudy, scié à la mécanique.

Or voici que ces deux figures du sucre se rejoignent dans le passé. Nous ne reverrons plus que dans *l'Oiseau bleu* le sucre en pain. Bientôt le sucre taillé ne sera plus qu'à l'état de souvenir. Les usines de scieries mécaniques ont autre chose à faire qu'à scier du sucre. Il nous reste désormais le sucre cristallisé qui ferait bien piteuse figure dans une féerie.

§

Ils en ont aussi en Chine. — Le Ministre de l'Instruction publique de Chine a envoyé à son collègue de l'Intérieur une circulaire dans laquelle il lui demande de réformer les mœurs des journaux chinois. En voici la traduction :

Les journaux sont chargés de représenter l'opinion populaire et de guider la société. C'est pourquoi ils doivent parler comme il faut et être très attentifs dans la publication des tableaux. Mais maintenant les journaux de Shanghaï et de Pékin publient des tableaux licencieux. Surtout les annonces qu'ils publient sont de nature à corrompre les mœurs. Ce qui fait que les lettrés honnêtes se moquent beaucoup des journaux et que les jeunes gens se laissent insensiblement gâter par eux. De plus, les journalistes chinois ne doivent pas ignorer que parmi leurs lecteurs il y a aussi des étrangers. Si ceux-ci envoient ces journaux qui contiennent

des articles licencieux à l'étranger, ne vont-ils pas exciter les étrangers à mépriser la Chine ? Le but des commerçants de publier des annonces licencieuses est de développer la vente de leurs marchandises. Les autorités ne peuvent-elles pas conseiller aux journalistes de corriger les annonces envoyées par les commerçants ou à ces derniers de les corriger eux-mêmes avant de les envoyer aux journaux ? Nous vous invitons donc à faire le nécessaire pour réformer les mœurs des journaux afin que ceux-ci soient rédigés proprement et puissent réformer la société.

§

Propagande boche. — On sait que le grand journal espagnol *El Liberal*, dont l'excellent écrivain E. Gomez-Carrillo a pris récemment la direction, soutient ardemment dans la péninsule, depuis le commencement de la guerre, la cause des Alliés. Aussi a-t-il été souvent en butte aux entreprises hostiles du parti germanophile et de l'espionnage allemand, qui essayèrent à diverses reprises de le faire saisir, suspendre ou même de faire incarcérer son directeur. Est-ce pour cette raison que la propagande teutonne qui s'exerce *tra los montes* choisit de préférence cet organe éminemment francophile pour faire passer en France ses insidieuses élucubrations ? Le fait est que nous avons reçu deux numéros d'*El Liberal*, dont chacun cachait dans son sein un placard boche à l'usage des Français, composé de quatre pages de citations d'écrivains et journalistes français, les uns vitupérant la politique française d'avant la guerre, les autres encensant la culture allemande.

Ce curieux factum est intitulé *la Guerre de revanche*, et si nous croyons devoir le signaler et nous en amuser *coram populo*, c'est que l'une de ses quatre pages est composée entièrement de citations du *Mercure de France*, délicatement extraites de l' « Enquête sur l'influence allemande » que nous avons publiée en 1903. Tout cela n'est pas bien méchant, et nous croyons qu'aucun des « intellectuels français connus » — pour employer les termes du compilateur boche — ainsi mis à contribution n'aurait à renier ce qu'il pouvait écrire il y a quinze ans, alors que l'Allemagne ne s'était pas encore fait connaître sous ses aspects les plus avantageux.

Qu'Eugène Demolder déclare que « l'influence mondiale de l'Allemagne existe » ou que « la suprématie industrielle de ce pays est évidente » que Mme Rachilde juge que « les Allemands sont plus sérieusement instruits que nous » ; qu'Henri Mazel prononce : « L'Allemagne tient dans le monde de l'esprit sa place qui est une des premières » ; que le mathématicien Laisant formule : « Je pense que l'influence allemande au point de vue scientifique est considérable » ; que l'économiste E. Rostand opine : « Nous avons toujours beaucoup à apprendre de l'Allemagne », ou que Maurice Muret, le futur auteur de l'*Orgueil allemand* et de l'*Evolution belliqueuse de Guillaume II*, soit d'avis qu' « il est bon que les Français apprennent à connaître l'Allemagne et les Allemands », — il n'y a pas là de quoi s'émouvoir. Nous avons tous admiré l'Allemagne et nous n'en éprouvons nulle honte. Nous continuons toujours à l'admirer, comme nous admirons les hauts faits de la bande Bonnot, Garnier, Raymond-la-Science.

§

In Memoriam. — M. Jean Psichari, le distingué philologue, vient de faire don au Sénat de 25.000 volumes composant sa bibliothèque sur la Grèce et l'Orient. Il a simplement, en échange de ce don, formulé le vœu

qu'une plaque commémorative posée à la porte de la salle affectée à cette bibliothèque porte l'inscription : « *A la mémoire d'Ernest Psichari,— tué à l'ennemi, le 22 août 1914,— pour la France. — Son père.* »

On louera cette manière, aussi simple que noble, de perpétuer le souvenir d'un héros.

§

Belle spontanéité d'un hommage à Mme Sarah Bernhardt. — Les premiers jours de mars, S. H. le maire de Montréal recevait du représentant de la grande artiste la lettre suivante :

Monsieur le maire,

La direction de la grande tournée d'adieu de la célèbre et si vaillante tragédienne, Mme Sarah Bernhardt, me charge, comme son représentant, de vous annoncer que le 19, 20 et 21, Madame Sarah donnera des représentations ici à His Majesty's, et de vous offrir une loge pour la première soirée.

J'espère avoir cet après-midi, avant de quitter Montréal, l'honneur de vous rendre visite et je serais heureux d'apprendre si vous croyez pouvoir accepter la loge en question.

En attendant, Monsieur le maire, je me permets de vous demander une faveur spéciale.

A l'occasion de l'arrivée à Boston de Mme Sarah, le maire de cette grande ville a bien voulu lui faire l'honneur de lui présenter officiellement le « droit de cité » (« the freedom of the City »).

Ne croyez-vous pas qu'un tribut analogue, à Montréal, pourrait être offert à l'incomparable artiste ? Montréal, ville française de cœur et en grande partie de race, a toujours professé une profonde admiration pour Mme Sarah. Et je suis persuadé que, si vous jugiez à propos d'exprimer ces sentiments officiellement, de la manière que je viens de vous suggérer, vous auriez l'approbation et l'appui de la ville entière dont vous êtes le symbole vivant et le citoyen le plus important.

Je laisse tout cela, monsieur le maire, à votre jugement, en vous priant de vouloir bien y réfléchir à votre aise, et de me faire l'honneur d'une réponse.

L'absence de M. Mitchel, de New-York, seulement a empêché le maire de la métropole des Etats-Unis d'agir comme l'avait déjà fait son confrère de Boston.

Personne — je n'ai pas besoin de vous le dire,— n'a rendu plus de service à l'art que Mme Sarah, qui est devenue une figure historique.

Veuillez agréer, Monsieur le maire, l'expressions de mes sentiments les plus distingués.

CHARLES-HENRY MELTZER
Représentant de la direction de Mme Sarah Bernhardt.

§

Femmes décorées. — Parmi les femmes décorées de la croix de guerre, il en est une tout particulièrement sympathique, c'est Mme Mireille Andrieu, femme du sous-préfet de Soissons, la fille du poète Clovis Hugues.

Elle a été décorée à titre d'infirmière, mais aussi à titre de fonctionnaire restée constamment à son poste, malgré le danger. Courageuse et dévouée à tous, elle a multiplié les bonnes œuvres, montrant une humeur souriante dans les moments les plus difficiles, vaillante avec esprit, en vraie fille de poète !

§

Comme au temps de la guerre de Troie. — Le peintre-artilleur Adrien Dérain, qu'une revue allemande *Kunst und Krieg* citait à tort parmi nos artistes morts à la guerre, est venu récemment en permission.

Tout joyeux de se retrouver pour quelques jours parmi ses camarades, il parlait volontiers et avec verve. On le questionna sur le camouflage. Quel-

qu'un avait vu des camions camouflés, peints de branchages du plus joli effet.

— Oh! dit André Derain, ce genre de travail ne peut avoir grand effet. La boue, en deux jours, se charge d'unifier tous les tons. Cependant, ajouta-t-il, il est des cas où le camouflage est fort utile. Il est même des cas fort curieux. Vous savez que tout champ de bataille est repéré par les avions qui en connaissent ainsi jusqu'au moindre buisson, jusqu'au cadavre abandonné, et qui en compte le nombre des arbres déchiquetés. J'ai vu ainsi une plaine dans laquelle il ne restait qu'un arbre et un cadavre de cheval. Or, la nuit, on enleva discrètement ce cadavre et on le remplaça par un cheval de bois dans lequel on plaça un observateur. Celui-ci, par un trou, observait les lignes ennemies toutes proches, et le lendemain venait rendre compte de ses observations, tandis que les Allemands croyaient que le cadavre du cheval continuait de pourrir au soleil.

Cette véridique histoire eut grand succès parmi les artistes.

§

Des Éléphants dans les rues de Berlin. — En 1871, les Parisiens mangeaient les éléphants de leurs jardins zoologiques. Les Berlinois de 1917 n'en sont pas encore réduits à cette extrémité, malgré que nos journaux bien informés leur aient déclaré la famine depuis deux bonnes années. Lisez plutôt ce qu'on écrit de Francfort-sur-Mein, à la date du 12 février :

« Cela t'intéressera de savoir que maintenant à Berlin, les grands éléphants de Hagenbeck tirent les lourdes voitures de charge et font volontiers et bravement leur besogne. C'est un amusement pour les enfants, et plus d'un se le rappellera plus tard. C'est beau comme tout le monde s'entr'aide dans le travail, et comme chacun a appris beaucoup de choses qui lui pourront être utiles plus tard. Vous verrez beaucoup de choses nouvelles et bonnes quand vous reviendrez. »

§

D'un Directeur de théâtres.

Le directeur des théâtres municipaux de D. et D. (Allemagne) écrit le 30 janvier :

« Espérons que nous supportons maintenant le dernier hiver de guerre. Il n'y a que les fous qui puissent ne pas avoir la hantise de la paix!

« Au théâtre, il y a beaucoup de travail et de difficultés de toute sorte. Aujourd'hui, par exemple, à D... je n'ai pas dû engager moins de cinq *Gaste* (artistes étrangers à la troupe) pour la *Walküre*. J'ai donné ici le *Roi Lear* de Shakespeare, avec le Dr Ludwig Wüllner comme protagoniste. Au début de mars, j'entreprendrai vraisemblablement une tournée au dehors avec toute la troupe de D...

« Les représentations à D. et à D. n'en seront pas interrompues pour cela. »

§

Une place au Grenier. — A propos de la mort d'Octave Mirbeau, on lit dans la *Semaine Littéraire* du 10 mars cette information plutôt curieuse :

Les membres de l'Académie Goncourt songent à remplacer Octave Mirbeau... On parle de M. Georges Lecomte, un des familiers des Goncourt, de M. Paul Brulat, de M. Elémir Bourges...

§

Les Étudiants en théologie allemande et la guerre.— Un journal catholique de la région rhénano-westphalienne donne des chiffres intéressants relatifs à la mobilisation des jeunes théologiens catholiques en Allemagne :

Au 1er octobre 1916, sur 3751 inscrits, il n'y en avait pas moins de 3511 (93,6 o/o) mobilisés. Depuis le début de la guerre, 458 sont morts ou disparus ; 407 ont été cités à l'ordre du jour ; 331 ont reçu la croix de fer de 2e classe, et 2 seulement celle de 1re classe.

§

Erratum. — Dans la *Fausse Ballade des faux Espoirs*, insérée aux Echos de notre dernière livraison, p. 377, le vers 3 de la strophe II doit se lire ainsi :

Voire, des fois, par le Tréport

et le cinquième vers :

Dites-moi, chez Michel Strogoff...

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

En Vente chez CRÈS, Libraire-Éditeur
Boulevard Saint-Germain, 116. — PARIS

L'Esthétique Fondamentale

ET TRADITIONNELLE

D'APRÈS LES MAITRES DE TOUS LES TEMPS

PAR

Emile BERNARD

Prix **3.50**

L'erreur est commune aujourd'hui : elle fait la base des conversations courantes. C'est pour en montrer la contradiction avec le sentiment traditionnel de toutes les grandes époques de l'art que M. E. BERNARD, dont on connaît les tableaux riches de savoir technique, a écrit sa brochure. Ce petit livre se présente comme une analyse commentée de ce qu'ont pensé et écrit les maîtres.

JACQUES-FRANÇOIS POUSSIN.
(*Action Française* du 18 décembre 1916.)

BULLETIN FINANCIER

Le repli allemand et la constitution d'un nouveau ministère n'ont pas apporté d'aussi grands changements dans la tenue des cours de nos rentes, qu'on aurait pu le présumer. C'est que la clientèle spéculatrice s'est principalement portée sur les valeurs industrielles, aussi retrouvons-nous nos fonds d'Etat simplement fermes, aux environs de leurs cours précédents : le 3 o/o à 61.60 et le 5 o/o à 88.20.

L'ampleur des événements qui se déroulent chez nos Alliés dépasse toutes les prévisions. C'est avec la satisfaction la plus vive que l'on a appris que l'ordre y était rétabli ; seulement, la Bourse de Pétrograd demeurant fermée, la clientèle nombreuse des valeurs russes est privée d'appréciations qui lui seraient bien utiles pour les travailler dans l'un ou l'autre sens. Aussi constate-t-on dans ce groupe une irrégularité des tendances : la Banque de l'Azow-Don gagne 15 fr. à 1370, tandis que la Banque de Pétrograd perd 14 fr. à 445 ; Toula est faible à 1330 fr. ; Bakou sans grand changement à 1730 fr. ; Maltzoff en nouvelle baisse à 595 fr. Les Rentes Russes délaissées pour la spéculation ont été peu traitées.

Peu d'affaires sur les actions de nos grands réseaux ferrés : Orléans 1125 fr. ; Est 774 fr. ; P.-L.-M. 1005 fr. ; Nord 1302 francs.

Le Métropolitain est mieux tenu à 409 fr. 50. La différence des recettes en faveur de 1917 était au 18 mars de 2.366.031 fr. 10.

Les actions de nos établissements de crédit ne subissent pas de modifications considérables et ne donnent lieu qu'à peu d'échanges.

Suivant le projet de délibération adopté le 21 mars par la première commission du conseil municipal de Paris, « le Préfet de la Seine est invité à solliciter, des pouvoirs publics, l'autorisation pour la Ville, d'émettre pour une somme de 632 millions de francs, des obligations municipales remboursables dans un délai de cinq ans et productives d'intérêts, dont le taux ne dépassera pas 6 o/o, non compris les impôts qui resteraient à la charge de la Ville ».

Nul doute que l'émission projetée quand elle aura lieu ne rencontre un succès égal à celui qui fut obtenu par le Crédit foncier de France le 24 mars dernier.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

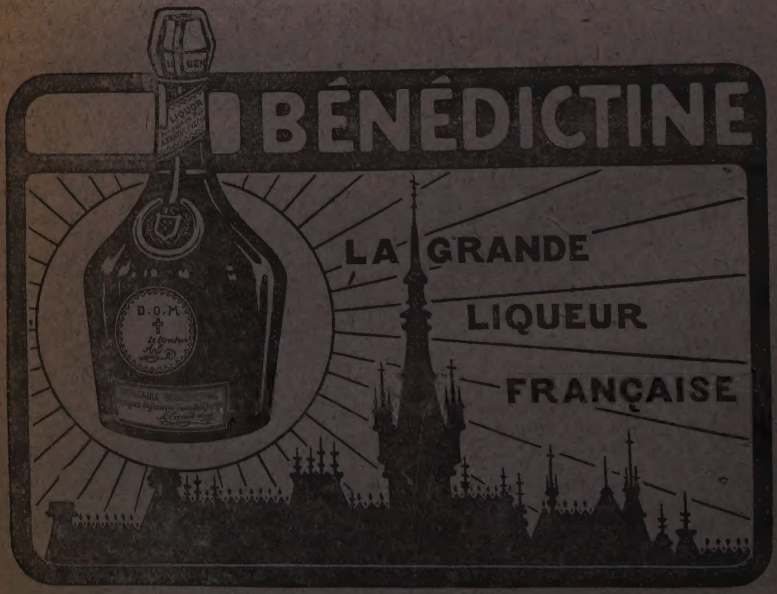
Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*.



Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.